

Sexy

HARLEQUIN

NANCY WARREN
INSTANTS
VOLÉS



NANCY WARREN

Instants volés

Sexy

 HARLEQUIN

L'histoire de **Nancy Warren** a de quoi faire rêver les lectrices de romance – et aspirantes auteurs – du monde entier. C'est en participant à un concours d'écriture qu'elle a été repérée par les éditions Harlequin, qui lui ont offert son premier contrat. Depuis, elle nous enchante avec ses histoires pleines d'humour et délicieusement sexy...

Retrouvez son univers sur www.harlequin.fr

Chapitre 1

« Oh ! la la ! que j'aime Paris au printemps... » Comme à son habitude, Kimberley Renton ne cessait de parler en français dans sa tête depuis qu'elle avait atterri dans sa ville préférée au monde.

Ses talons vertigineux cliquetaient sous les arcades de la rue de Rivoli, accompagnés par le froufrouement de sa jupe, une exubérante pièce de créateur en taffetas noir et blanc qui virevoltait au rythme de ses pas. Elle caressa le bristol velouté de l'invitation qu'elle tenait à la main, précieux sésame pour la soirée événement qui inaugurerait la semaine des défilés haute couture à Paris. Son poste de rédactrice mode pour *Uptown*, l'un des magazines les plus prestigieux des Etats-Unis, lui ouvrait toutes les portes des grandes maisons de la mode et lui assurait une place au premier rang pour tous les défilés de la semaine.

Elle s'arrêta pour contempler l'arrivée des célébrités chez Simone, la nouvelle reine au sommet de la mode française. La presse, pensa-t-elle, pouvait gloser autant qu'elle voulait sur les stars et les starlettes qui ajoutaient leur piquant à la présentation des modèles de la prochaine saison : la vérité était que, pendant cette semaine, ses confrères et elle étaient beaucoup plus importants aux yeux des créateurs que le couple de tourtereaux hollywoodiens qui foulait en ce moment le tapis rouge, ou que le rockeur rebelle avec la top-modèle sulfureuse qui émergeaient de leur limousine noire étincelante.

Qu'importe, Kimi ne boudait pas son plaisir à regarder ce défilé de people avant chaque show, au même titre que les centaines de fans et de curieux qui s'agglutinaient dans l'allée de la prestigieuse maison sous le crépitement incessant des flashes des reporters et des paparazzi.

Une autre limousine, cette fois-ci blanc ivoire, s'arrêta devant la foule. Le public retint son souffle. Lucia Pietra sortit du véhicule avec l'aisance majestueuse d'une déesse habituée à l'adoration de ses fidèles, arborant déjà ce sourire légendaire mais quelque peu mélancolique qui était son image de marque. L'actrice aux boucles de jais et aux yeux de biche, une star italienne qui avait conquis la planète Hollywood, posa pour les photographes qui semblaient ne jamais se lasser de capturer son visage parfait, son corps de rêve et son sex-appeal renversant.

Kimi, à moitié italienne elle-même, avait suivi de près la montée fulgurante de l'actrice. Après des débuts comme égérie du cinéma d'auteur dans son pays, Lucia avait été repérée par les chasseurs de talents américains et avait gravi les échelons de l'industrie jusqu'à devenir l'une des stars les plus sollicitées du moment. Sa parure de diamants brillait de mille feux à la lumière des flashes tandis qu'elle attendait que Mark Apple, le bel étalon champion du box-office, sorte à son tour du véhicule. La main dans la main, le beau couple parada avec grâce sous les acclamations enthousiastes d'une foule en liesse. Protégés par un bataillon de gardes du corps, ils avancèrent lentement sur le tapis rouge. L'annonce de leurs noces imminentes avait causé une fébrilité similaire à celle provoquée en

son temps par les fiançailles de Tom Cruise et de Katie Holmes. La preuve de leur consécration comme stars planétaires, songea Kimi, était qu'ils avaient été baptisés par la presse d'un surnom qui englobait leurs deux patronymes, à l'instar des TomKat, Brangelina et autres *Posh and Beck*. Les journalistes, avec leur sens de la formule et sans grand effort d'imagination, avaient accouplé leurs noms dans la formule gourmande ApplePie. Un gâteau dont les paparazzi ne perdaient pas une seule miette, se dit Kimi, entendant la pluie multilingue de questions et les vœux de bonheur qui s'abattaient sur les deux acteurs. C'était le secret le plus mal gardé d'Hollywood cette saison : le couple était venu à Paris afin d'acquiescer une tenue à la hauteur de leur très attendu mariage. Car, même à Paris, observa Kimi, ville connue pour son détachement à l'égard des célébrités, des centaines de curieux s'étaient donné rendez-vous pour acclamer le couple. Selon les rumeurs, Mark Apple, à qui ses succès ininterrompus semblaient être montés à la tête, avait tenté de louer Buckingham Palace pour célébrer leur union. Lorsqu'on lui avait expliqué que louer la résidence de la reine était impossible, il avait surenchéri en demandant le prix à l'achat, arguant — toujours d'après les on-dit — que, puisque sa fortune valait le triple du patrimoine des Windsor, il voulait bien payer le prix qu'on lui soumettrait.

Avec de telles ambitions pour le lieu qui accueillerait leurs noces, que n'oseraient-ils pas pour la robe de la mariée ? se demanda Kimi, imaginant qu'elle aurait la réponse, comme le reste du monde, dans le courant de la semaine, avec la présentation officielle de la tenue lors du défilé Simone. Car c'était la condition sine qua non que la créatrice avait imposée avant d'accepter de dessiner la robe. Simone, aussi imbue d'elle-même que les mariés, se prenait pour la plus grande créatrice du nouveau millénaire. Ses modèles étaient aussi outrageux qu'inoubliables, et le coût d'une robe de mariée n'était jamais établi d'avance. C'était une autre de ses conditions. A son avis, si l'on s'abaissait à demander le prix, c'était qu'on ne pouvait pas se permettre le nec plus ultra des robes.

Finalement, Mark, en Armani, et Lucia, dans un fourreau rouge Valentino avec une époustouflante traîne de plumes, entrèrent dans le saint des saints de la mode. Comme les curieux quittaient les lieux, Kimi écouta leurs commentaires distillés en anglais, français et italien. Les anglophones tendaient à s'attarder sur le physique des deux acteurs. Il semblait bien plus petit qu'à l'écran, et elle, décidément, trop mince.

Les Français, de leur côté, se concentraient sur les tenues. Armani, trop vu. Et le rouge, sur ce corps si anguleux, un mauvais choix. Les Italiens, en revanche, adoraient. Quel corps ! Et, as-tu vu ses cheveux ?

Une fois que le défilé de célébrités prit fin, Kimi se sentit le courage d'avancer vers l'entrée. Mais, avant de monter les dernières marches, elle voulut profiter d'un petit instant en tête à tête avec la ville de ses rêves.

Elle ne se lassait pas de cette partie de la rue de Rivoli. Les hôtels de luxe, les boutiques cossues... Un savant éclairage mettait en valeur le charme des arcades et l'allure distinguée des passants qui flânaient dans la fraîcheur du soir. Au loin, elle pouvait distinguer le profil du Louvre, auguste comme un roi du temps jadis, et, quelque part derrière, elle devinait la Seine et ses rives mythiques pour les amoureux du monde entier.

Un de ces soirs, elle prendrait le temps de partir en balade comme une touriste mais, aujourd'hui, se rappela-t-elle, une soirée de travail l'attendait.

Comme elle se retournait pour revenir sur ses pas, elle faillit tomber dans les bras d'un homme, le seul de toute la rue, jugea-t-elle au premier coup d'œil, à ne pas suivre les diktats de la mode. Un type grand, gabarit armoire à glace, et coiffé comme un sauvage. Il portait un manteau en tweed qu'il avait dû hériter de son père — voire de son grand-père — et un jean qui n'était assurément sorti

d'aucun bureau de styliste.

— Excusez-moi, dit-elle, s'écartant de l'inconnu.

— Parlez-vous anglais ?

— Oh ! *Oui*, dit-elle en français. Je veux dire, reprit-elle en anglais, oui.

Surprise par la solidité du torse contre lequel elle s'était heurtée, elle avait parlé la langue locale. Mais la note d'espoir qui teintait la question lui indiqua que lui, en revanche, ne devait pas la parler.

— Je peux vous aider ? demanda-t-elle, polie.

— Je cherche le numéro 45, expliqua-t-il, lui tendant une invitation similaire à celle qu'elle gardait à la main.

— Pourquoi ? s'étonna-t-elle.

— Je dois m'y rendre pour une soirée, déclara-t-il, surpris à son tour. Un truc de mode.

Kimi se retint de rire. Définir la soirée de la maison Simone comme « un truc de mode » revenait à dire que la *Mona Lisa* était un petit tableau sympa ! Mais elle n'avait pas le temps de refaire l'éducation de cet inconnu qui la fixait en plongée. Une expérience inhabituelle, constata-t-elle, grande comme elle était et coutumière des talons aiguilles. Il avait le regard un brin malicieux derrière ses lunettes rondes de professeur d'université. C'était un Américain, déjà assez hors de son élément en tant qu'Américain à Paris, mais, en plus, il se pointait au cœur de la semaine des défilés comme l'exemple criant du dédain du mâle américain lambda à l'égard des tendances vestimentaires.

— Quelque chose autour d'un couturier, c'est une femme, je crois, expliqua-t-il. A vous voir si élégante, j'ai pensé que vous deviez savoir où cela se trouvait.

— En effet, d'ailleurs, je m'y rends. Et c'est juste ici, répondit-elle, montrant les marches.

— Merci ! J'ai montré l'invitation au chauffeur du taxi, mais il m'a déposé sans m'indiquer quelle était la bonne entrée.

— Si ce n'est pas indiscret, que faites-vous ici ?

— Je suis le photographe du *Minneapolis Daily Tribune*.

— Je vois. Mais alors, qu'est-il arrivé à Harold Vine ? s'enquit-elle, l'étudiant avec un peu plus d'attention.

— Qui ?

Comment pouvait-il travailler pour le *Daily Tribune* et ne pas connaître l'homme qui suivait les défilés pour ce journal depuis au moins cinq ans ?

— C'est le photographe habituel pour le *Trib*.

— Ah, oui ! Harold. Je n'en sais rien. J'imagine qu'il est malade ou quelque chose comme ça. Ils m'ont appelé à la dernière minute. Je travaille en free-lance.

Ce type, un photographe ? Intriguée, Kimi le détailla plus minutieusement, et cela n'améliora pas sa première impression. Elle ne savait pas ce qui était pire, que sa chemise soit aussi froissée ou qu'elle soit en flanelle. Comment pouvait-on porter de la flanelle ? Et il se tenait droit dans des bottes de randonnée qui semblaient revenir directement d'un trekking dans l'Himalaya.

— Vous n'avez jamais fait ceci, n'est-ce pas ?

— Comment ça ? demanda-t-il, l'air vexé. J'ai pris des centaines d'images, dont certaines, je dois préciser, très difficiles à effectuer.

— Je voulais parler de la semaine de la mode, c'est votre première, non ?

— Ici, à Paris, oui, concéda-t-il, toujours sur ses gardes.

— Je me souviendrais de vous, sinon.

Elle en était certaine. En raison de son manque élémentaire de sens de l'élégance, déjà, mais

aussi, à cause de la qualité de son regard, qui révélait, sans trop de marge d'erreur, qu'il s'agissait d'un des rares spécimens hétérosexuels à subsister dans ce milieu.

— Vous habitez ici, à Paris ? demanda-t-il.

— J'aimerais, mais non. Je vis à Manhattan.

— Hum. Votre accent est américain, mais vous vous habillez comme une européenne.

— C'est un ensemble français, en effet. Je suis à moitié italienne, mais je suis née et j'ai grandi à New York.

— Quelle chance pour New York !

En fait, songea-t-elle, malgré son look de clochard daltonien, il avait du charme, oui, et quelque chose de... de très sexy.

— Nous pourrions entrer ? proposa-t-il avec un geste de la tête vers les marches tapissées de rouge.

— N'allez-vous pas changer votre tenue ? demanda-t-elle, pointant du doigt le petit sac à dos noir qui pendait de son épaule.

— C'est le sac de mon appareil.

— Bien sûr, fit-elle en se dirigeant vers l'entrée.

Après tout, il n'était pas son photographe, donc son allure ne la concernait pas et, au moins, il ajoutait une note d'intérêt supplémentaire à la soirée.

— Classe, l'entendit-elle murmurer en allusion au tapis rouge qu'ils foulaient.

Et ils n'étaient qu'à l'entrée, se dit-elle, curieuse de voir sa réaction lorsqu'il découvrirait l'intérieur de la maison et les tenues des convives.

Elle présenta son invitation, et le portier la laissa passer avec un poli « *bonsoir, mademoiselle* », mais, lorsque son nouveau compagnon s'apprêta à lui emboîter le pas, il fut arrêté.

— *Un instant, monsieur. S'il vous plaît.*

— Hein ?

— Il veut que vous patientiez, traduisit-elle.

— C'est qui, ces gens ? demanda-t-il, ennuyé. La brigade de la mode ?

— Tout à fait, s'amusa-t-elle. Et, si vous n'obéissez pas, ils vous empêcheront d'entrer.

Le vigile s'expliqua dans un français rapide dont elle capta l'essentiel.

— C'est votre sac à dos. Ils disent que vous ne pouvez pas entrer avec.

Il prit son sac de son épaule et l'ouvrit.

— Allez-y, regardez. C'est mon matériel professionnel. Je suis photographe, s'écria-t-il.

— Ils sont français, pas sourds, rappela-t-elle.

— *Pas de sac à l'intérieur*, expliqua le portier, s'adressant à elle.

— Vous n'avez pas le droit de prendre le sac avec vous.

Le photographe se cramponna à son sac, et Kimi sentit sa patience l'abandonner. A l'intérieur, la fête battait son plein, et il fallait absolument qu'elle se mette au travail. D'autant que, de toute façon, cette petite scène commençait à l'ennuyer.

— J'espère que vous vous en sortirez, dit-elle en guise d'au revoir avant de se faufiler dans l'antre de la mode parisienne.

* * *

Des serveurs en smoking naviguaient, au milieu de la foule qui emplissait chaque mètre carré de ces salons somptueux, portant des plateaux en argent chargés de coupes de champagne.

En avant, se dit Kimi, rentrant son ventre tandis qu'elle plongeait dans un océan de robes de couture. C'était sans doute l'un des rares endroits sur terre où une femme comme elle — moins de soixante kilos joliment disposés sur un mètre soixante-quinze — pouvait se sentir grosse. Tout ce beau monde, célébrités, mannequins, designers et fous de mode, était beau et mince, et sinon assez riche pour en avoir l'air. La valeur des tenues et des bijoux qui ornaient corps, décolletés, poignets et doigts dépassait ses capacités de calcul.

Une profonde inspiration emplit ses narines d'un mélange entêtant de parfums exquis. Oh, qu'elle aimait ça, glamour et paillettes !

Les conversations se tenaient en français, italien, anglais, farsi, japonais et encore une douzaine d'autres langues. Elle se débrouillait aisément dans les deux premières, d'autant plus que dans ce milieu les bavardages tournaient rarement autour d'autre chose que chiffons et cancons. Ravie et excitée, elle accepta une coupe qu'un serveur lui présentait et commença à saluer quelques collègues de sa connaissance, ainsi que les assistants des créateurs, le personnel de l'ombre, précieux et indispensable pour mener à bien son travail.

Simone, la maîtresse de maison, recevait ses invités, installée sur un fauteuil qui, au goût de Kimi, ressemblait beaucoup trop à un trône. Maigrissime, les yeux cernés, elle portait bien entendu un de ses modèles, qui était bien entendu intégralement noir. Jamais de couleur sur elle, c'était bien connu.

A grand renfort de gestes incessants des mains, Simone débitait des avis péremptoires dans un français rapide, qu'une audience en émoi écoutait dans un silence révérencieux. Même Lucia Pietra et Mark Apple, pour une fois, se tenaient en retrait, observa Kimi. C'était la scène de Simone, et personne n'aurait osé lui voler la vedette.

Ce n'était pas un bon moment pour essayer d'approcher la créatrice, se dit Kimi, cherchant dans la pièce quelqu'un avec qui elle aurait envie de discuter. Elle aperçut le photographe américain qu'elle avait rencontré sur les marches. Il avait donc réussi à entrer. Sans son sac à dos, cependant.

Il se tenait au milieu de la foule comme un... comme un quoi ? se demanda-t-elle. Elle l'observa un bon moment. Il semblait aux aguets, en alerte comme une sentinelle, une coupe de champagne à la main. Kimi pariait mentalement qu'il l'avait prise pour se donner une contenance, car, de toute évidence, c'était le genre de gars qui préférait les bulles d'une bonne vieille bière.

Son regard scannait l'assemblée de mondains bavards. On aurait dit un loup. Voilà, c'était cela, l'image qu'elle cherchait. Un loup solitaire qui se serait faufilé dans une volière d'oiseaux exotiques. Il y avait quelque chose chez lui d'un prédateur, une sorte de dangerosité. Son pelage avait beau être râpé et fade, si l'envie le prenait, se dit Kimi, en un clin d'œil il pourrait lancer une attaque éclair et ne laisser qu'une poignée de plumes derrière lui.

Seule figure solitaire au milieu des petits groupes, il était de toute évidence hors de son élément. Elle était en train de se demander si elle ne devrait pas s'apitoyer et lui présenter une ou deux personnes, lorsqu'elle vit Brewster Peacock l'approcher.

Aïe. Dans un milieu où les langues de vipère ne manquaient pas, Peacock en possédait une particulièrement redoutée. Sa cruauté sans faille avait fait le succès de ses chroniques venimeuses où il n'hésitait pas à épingle les proies les plus vulnérables : le mannequin qui revenait sur les podiums après une cure de désintoxication, le créateur tombé en disgrâce qui tentait son come-back, ou n'importe quel autre innocent ex-quelque chose qui lui passait sous les yeux. Il vivait selon la devise « la plume est plus forte que l'épée » — dans son cas, l'ordinateur plus puissant que le procès —, et sa colonne avait ravagé plus d'une réputation et de nombreux esprits délicats.

Bien qu'ill'ait toujours traitée avec la déférence qu'il réservait à quelques rares initiés — il

l'avait même signalée comme l'une des femmes les mieux habillées du milieu —, elle se méfiait de lui comme d'un nid de serpents.

Le plus prudent serait de laisser ce pauvre loup mal habillé se débrouiller seul face à la vipère, pensa Kimi, sauf que cela aurait été renier les principes d'éducation que sa féministe de mère lui avait inculqués, selon lesquels il fallait toujours aider les plus faibles — les femmes en tête, bien sûr. Et, quoique ce type soit indubitablement un homme, l'un des plus virils que Kimi ait même jamais vus jusque-là, il était en position de faiblesse. A coup sûr, il allait perdre son boulot avant même d'avoir pu prendre une seule image.

Elle se fraya un chemin vers les deux hommes, se disant qu'elle avait rarement vu un duo aussi mal assorti. Le véritable nom de Brewster était Boris Pushoski, mais son nom de plume — Peacock, le paon — lui convenait beaucoup mieux, à cause d'un penchant jamais démenti pour les parures voyantes. Aujourd'hui, son choix s'était porté sur un smoking bleu roi aux revers en satin, une pièce vintage datant des années 1970, estima-t-elle. Ses cheveux blonds décolorés se dressaient courts sur son crâne, et un diamant de deux carats étincelait aux lobes de ses oreilles. Il se vantait d'en avoir lancé la mode pour les hommes. Il l'avait probablement fait.

Il nageait entre deux âges, mais son âge réel — quarante et pas mal d'années, décida-t-elle — était difficile à deviner, grâce à l'usage judicieux de quelques injections et, sans doute aussi, à de petits arrangements avec la chirurgie. Lorsqu'elle parvint à la hauteur des deux hommes, Brewster avait déjà commencé son offensive de questions pièges.

— *Et que pensez-vous du retour du décolleté bénitier ?*

Elle contint sa respiration en attendant la suite.

— Je ne parle pas un mot de français, répondit le photographe.

Sans prendre le temps de réfléchir, elle rit de bon cœur comme si c'était la meilleure blague qu'elle ait entendue depuis un bon bout de temps.

— Je n'ai pas pu m'empêcher d'écouter, intervint-elle. C'est tellement rafraîchissant d'entendre quelqu'un prendre à la légère les questions de mode. Mon Brewster !

Elle lui claqua une bise en l'air, comme le voulaient les codes du milieu.

— Tu m'as manqué !

— Kimi, *ma petite* ! Tu es superbe, comme toujours, dit le journaliste, l'examinant de la tête aux pieds avec son regard bleu fade. Avec qui as-tu dû coucher pour obtenir cette magnifique jupe ?

Le photographe écarquilla les yeux, qu'il porta aussitôt sur ladite jupe.

— Secret défense, minauda-t-elle.

— Notre ami a lui aussi déniché ses vêtements dans un lieu secret, commenta Brewster d'un air sournois après avoir détaillé la tenue du photographe.

— Je te l'ai dit, répliqua Kimi, il a un sens de l'humour redoutable.

— Ah, tu le connais ? s'étonna le journaliste.

Qu'était-elle en train de faire ? Jouer sa réputation durement acquise dans ce monde si exclusif pour un ringard qui ne saurait pas faire la différence entre une pièce de créateur et sa veste raccommodée ?

— On s'est déjà rencontrés.

Mon Dieu, voilà qu'elle s'enfermait ! Ses réponses mystérieuses ne feraient qu'aiguïser davantage la curiosité de Brewster, elle le savait, car, s'il aimait quelque chose, c'étaient bien les secrets, avant tout pour les résoudre et étaler aux yeux du monde entier ce qu'on tenait à garder caché.

— Simone a l'air en pleine forme, commenta-t-elle dans une tentative désespérée pour dévier la conversation du photographe.

— Jamais à court de paroles, certes, dit le journaliste, avec un regard condescendant vers la prêtresse de la couture. Comme si ce qu'elle disait pouvait avoir le moindre intérêt, ne serait-ce qu'une fois. D'ailleurs, ma belle, as-tu vu son dernier amoureux ? Un Tchèque galeux, ancien joueur de hockey. Hockey !

Il s'éventa d'une main parfaitement manucurée.

— Un amoureux ? s'étonna Kimi. Mais où est passé son dernier mari ?

— En voyage quelque part, sans doute en train de fureter sous les jupes d'une anorexique quelconque.

— Et que dis-tu des ApplePie ? Sais-tu quelque chose de la robe ?

— Je n'en ai pas eu le moindre aperçu, penses-tu. Mais, ajouta-t-il, très satisfait de lui-même, j'ai entendu des choses...

Aussi affreux et méchant qu'il puisse être, elle ne pouvait pas s'empêcher de l'aimer un petit peu. Surtout lorsqu'il détenait les cancans les plus croustillants du moment.

— Quel genre de choses ?

Brewster regarda autour de lui d'un air conspirateur et baissa le ton de sa voix.

— J'ai entendu dire qu'il y avait deux robes.

— Deux robes ? murmura-t-elle à son tour.

Oh, cela promettait. Elle pouvait le deviner à l'éclat mauvais dans les yeux bleus.

— Une pour la mariée... Et une autre, assortie, pour l'enfant des mariés !

Lucia et Mark avaient une fille de deux ans, et tout le monde le savait, en revanche, ce qui était une nouveauté surprenante, c'était l'idée de la bambine en tenue de mariée.

— Non ! C'est une blague ! s'exclama-t-elle.

Brewster avait réussi à l'estomaquer, ce qui était son intention, et il en était ravi.

— Qui vivra verra, conclut-il. Et maintenant, *les enfants*, je dois vous quitter. Je dois aller toucher un mot à mon ami Valentino.

Quand Brewster eut disparu dans la foule, Kimi se retourna vers l'homme qu'elle avait rencontré à l'extérieur. Il semblait se retenir pour ne pas essuyer son front après l'effort enduré.

— Merci d'être venue à ma rescousse, dit-il.

— Qui diable êtes-vous ? demanda-t-elle, le fixant droit dans les yeux.

— Je vous l'ai déjà dit. Je suis photographe pour le *Minneapolis Daily Tribune*.

— Arrêtez vos craques. Vous ne distinguez pas un décolleté d'une traîne, et personne ne vous embaucherait comme photographe de mode !

Chapitre 2

Le photographe ébaucha un geste de surprise, mais ses yeux derrière les lunettes lui décochèrent un regard affûté. Il lui tendit une carte de visite.

Cela ressemblait bien à une authentique carte du *Tribune*, et elle lut le texte à voix haute :

— Holden MacGreggor, photographe.

— Je suis Holden MacGreggor, affirma-t-il, comme s'il craignait qu'elle juge la carte fausse ou usurpée.

— Kimberley Renton, rédactrice en chef mode pour *Uptown*.

Elle réexamina la carte, comme si le petit bout de carton pouvait lui révéler quelque chose d'autre que ce qui y était inscrit.

— Qui est votre rédacteur en chef ? s'enquit-elle.

Elle connaissait la plupart de ses collègues, dont la rédactrice responsable de la mode dans ce quotidien. Une femme qui mangerait tout cru sans ciller cet imprudent qui se pointait chez Simone, vêtu de fringues qui semblaient sortir d'un entrepôt Emmaüs.

— Marsha Sampson. Je suis censé la rejoindre ici.

— Vous n'avez jamais rencontré votre rédactrice en chef ?

— Eh non.

— Si elle vous rencontre ici et qu'elle voit ce que vous portez, votre premier jour dans ce travail risque de devenir le dernier.

Il y avait anguille sous roche, se dit-elle. Enorme, l'anguille.

— Je suis photographe, insista-t-il, irrité. Pas mannequin. Qui se soucie de ce que je porte ?

— Vous voyez, rien qu'à cela on voit que vous n'êtes pas un véritable photographe de mode.

Il avait des yeux noisette, remarqua-t-elle. Superbes.

— J'ai été embauché à l'essai.

— Et qui vous a embauché ?

Cette fois-ci, ce fut lui qui la jaugea du regard, comme s'il hésitait à prendre une décision.

— Rhet Markham, dit-il, finalement.

— L'éditeur ? Mais...

— Que diriez-vous de quitter ces lieux pour aller prendre un verre quelque part ailleurs ?

Elle réfléchit rapidement. Elle avait déjà fait ses politesses aux personnes qui l'intéressaient, et, bien qu'elle ait prévu de rester encore un peu à cette soirée, rien ne la retenait chez Simone. C'était sa curiosité innée qui avait orienté ses pas vers le journalisme et, en ce moment précis, cette même curiosité la démangeait comme une crise d'eczéma.

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que j'ai besoin d'un peu d'aide avec un truc, et que vous me semblez la personne idoine.

L'air sembla vibrer entre eux comme il la dévisageait, et la vibration se répercuta en elle d'une manière qu'elle n'avait pas expérimentée depuis longtemps.

— C'est une entrée en matière originale, je vous l'accorde, lâcha-t-elle.

Il sourit avec une lenteur délibérée, qui la porta à croire qu'il avait lui aussi senti la vibration.

— Si je tente de vous draguer un jour, croyez-moi, je ne serai pas si subtil. J'ai besoin de votre aide en tant que professionnelle de la mode, mais je ne peux pas vous en dire plus ici.

Kimi l'observa en silence, tout en pesant le pour et le contre. C'était vite vu. Elle était aussi peu naïve que toute autre femme ayant passé le plus clair de sa vie à Manhattan. Elle connaissait Paris, elle avait son téléphone portable, et sa mère l'avait obligée à prendre des cours d'arts martiaux lorsqu'elle était adolescente. Elle ne voyait pas de risque majeur à quitter la soirée avec ce type, d'autant plus qu'elle faisait confiance à son instinct pour juger les gens.

— D'accord. Je vous suggère que nous partions sur-le-champ, alors, annonça-t-elle. Car cette effrayante femme aux cheveux roux qui s'avance vers nous est votre nouvelle chef.

Il lança une œillade vers Marsha Sampson et rentra aussitôt la tête dans ses épaules.

— Allons-y !

* * *

Ils se faufilèrent avec discrétion vers la sortie, où il récupéra son cher sac à dos. Les façades Second Empire avec leurs balcons en fer forgé s'alignaient dans la rue qui semblait tranquille en comparaison avec le niveau sonore de la soirée. Elle respira avec bonheur l'air frais, qui fleurait les arbres en fleur et le bon pain. L'odeur de Paris.

— Vous connaissez le quartier ? demanda-t-il.

— Oui. Et nous risquons de croiser des gens qui me connaissent par ici. Un peu plus loin, il y a quelques brasseries où nous passerons inaperçus.

— Ça me va, dit-il, commençant à marcher à grandes enjambées.

Elle le suivit à la petite allure que lui permettaient ses talons meurtriers, jusqu'à ce qu'il s'en aperçoive et réduise le pas.

— Comment arrivez-vous à marcher avec ces échafaudages ?

— Ils ont été conçus pour nous rendre belles, non pour faire de la randonnée, rétorqua-t-elle.

— Je parie que vous n'avez jamais randonnée de votre vie.

Il aurait perdu le pari, mais elle s'abstint de le lui faire savoir. Dieu sait si elle en avait bavé dans ces colos où sa mère l'avait envoyée adolescente ! Des stages dans la nature censés renforcer son estime et sa confiance en elle-même, alors que tout ce dont elle avait envie, c'était de faire du lèche-vitrines avec ses copines.

Kimi réprima un sourire. Son opiniâtre de mère avait essayé, avec une persévérance sans faille, d'élever une fille à son image de féministe brûleuse de soutien-gorge en Birkenstock, et elle s'était retrouvée avec une minette folle de mode sur les bras... Quelle paire mal assortie elles faisaient ! Kimi en avait déduit qu'elle avait hérité son sens de l'élégance de son père, un play-boy italien, la folie la plus extravagante de la jeunesse de sa mère. Un homme qui n'avait de père que le nom, mais qui lui avait vraisemblablement légué l'instinct qui l'avait portée aussi loin dans son métier.

Sa mère était étudiante à l'université Yale lorsqu'elle était tombée enceinte, et avait, en toute

cohérence avec ses idées, refusé d'épouser son père qui, catholique respectueux des valeurs familiales, l'aurait souhaité. Sa mère, cependant, avait demandé une aide financière pour son éducation, et c'était ainsi que Kimi s'était retrouvée avec un généreux fonds d'épargne pour ses études grâce à un homme qu'elle n'avait jamais vu. Ses rêves enfantins de faire partie d'une grande famille italienne, bruyante et chaleureuse, s'étaient brisés lorsqu'elle avait compris l'embarras qu'un enfant né hors mariage pouvait supposer pour un homme d'affaires de haut vol, marié, avec quatre enfants, et qui n'avait aucune intention d'avouer son existence ni à son épouse ni à ses demi-frères et sœurs.

Elle tentait de prendre avec philosophie les circonstances qui avaient marqué sa naissance mais aussi ses choix dans la vie. Après tout, le français et l'italien, qu'elle s'était entêtée à étudier depuis le lycée dans l'éventualité qu'un jour son père change d'avis, s'étaient révélés fort utiles pour l'avancée de sa carrière. Et, depuis quelques années, elle se contentait de suivre de loin le parcours de son géniteur via Google, et aimait à croire qu'il en faisait autant avec le sien.

— Que dites-vous de cet endroit ? demanda Holden, la sortant de ses pensées, comme ils passaient à côté d'un petit café.

— C'est parfait, dit-elle.

En temps normal, elle préférerait s'installer en terrasse et regarder le monde tourner, mais là, elle avait l'intuition que leur conversation se déroulerait mieux à l'abri des rencontres inopportunes.

Une fois qu'ils furent installés et que le garçon eut apporté un verre de vin pour elle et une bière pour Holden, ce dernier s'excusa et quitta la table, pour revenir au bout de quelques instants avec un téléphone portable à la main, qu'il lui tendit.

— C'est Rhett Markham, il veut vous parler.

Et dire qu'elle le croyait aux toilettes ! Il parlait à son éditeur ? Qui voulait lui parler à elle, de surcroît. Bien étrange, tout cela, se répéta-t-elle. Elle se serait crue dans un mauvais film de série B.

— Allô ?

— Kimi ? Rhett Markham à l'appareil.

— Comment allez-vous, monsieur Markham ?

— Très bien, merci beaucoup.

— Et votre épouse ?

— Louise va très bien aussi, la salle de rédaction lui manque, mais maintenant il reste à peine un mois avant la naissance du bébé. Je lui dirai que tu as pris de ses nouvelles. Ecoute, nous avons une affaire importante entre les mains, et tu tombes à point nommé pour nous aider. J'ai donné à MacGreggor la permission de tout te raconter, mais je vais te demander la discrétion la plus absolue. Tu comprends ?

— Oui. Vous me demandez de garder bouche close.

Mais, à propos de quoi, au juste, devait-elle se taire, bon sang ! Il s'agissait bien de Markham, elle avait reconnu sa voix, et il lui avait répondu exactement ce qu'elle voulait entendre lorsqu'elle lui avait demandé des nouvelles de sa femme, comme s'il avait compris qu'elle cherchait confirmation de son identité. Comme si elle suivait, à son tour, la règle d'or des héros des films de série B : se méfier de tout le monde.

— Donc ? relança-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai chargé MacGreggor d'une mission importante, et je te saurai gré de toute l'aide que tu lui apporteras. Il va t'expliquer.

Elle n'avait aucune idée de ce qu'il voulait signifier par là, elle ne travaillait pas pour lui, donc il ne pouvait ni augmenter son salaire ni la pistonner pour une promotion. Enfin, se dit-elle en

raccrochant, elle allait écouter ce que ce Holden MacGreggor avait à dire et, ensuite, elle déciderait si elle avait envie d'y participer.

— Vous l'avez appelé pour savoir si vous pouviez me faire confiance ? demanda-t-elle en lui rendant son portable.

— En effet.

— Très bien. Donc, maintenant, finis les secrets, j'ai l'impression de me retrouver dans un film de James Bond. Explique-moi tout.

Si elle était sa partenaire dans cette « mission importante », elle pouvait bien le tutoyer.

— Tout ce que je te dirai est strictement confidentiel et doit rester entre nous.

— Jusque-là, j'avais compris, merci.

— Je suis détective privé. Markham m'a employé officiellement comme photographe, mais je participe, de façon indépendante et officieuse, à une enquête internationale sur une bande qui opère dans les cercles de la haute couture. Et nous devons agir dans la discrétion la plus absolue pour que l'affaire reste secrète.

— Mais quelle affaire ?

C'était moins un film d'espionnage qu'un roman de Dashiell Hammett, mais sa curiosité maintenant était piquée au vif et pour de bon.

— Tout a commencé il y a deux ans, lors de la semaine de défilés de printemps-été qui se passe à l'automne, n'est-ce pas ?

— C'est juste. Les shows exhibent les modèles de la saison suivante, printemps-été à l'automne, et automne-hiver au printemps.

— Une des créations principales du défilé de *House of Siena* n'a pas été présentée.

— Je m'en souviens. La robe apparaissait sur la liste, mais on ne l'a pas vue sur le podium. L'attachée de presse s'est contentée de dire qu'on l'avait retirée du défilé. Cela arrive de temps en temps, pour des raisons diverses, le plus souvent à cause d'un dommage impossible à réparer en vitesse.

— En fait, la robe avait été volée.

Kimi le regarda avec des yeux ronds.

— Malgré les mesures de sécurité mises en place ? s'étonna-t-elle. Tu en es sûr ?

— Oui, on ne l'a jamais retrouvée. D'après nos informations, toutes les grandes maisons ou presque ont été victimes d'un vol dans les cinq dernières années. La disparition d'une tenue leur causait un désagrément, mais ne les ruinait pas, et l'incident était mis sur le compte d'une négligence ou d'un accident. Jusqu'au jour où quelqu'un a dû en parler dans une autre maison, et où l'on a fini par s'apercevoir que le schéma se répétait. S'en sont suivies des réunions en catimini, et quelques-unes des maisons ont décidé de lancer une enquête discrète.

— Et toi, tu es venu à Paris pour découvrir qui vole, en théorie, une robe par saison depuis cinq ans ?

— Pas exactement. Nous avons des raisons de croire qu'un nouveau vol va être commis, cette saison. Je suis ici pour l'empêcher et réunir des preuves contre les auteurs.

— C'est génial.

Elle avait toujours aimé les polars, et, se dit-elle avec une pointe d'excitation, le type assis en face d'elle correspondait de la tête aux pieds au stéréotype du détective privé décrit dans les romans et montré dans les films. Un brun ténébreux, dur et insondable. Et mal habillé.

— Alors ce poste de photographe n'est qu'une couverture.

L'idée n'était pas mauvaise, en fait... Tant qu'il n'avait pas à prendre de photos.

— Je suis un assez bon photographe par ailleurs, commenta-t-il, comme s'il avait lu ses pensées. C'est un à-côté assez lucratif.

— J'imagine, dit-elle en fronçant le nez. Epinglez des couples adultères en flagrant délit grâce à un téléobjectif. Quel beau métier.

— Je ne m'occupe pas de ce genre d'affaires, répliqua-t-il d'un ton vexé.

Était-ce à cause de son commentaire sur son métier ou sur ses habiletés comme photographe, Kimi n'aurait pas su dire.

— Mon domaine d'excellence, c'est la nature, les animaux sauvages.

— Des animaux, tiens. Tu veux dire des ours et des cerfs, par exemple ? Et tu crois que c'est une expérience qui va t'aider pour photographier des top-modèles sur un podium ?

— J'ai mis en boîte des animaux très dangereux et difficiles à observer. Tu n'as pas vu ma signature dans *Vogue*, d'accord, mais tu peux la retrouver dans *National Geographic*, *Nature* ou *Midwest Outdoors*, pour ne citer qu'eux.

— Très impressionnant. N'empêche, tu n'as jamais travaillé avec des mannequins. As-tu une idée de la vitesse à laquelle elles bougent ?

— La plupart de mes sujets bougent encore plus vite, je te le garantis. Et j'ai pu être piqué, mordu, ou griffé, mais j'ai toujours réussi mon shoot.

— Finalement, tu es peut-être allé à la bonne école pour travailler avec les tops...

Cependant, que Rhett soit parvenu à la certitude que c'était une bonne idée d'infiltrer un type comme Holden dans le milieu de la haute couture dépassait son entendement. Allons, sans doute avait-il ses raisons et, à l'évidence, ni lui ni Rhett ne semblaient décidés à les lui exposer. Pourtant, elle mourait d'envie d'en savoir plus. Savaient-ils quelle maison était dans le collimateur ? Ou toute leur stratégie se fondait-elle sur des suppositions ? Les explications qu'il lui avait fournies étaient si vagues qu'elle ignorait même quelles maisons avaient été victimes de vols par le passé.

Enfin, si la semaine des défilés n'était jamais ennuyeuse, celle-ci s'annonçait comme une cuvée particulièrement mémorable.

— Donc, qu'attends-tu de moi ?

— Tu seras, disons, mon agent infiltré. Comme tu connais tous les acteurs, tu peux guider mes mouvements.

— Mais qu'aurais-tu fait si tu ne m'avais pas rencontrée ?

Il se frotta le menton, pensif.

— J'avais prévu de me fondre dans le décor. Je n'imaginai absolument pas que ce serait comme ça.

Pourtant, Rhett aurait dû savoir...

— Pour tout te dire, continua Holden, c'est ma partenaire qui était censée s'occuper de cette mission. Elle s'y connaît bien mieux que moi en mode.

Elle lui lança un regard perçant. *Sa* partenaire. Impossible de savoir s'il s'agissait d'une relation de travail ou de quelque chose de plus intime. Ce qui n'avait pas tellement d'importance, se rappela-t-elle en s'efforçant de chasser l'espèce de malaise qu'elle avait ressentie quand il avait prononcé ces mots. Car ils discutaient affaires, et rien d'autre. Et d'affaires sérieuses : une mafia de la mode, rien que cela.

— Mais, à la dernière minute, reprit-il, elle a été appelée comme témoin dans un procès concernant un cas qu'on a traité l'année dernière... Et il a fallu changer les plans. Donc me voici.

Hum. Une femme, son associée, d'accord. Et peut-être autre chose, mais cela ne la regardait pas, se répéta-t-elle, prenant une longue gorgée de vin pour réfléchir.

— Donc, si j'ai bien compris, ton plan est de te présenter comme photographe de mode afin de passer inaperçu pour mener à bien tes recherches.

— C'est cela.

— Et toute ta garde-robe ressemble à *ça* ?

Il regarda sa veste comme s'il avait oublié ce qu'il portait. Elle ne l'en blâmait pas, à sa place, elle aurait préféré l'oublier.

— En gros, oui. J'ai des shorts pour l'été et toute une collection de bottes, je choisis en fonction du terrain.

Si c'était une moquerie ou du sérieux, peu lui importait. Elle avait déjà conçu un plan.

— J'espère que tu as un compte de frais considérable. Et, sinon, je te suggère d'en négocier un car, cher ami, avant que tu approches même de loin un événement lié à la mode, avec moi, dans cette ville, toi et moi, nous allons faire les boutiques.

Chapitre 3

— Tu veux dire, tu *veux* choisir *des* vêtements pour moi ?

Il ne semblait pas enthousiasmé par l'idée, c'est le moins qu'on puisse dire. C'était compréhensible, elle aurait fait la même tête s'il lui avait demandé d'enfiler des bottes de randonnée et de se perdre dans la jungle à la recherche d'un type de mangouste difficile à photographier.

Ce qui ne l'empêchait pas, lorsqu'elle le regardait, de sentir une pointe d'excitation. Sa complexion athlétique aurait fait verdir d'envie la plupart des hommes qu'elle connaissait, il était beau gosse et il avait des cheveux noirs et épais. C'était un homme 10 habillé comme un -2 minable.

Avec les vêtements appropriés, quelques accessoires et une bonne coupe de cheveux, il allait devenir une véritable bombe.

Cette expédition dans les boutiques, se dit-elle, promettait d'être un excellent moment. Du moins pour elle, car Holden n'avait pas du tout l'expression de quelqu'un à qui l'on a promis un voyage excitant. Non, son regard tenait plutôt de celui d'un bandit dans un western spaghetti.

— J'espère que tu n'as pas l'intention de m'habiller en velours bleu comme le freluquet de tout à l'heure ?

Elle composa un regard assorti au sien, qui signifiait « si tu veux que je t'aide, tu as intérêt à te laisser faire ».

— Voici mes conditions : non seulement tu vas faire du shopping avec moi, mais tu vas acheter exactement ce que je choisirai.

Il durcit son regard, comme s'il s'apprêtait à presser la détente d'un revolver.

— Mais je me réserve un droit de veto.

La couleur de ses yeux, d'un noisette intense tacheté d'étincelles vertes et dorées, la troubla une fraction de seconde.

« Concentre-toi. On parle travail. »

— D'accord. Un seul veto pour toute la journée.

Une grimace d'aversion tordit ses lèvres charnues.

— *Toute* la journée ? Parce que tu comptes passer toute une journée dans les boutiques ?

— C'est le minimum, et encore, il va falloir nous dépêcher pour arriver à tout acheter en une seule virée.

Il s'adossa contre la chaise et croisa les bras.

— Cinq veto et deux heures de shopping.

La raison pour laquelle elle s'intéressait soudain autant à quelqu'un au look aussi désastreux lui échappait en ce moment, mais le fait était que ce type l'attirait. Autant qu'il l'agaçait, d'ailleurs.

— Veux-tu que je t'aide ou non ?

— Je déteste le shopping.

« Sans blague. »

Elle posa le verre sur la table d'un geste ferme.

— Ecoute, si j'avais besoin de ton aide pour grimper au sommet de l'Everest...

Il ricana, ce qu'elle préféra ignorer.

— ... Je suivrais tes conseils en matière d'équipement, d'habillement et de tout le reste, car c'est ton domaine et c'est toi l'expert. C'est la même chose avec la semaine des défilés à Paris. C'est mon domaine et c'est moi l'experte. Nous ferons ce que je dis.

— La différence étant que, si tu tentes d'escalader l'Everest sans le matériel adéquat, tu meurs. Même les randonnées faciles auxquelles j'accepterais de t'accompagner seraient dangereuses sans le bon équipement. Mais je ne vois pas en quoi la semaine de la mode peut devenir périlleuse.

Elle sourit.

— Je vois qu'on ne t'a jamais écorché vif dans les pages d'un journal. Si Brewster Peacock, que tu viens de qualifier de freluquet, se met en tête de te descendre dans sa colonne, tu peux laisser tomber ta carrière dans la mode. Plus jamais tu ne travailleras pour aucun magazine.

— Ce... ce baigneur en caleçon a autant d'influence ?

— Oh, que oui ! Ce qui signifie que, la prochaine fois que tu le croiseras, non seulement tu dois ressembler à un photographe de mode véritable, mais tu dois maîtriser le jargon du métier sur le bout des doigts.

— Mais je suis un photographe véritable.

— *De mode*, j'ai dit. Et, si tu veux passer inaperçu, il faut que tu suives les règles du jeu. As-tu au moins fait quelques recherches ?

— J'ai lu le dernier *Vogue* dans l'avion.

Il prenait un ton défensif, comme si son argument mettait fin à la discussion, nota-t-elle avec une pointe d'exaspération. Mais il se trompait. Avoir accepté la mission au pied levé ne l'exemptait pas de faire ses devoirs, et puis, il semblait avoir décidé que la mode n'était qu'un passe-temps futile qui ne méritait aucun effort particulier de sa part. Il allait comprendre très vite son erreur, elle en faisait son affaire.

— Quelles sont les nouvelles couleurs pour cet automne ?

— Pourquoi ? Les couleurs changent, comme les feuilles ?

D'accord, il n'avait pas appris ce *Vogue* par cœur.

— Quelles sont les tendances phares ? Un petit effort, allons, tu as dû retenir quelque chose, même par inadvertance.

— J'ai surtout regardé les images, admit-il.

— Bien, Holden MacGreggor, il semblerait qu'en sus de l'expédition shopping, vous soyez bon pour un camp d'entraînement intensif à la mode.

— Camp d'entraînement intensif à *la mode* ?

— Très haut de gamme, je le précise, et très complet : vêtements, accessoires, tendances, créateurs...

Son expression d'horreur semblait si sincère qu'elle décida qu'il valait mieux lui offrir un brin d'espoir.

— Et, si tu es sage, très sage, et que tu travailles dur, nous étudierons aussi la lingerie.

— Et quand ferons-nous tout cela ?

— Le mieux est de commencer par une bonne nuit de sommeil, tu en auras besoin. Nous

attaquons demain matin à 9 heures.

— Tu ne veux pas un autre verre ?

— Non, demain sera une grosse journée. Rendez-vous dans le hall de mon hôtel ?

— D'accord.

Il savait au moins quand s'avouer vaincu. C'était déjà ça, pensa-t-elle en se levant. Il l'imita.

— Je t'y accompagne, d'ailleurs, proposa-t-il.

Bonnes manières vieux jeu. Pas désagréable.

— Pourquoi n'es-tu pas mannequin ? demanda-t-il soudain quand ils furent sortis du café. Tu es plus belle que la plupart des femmes qui étaient à cette soirée.

Il ne semblait pas le genre d'homme à distribuer des compliments à tout bout de champ, donc elle décida de répondre naturellement à la question.

— Merci. Toute jeune, j'y ai pensé, mais je ne suis pas assez grande pour les podiums, et ensuite, je me suis aperçue que j'allais plus m'amuser, et aussi, avoir une carrière plus longue en travaillant dans les coulisses. Et, en plus, je n'ai pas à mourir de faim pour garder la ligne.

— Donc tu es devenue journaliste de mode.

— La mode a toujours été ma passion. Même enfant, j'avais une idée très précise de ce qui était beau ou pas. Je rendais ma mère folle avec ça, d'ailleurs.

— Elle travaille aussi là-dedans ?

— Absolument pas, dit-elle, souriant rien qu'à l'idée. Elle enseigne l'histoire du féminisme à l'université de New York. Je peux te réciter par cœur toutes ses théories à propos de la mode et de son rôle dans la domination des femmes.

— Pourtant, tu as choisi de faire carrière dans ce domaine.

— J'ai ma propre théorie. Je pense que les vêtements peuvent être un puissant moyen d'expression pour les femmes.

— Je vois.

Sa théorie semblait l'intriguer, songea-t-elle, quoique, à en juger par sa façon de s'habiller, lui et sa mère s'entendraient comme des larrons de robes en foire aux vêtements. Cette idée la fit sourire, mais, alors qu'elle s'écartait pour laisser passer un vieux monsieur, son bras heurta celui de Holden et un courant électrique, aussi excitant que dangereux, passa entre leurs deux corps.

Encore traversée d'un étrange frisson, elle le dévisagea en silence. Sous ses oripeaux, il était ce genre d'homme dont on sait qu'ils sont bons au lit. Elle pouvait le dire à sa façon de bouger, à son allure déterminée, à la manière qu'il avait de concentrer toute son attention sur elle lorsqu'il lui parlait.

— Et que veux-tu exprimer à cet instant précis, par exemple ? demanda-t-il.

Cette fois, elle le regarda avec des yeux ronds. Était-il possible qu'il ait lu dans ses pensées ?

— Avec cet ensemble que tu portes, précisa-t-il avec un regard intense qui, sans être concupiscent, portait quelque chose de sensuel. Que veux-tu exprimer ?

— C'est à toi de me le dire. Si je dois décoder, c'est que cela ne marche pas.

Elle avait lancé ce défi pour le taquiner, convaincue qu'il ne relèverait pas, mais, à sa grande surprise, il ne se déroba pas. Au contraire, il remonta ses lunettes sur son nez comme un professeur sur le point de se lancer dans un exposé magistral.

— Sachant que je ne connais rien à la mode, voici ce que je vois.

Il s'interrompit pour l'examiner de nouveau et, cette fois-ci, il n'y avait pas d'ambiguïté dans l'expression de ses yeux.

— Je vois une femme adulte qui aime encore jouer à se déguiser en grande dame.

Elle haussa les sourcils, mais ne fit pas de commentaire.

— Je vois aussi une femme qui connaît sa valeur et le pouvoir de sa beauté.

Une pointe d'embarras la traversa tandis qu'ils reprenaient leur marche. Elle n'avait jamais pensé à elle-même dans ces termes. Avait-il raison ?

— Tu t'infliges des talons impossibles comme ceux-là, continua-t-il, pointant du menton ses Manolo Blahnik noir et blanc, mais tu dois savoir qu'ils te font des jambes interminables.

— Mais c'est qu'ils sont très jolis, ces escarpins, se défendit-elle.

Elle les adorait, ces Manolo, plus que jamais. Et l'expression de Holden s'était muée en un sourire de fauve à l'affût.

— Ensuite, et toujours sans rien connaître à la mode, je sais que tu ne porterais rien qui ne te mette en valeur.

— Tu ne me connais que depuis quelques heures ! s'exclama-t-elle en riant.

— Je le dis comme je le sens. Ta jupe dit que tu es une femme drôle avec un côté frivole, tandis que ta veste révèle une facette plus sérieuse, et même guindée, à l'occasion.

Il marqua une nouvelle pause et, à la lueur du réverbère sous lequel ils venaient de s'arrêter, il la regarda droit dans les yeux.

— Et, d'un point de vue strictement masculin, je te vois comme une femme à l'aise avec sa sexualité.

— Hum. Tu as dit ça juste pour me provoquer.

— Ou peut-être exprimes-tu plus de choses que tu ne le penses.

Et, avant qu'elle n'ait pu le rembarrer d'une réplique cinglante, ce qui aurait impliqué d'abord d'arriver à trouver quelque chose à répliquer, il se pencha sur elle et déposa un baiser bref sur ses lèvres.

Sa bouche avait à peine frôlé la sienne, mais elle sentit ses jambes devenir toutes molles et elle frissonna, comme si elle avait perçu de façon fugace quelque chose de brûlant et de dangereux. Elle passa sa langue sur ses lèvres et y trouva le goût de la bière.

— En quel honneur, cela ? parvint-elle à articuler.

— Bonne nuit, dit Holden. Nous sommes arrivés.

Elle tourna la tête et vit qu'ils étaient arrivés sans qu'elle s'en rende compte devant son hôtel, majestueux et élégant comme le château de Cendrillon.

— Bonne nuit, répondit Kimi en se dirigeant vers l'hôtel.

Elle n'eut pas besoin de se retourner pour vérifier qu'il la regardait jusqu'à ce qu'elle pousse la grande porte à tambour, car elle pouvait sentir ses yeux posés sur elle. Cet homme allait devenir une très sérieuse distraction.

* * *

Kimi se réveilla avec cette délicieuse sensation qui précède les jours marqués d'une pierre blanche. Elle prit le temps de savourer le fait qu'elle se trouvait dans une chambre magnifique appartenant à l'un des meilleurs hôtels de sa ville favorite. Elle sentit la caresse des lourds draps français et pensa à la journée qui l'attendait en compagnie de Holden MacGreggor.

Elle songea à lui avec la même attention que Pygmalion avait dû apporter au bloc de marbre avant de s'y attaquer au ciseau. Cette complexion, ces yeux troublants, ces traits bruts, ces cheveux, si drus, si épais... Quand elle en aurait fini avec lui, il serait un spécimen de premier choix dans une ville truffée d'hommes exceptionnels.

Le service d'étage lui livra un petit déjeuner composé d'un café odorant, de croissants encore tièdes et de jus d'orange fraîchement pressée. Après une douche, elle ouvrit l'armoire et étudia sa garde-robe, qu'elle avait rangée soigneusement dès son arrivée. D'un côté les tenues décontractées, de l'autre les robes de soirée, au milieu, ses tailleurs de businesswoman et, sous chaque cintre, la paire de chaussures assorties. Et, dans les tiroirs, ses dessous, enveloppés avec amour dans du papier de soie. La lingerie était son péché mignon, et elle comptait renouveler son stock pendant son séjour en France.

Tout en écoutant les infos, elle se prépara pour la journée. C'était un rituel auquel elle s'adonnait avec plaisir, et elle préférait sacrifier une heure de sommeil que renoncer à la volupté de s'habiller, se coiffer et se maquiller en prenant tout son temps.

A 9 heures moins cinq, elle gagna le hall de l'hôtel, tenant dans sa main la liste qu'elle avait concoctée la veille pour doter Holden d'un trousseau de basiques essentiels.

La journée s'annonçait faste.

* * *

Holden ouvrit les yeux, encore fatigué et d'une humeur peu amène. Il aurait juré que son lit sentait le parfum, ce qui ne le dérangeait pas lorsqu'une belle femme le partageait, mais qui l'incommodait lorsqu'il y avait passé la nuit seul.

Il avait veillé tard, plongé dans le dossier du vol de l'année précédente. Une robe s'était volatilisée. Une robe, une simple robe, avait causé tout ce grabuge. Mais comment était-il possible qu'une robe puisse coûter plus que ce que la plupart des mortels gagnaient en une vie de travail ?

Cela venait confirmer son idée que le monde tournait de moins en moins rond, et qu'il faisait bien de préférer les territoires sauvages, où les choses suivaient encore un ordre naturel qui avait un sens.

En moins d'un quart d'heure, il prit une douche, enfila un jean et une chemise propre et sortit dans la rue à la recherche d'un café à emporter. Il tenta sa chance dans le premier bistrot qu'il vit, mais le serveur ne sembla pas — ou ne voulut pas — comprendre, et il se trouva devant une tasse minuscule en porcelaine assortie à sa soucoupe. Au moins, le café était excellent, se consola-t-il après l'avoir avalé d'un trait.

Il entra dans l'hôtel de Kimberley Renton à 9 heures précises et regarda sur les tables à la recherche d'un journal anglophone, avec l'idée qu'il allait devoir l'attendre, mais, à sa surprise, elle surgit d'un fauteuil club, fraîche comme la rosée et plus belle que n'importe quelle femme du *Vogue* qu'il avait feuilleté dans l'avion.

Elle était la classe incarnée. La première fois qu'il l'avait vue, il l'avait prise pour une Parisienne, mais qu'elle soit à moitié italienne expliquait son erreur. Ses longs cheveux bouclaient aux pointes et ondulaient doucement à chacun de ses mouvements, le teint de sa peau possédait une délicate nuance dorée et la ligne de ses lèvres était aussi gourmande que leur saveur, qu'il ne pouvait pas évoquer sans avoir envie d'y goûter de nouveau. Sans mentionner ces yeux bleu profond à la nuance impossible, qui obligeaient inévitablement un homme à se retourner sur son passage.

Il aimait qu'elle soit grande sans excès, mais il craquait surtout pour ses longues jambes et leur galbe parfait. Elle avait choisi une robe imprimée nouée sur le côté, moins habillée que celle de la veille, mais non moins stylée et qui, « d'un point de vue strictement masculin », songea-t-il, donnait une envie urgente de défaire le lien pour découvrir les courbes qu'elle cachait. Sur le sac en cuir fauve qui pendait à son bras, il lut « Prada », un nom que même un ignare comme lui connaissait

comme l'une des marques les plus prestigieuses du marché du luxe.

Il s'avança vers elle, avec un sourire pur sucre aux lèvres. Avec un peu de chance, il pourrait l'amadouer pour aller boire un café et, après quelques-unes de ces viennoiseries à se damner qu'on trouvait dans ce pays, il sortirait bien de sa manche un tour pour lui faire oublier cette idée folle de virée shopping.

« Aïe. Elle avait une liste à la main. »

Le sourire sur ses lèvres se figea. D'après son expérience, listes et femmes étaient toujours un mélange dangereux.

Elle s'approcha de lui, et il aurait juré qu'elle avait frissonné et fermé les yeux une fraction de seconde, comme si elle se remettait d'un choc léger.

— Bonjour ! salua-t-elle, enjouée comme une speakerine. As-tu bien dormi ?

— J'ai passé une nuit de chien.

Ses rebuffades semblaient l'amuser, ce qui ne contribua pas à améliorer son humeur.

— Tu devrais essayer la mélatonine, suggéra-t-elle, c'est le meilleur remède contre le décalage horaire. Prêt ?

Fin prêt pour retourner au lit surtout, ou mieux encore, pour appeler Rhett Markham et lui demander de se trouver quelqu'un d'autre. Il avait accepté cette mission en croyant qu'il passerait une semaine à prendre en photo des femmes superbes, ce qui lui convenait fort bien, en même temps qu'il œuvrerait pour démanteler un réseau international de délinquants. Mais jamais, même dans ses pires cauchemars, il n'avait imaginé qu'il devrait endurer une tournée dans les boutiques, et encore moins, un entraînement intensif à *la mode*, chose dont il ignorait la portée, mais qui ne semblait présager rien de bon.

Cependant, il avait besoin de cette femme, aussi ravala-t-il ses remontrances avant de répondre avec panache :

— Prêt à tout, comme toujours.

— Excellent. Nous allons à pied, c'est tout près.

Elle portait des chaussures plates, observa-t-il, avec deux « C » enlacés dos à dos sur le devant. Sans doute une marque chic qu'il aurait dû connaître.

« Pourvu que C ne fasse pas de pompes pour homme ! »

— Je pense que le mieux est de commencer par les pièces de base. D'abord, costumes et chemises. Ensuite, nous chercherons les chaussures et les vêtements plus sport.

Il contint un soupir. La journée s'annonçait interminable.

En dépit de ses manières autoritaires, Kimi avait quelque chose qui l'attirait. Toute sa vie, il avait fui comme la peste ce type de femme, avec leur maquillage parfait, leur coiffure dont pas un cheveu ne dépassait et leur élégance obsessionnelle. Mais elle semblait différente. Pas du genre à passer son temps à chercher son reflet dans les miroirs ou à disparaître dans les toilettes toutes les trois minutes pour corriger la ligne de ses sourcils ou un truc dans le genre. Il avait l'impression qu'une fois qu'elle était parée pour la journée, elle ne pensait plus à son apparence. Curieux et... très intéressant.

Cela dit, Mlle Renton devait demander une attention de tous les instants et n'était absolument pas son type. Pourtant, il l'aimait bien et, même s'il détestait l'admettre, il aimait aussi son style. Et, si sur catalogue, il ne l'aurait pas choisie, elle était indéniablement très agréable à regarder, et il n'avait rien contre, et tout pour, les jolies femmes. Par ailleurs, et en tant que partenaire sur cette mission, pour peu qu'elle sache se taire, elle était parfaite. D'autant qu'aujourd'hui, chaussée avec ces talons plats, elle pouvait presque s'adapter à son allure habituelle. Avec la paire de bottes

adéquates, elle n'aurait pas de mal, songea-t-il, à le suivre en randonnée.

Que diable lui prenait-il de songer à une chose pareille ?

Il crut qu'elle comptait l'emmener sur les Champs-Élysées qui, à l'instar de la Cinquième Avenue ou de Rodeo Drive, constituaient une destination mythique pour les fashion victimes, et une enfilade d'aberrations économiques à ses yeux. Mais elle le conduisit d'un pas sûr vers une rue encore plus cossue : « Rue du Faubourg-Saint-Honoré », déchiffra-t-il sur la plaque bleu cobalt. Pas de néons dans cette rue, pas de pancarte « soldes » dans les vitrines, uniquement d'élégantes enseignes ornées de lettres dorées.

Une petite flamme d'espoir lui avait laissé imaginer que, obnubilée par les boutiques de vêtements pour femmes, son agent particulier de la police de la mode oublierait le but de leur mission, mais très vite il comprit qu'il avait sous-estimé Kimberley Renton, qui ne diminua pas son allure jusqu'à la destination qu'elle avait en tête.

Elle le précéda dans un établissement où tout se pliait aux canons du minimalisme, de la décoration sobre en noir et blanc aux rares vêtements alignés sur les portants. Il ne semblait pas y avoir grand-chose à vendre, s'étonna-t-il, mais, au moins, il n'y avait en vue pas un seul centimètre carré de velours bleu.

Le vendeur, un homme chauve d'une élégance extrême, les accueillit avec un sourire cérémonieux qui se réchauffa dès qu'il reconnut Kimberley.

— *Mademoiselle Kimi !*

« Ki-mi, avec l'accent sur la dernière syllabe ? »

— Pierre !

A la bise de rigueur, rituel apparemment incontournable auquel chacun sacrifiait dans cette ville, suivit un rapide dialogue en français jusqu'à ce qu'elle reprenne en anglais, sans doute à son intention. Elle et le vendeur conversèrent, se référant à lui comme s'il ne se trouvait pas là. *Monsieur* aurait besoin de trois costumes pour la semaine des défilés, quelques chemises, des cravates, des tenues de soirée, *bien sûr* et, avant qu'il ait pu comprendre ce qui lui arrivait, il se trouva devant un miroir triple, engoncé dans un costume sombre tandis qu'un autre petit bonhomme s'agenouillait à ses pieds pour marquer l'ourlet de son pantalon.

— Valentino pour les tenues habillées, décréta Pierre. Armani, bien entendu, et Zanetti, je pense, pour les occasions informelles. Veste deux boutons anthracite, impeccable avec cravate et boutons de manchettes, mais tout à fait portable, plus décontractée, juste avec une chemise.

Kimi opinait, et opinait, et opinait tandis que ses yeux se baladaient sans vergogne sur son corps. S'il adorait se faire déshabiller par une femme, le contraire n'était vraiment pas sa tasse de thé.

— C'est un bon début, commenta-t-elle avec un regard machiavélique. Il faut qu'il soit sensationnel.

— *Cela va sans dire.*

On lui permit enfin de rejoindre la cabine d'essayage, où il s'empressa de quitter l'élégante chemise qu'on lui avait imposée.

— Es-tu visible ? demanda alors Kimi depuis l'extérieur.

Pantalon et ceinture Prada. Prada !

— C'est subjectif, comme question.

Avec un claquement de langue pour signifier qu'elle n'avait pas de temps pour ces enfantillages, elle ouvrit la porte et sourit sans embarras en le découvrant torse nu.

— Pas mal, dit-elle, tapotant ses pectoraux. Exactement ce que j'avais imaginé.

Sa main était chaude et douce. Et il aurait mieux apprécié le compliment si son ton n'avait été aussi neutre que si elle parlait d'un mannequin prêt à être installé dans une vitrine. Mais il était un homme réel et, comme tel, il réagit au toucher. Le sang battit plus vite dans son corps, et la cabine lui parut soudain un lieu trop intime pour s'y retrouver à moitié nu avec Kimi. Elle leva le regard vers son visage, un regard qui ne cachait pas son attirance pour lui. Il put y lire aussi le combat que se livraient, dans son for intérieur, la cheftaine de la mode et la femme passionnée qu'il devinait en elle.

— Essaie ça, dit-elle alors, lui tendant deux pulls avant de quitter la cabine.

Très bien, se dit-il. La cheftaine avait gagné ce round, mais il ne douta pas une seconde que la femme passionnée reviendrait en force, à un moment ou à un autre. Il l'avait vu dans ses yeux.

Peut-être que se faire habiller par une femme, finalement, ne manquait pas d'intérêt.

Surtout si cela aboutissait à ce qu'elle le déshabille par la suite. Et là, là, les choses deviendraient vraiment intéressantes.

Chapitre 4

— Pierre, trouvez-lui quelque chose pour maintenant, je vous en prie.

— Mais bien entendu, Kimi.

— Et que comptez-vous faire de mes vêtements ? demanda Holden.

— Les jeter. S'il te plaît.

On l'avait mesuré, épinglé, bousculé et habillé. Il était temps de taper du poing sur la table.

— Mais c'est mon jean préféré !

— Ah, pardonnez-lui parce qu'il ne sait pas ce qu'il porte, soupira-t-elle. Je te propose un marché, tu peux garder ce jean, mais on se débarrasse de ton pull bleu.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec mon pull ?

— Je n'ai pas le temps de te dire tout ce qui ne va pas avec ce pull. Nous n'avons qu'une semaine devant nous.

— Il est très chaud.

— Et c'est bien la seule chose qu'on ne peut pas lui reprocher.

Il la fixa avec les yeux plissés, tentant de jouer la montre. Sa façon de lui retourner son regard était résolument aguicheuse.

— Tu es une femme très autoritaire.

— Mon cher Holden, si jamais nous nous retrouvons dans une situation où l'enjeu est de survivre en milieu sauvage en mangeant des baies, je me soumettrai à ton autorité sans moufter.

— N'oublie pas que je connais aussi les baies toxiques, rétorqua-t-il, comme il tendait son pull à Pierre.

— Pierre, demanda-t-elle, pouvez-vous envoyer tout sauf ce pull à l'hôtel ? Je vais vous donner l'adresse.

— Bien sûr, dit le vendeur qui tenait à la main le vêtement comme s'il s'agissait d'un rat mort.

Il disparut dans l'arrière-boutique et revint les mains vides.

Lorsqu'ils quittèrent la boutique, il portait un pantalon *marengo* en *serge*, deux mots dont il venait d'apprendre l'existence, une chemise blanche à fines rayures *charbon* et le pull *anthracite* qu'il venait d'essayer. Il lança un regard de regret à ses tennis en toile, se doutant qu'il faisait ses derniers pas avec elles.

Bingo. Kimi le conduisit jusqu'à un magasin qui, à ses yeux, tenait moins d'un commerce de chaussures que d'un musée de reliques sacrées. Mais il ne prit pas la peine d'essayer de protester. Car, même s'il aurait préféré se faire pendre plutôt que de l'admettre, il avait aimé tous les articles qu'elle avait choisis pour lui, et n'avait utilisé son droit de veto que lorsqu'elle avait tenté de le

convaincre qu'une chemise *lavande* n'avait rien en commun avec une chemise rose.

Il trouvait immoral de payer de telles sommes pour de simples vêtements, même si, après avoir vu comment les gens étaient vêtus à la soirée de la veille, il était conscient d'avoir besoin de quelques conseils.

— Je ne porte que des chaussures confortables, dit-il comme ils entraient dans la boutique.

— Tu as de la chance.

— Personne ne t'oblige à marcher avec des piques à glace à la place de talons.

— Chacun sa marotte. Toi, tu tiens à tes bottes de randonnée. Laisse-moi mes talons aiguilles.

— As-tu déjà possédé, ne serait-ce qu'une fois, des chaussures de montagne ? Je parie que ta connaissance des terres sauvages s'arrête à Central Park. Tu sais, tu rates l'une des meilleures expériences que peut t'offrir la vie.

Elle le regarda, l'air plutôt amusé.

— Tu perdrais ton pari. Parmi d'autres expériences dans la nature, j'ai passé dix jours mémorables lorsque j'étais au lycée, dans un camp de survie pour femmes, qui incluait trois jours de débrouille en solo au milieu de nulle part, quelque part dans le Colorado. Pendant trois jours et trois interminables nuits, je suis restée seule à chercher de quoi manger et à prier pour que rien de plus grand que les moustiques ne vienne me dévorer.

Ses copines de l'époque, pendant les vacances, s'inscrivaient à des stages de danse ou de théâtre, et elle-même avait espéré passer deux semaines dans un atelier pour *fashionistas* en herbe, sauf que sa mère avait décidé qu'elle devait contrebalancer son mode de vie frivole avec une activité plus utile et moins futile.

— Donc, cher ami, j'en connais un rayon sur la vie sauvage, et, crois-moi, ce n'est pas pour moi.

Elle adorait vraiment ces taches dorées et vertes qui semblaient scintiller lorsqu'il souriait. Surtout lorsqu'il posait ses yeux, comme en ce moment, sur elle.

— Mais quelle idée ! s'écria-t-il. Ce camp était de la torture ! On ne peut pas apprécier la nature si on a faim, froid et peur ! On devrait enfermer tes parents pour t'avoir envoyée dans un camp pareil.

— Seulement maman, mon père ne me reconnaîtrait pas s'il me rentrait dedans.

Elle n'avait pas voulu se montrer si amère, et elle tempéra ses propos.

— Et ma mère croyait bien faire. D'ailleurs, je serais encore capable aujourd'hui d'allumer un feu avec seulement un bout de verre et quelques brindilles sèches.

— Partir dans la nature n'est pas censé servir de test d'endurance. Au contraire, ce doit être une partie de plaisir.

— Désolée, mon idée du camping inclut service d'étage et voiturier.

— Il n'y a rien de plus beau que de voir le soleil apparaître sur la mer au loin, et de regarder les aigles planer là-haut, découvrir soudain un cerf à quelques mètres, et croire qu'il regarde le lever du jour, tout comme toi.

Sa voix était douce et un peu rauque, et elle pouvait presque voir la scène. Lui et elle, en train de contempler l'aurore.

— C'est calme, très calme, tu peux t'entendre penser, et l'air est presque trop pur pour le respirer. Pas de portable, pas de voiture, pas de...

— Eau chaude ?

Il passa un bras sur ses épaules.

— Un jour, quand tu te sentiras prête, appelle-moi et je t'y emmènerai.

— Où ça ? Camper ?

— Tout à fait. Je connais un endroit qui convertirait n'importe qui, même une sceptique comme toi, aux joies de la vie sauvage. Nous pourrions escalader, passer deux jours à explorer. Et, à la bonne saison, tu pourrais voir passer les orques qui migrent vers le sud. Tu aimerais, c'est sûr.

Les mots « voyage organisé avec nos amies les baleines » lui effleurèrent l'esprit, mais elle se rendit compte avant de les prononcer qu'il lui parlait de quelque chose qui lui était cher et garda ses commentaires cinglants pour elle.

— Je vais y réfléchir, dit-elle, mais, pour l'instant, il faut qu'on te trouve des chaussures et... J'imagine que tu n'as pas de boutons de manchettes, je me trompe ?

— J'en ai, figure-toi. Ceux de mon grand-père, dans un coffre à la banque.

Ils étaient en or et perles, et il avait bien fait de les mettre sous clé, à l'abri des mains de Kimi et loin de ses propres poignets !

Elle lui octroya un de ces sourires que les vieilles dames font aux petits garçons avant de leur caresser les joues et se détourna de lui pour sourire à la cohorte de vendeurs déferents qui attendaient poliment qu'ils aient fini de parler.

Des *mocassins* et des *Richelieu* ? Et qu'est-ce qu'il venait faire là, le méchant des *Trois Mousquetaires* ? En tout cas, il était sûr de ne pas remettre ce trousseau digne d'un mille-pattes une fois cette semaine écoulée, pensa-t-il, résigné, lorsqu'ils eurent fini les essayages.

— Je t'ai pris rendez-vous chez mon coiffeur préféré. Nous sommes dans les temps, annonça-t-elle, satisfaite, comme ils sortaient de la boutique.

— J'imagine que te dire que mes cheveux ont été coupés il y a deux semaines serait une perte de temps.

— Tu imagines bien.

Le salon se trouvait dans le voisinage de cette terrible rue du Faubourg-Saint-Ennui et, pendant une heure interminable, il dut supporter que Kimi et un autre de ses hommes mascottes commentent la structure de son visage, ses pommettes, sa mâchoire et aussi la taille, l'emplacement et l'angle de ses oreilles. Il avait envie d'aboyer qu'il n'était pas un chien de concours, mais décida de garder son souffle pour le moment où il en aurait vraiment besoin...

A sa surprise, lorsque le coiffeur eut achevé la coupe, il ne trouva rien à redire à son reflet dans la glace. Ses cheveux étaient plus courts certes, mais il avait l'air mieux coiffé, de plus, il n'avait pas eu à contrer une mèche tombant sur un œil ou à subir un *Brushing*, opération à laquelle il avait vu se soumettre ses voisins de fauteuil. Il trouva néanmoins qu'il avait été extraordinairement patient et qu'il méritait une récompense.

— Ouf ! soupira-t-il. Je mangerais bien un morceau. Et une petite sieste ne me ferait pas de mal.

Kimi rit comme s'il avait raconté une blague.

— Bon, puisque tu as été très sage, nous prendrons le déjeuner dans ma suite. Mais nous avons d'abord une autre halte à faire.

Il aimait cette idée de déjeuner avec elle dans sa chambre, mais, à son ton efficace de femme d'affaires, il douta que son idée d'eux deux dans une suite parisienne et celle de Kimi convergent vers le même but.

Ils s'arrêtèrent dans une immense maison de la presse où l'on pouvait trouver des livres et des revues de toutes sortes, écrits dans toutes les langues du monde. Il l'attendit au rayon « Tourisme et Voyages » jusqu'à ce qu'elle revienne les bras chargés d'un tas ahurissant de revues de mode, dont quelques-unes en français et en italien. Un mauvais pressentiment lui souffla qu'elle ne les avait pas choisies pour les lire elle-même.

Il la suivit dans sa chambre, quelque peu déçu par le naturel avec lequel elle lui demandait de se mettre à l'aise.

— Je vais commander à manger, mais tu peux déjà commencer à bosser.

— Pardon ?

Elle vida le sac de revues sur la table.

— Stage intensif de mode.

— Non, s'il te plaît, gémit-il.

Elle ouvrit les tiroirs d'un élégant secrétaire qui aurait pu appartenir à Napoléon et plaça devant lui un bloc et un stylo.

— Prends des notes. Je veux que tu repères les créateurs dans le vent, les traits les plus marquants de leur style, les couleurs tendance de la saison et, bien entendu, les mannequins les plus célèbres. Tu es censé les reconnaître au premier coup d'œil, à défaut de quoi, tu passeras pour un piètre photographe du dimanche.

— D'accord, d'accord. J'ai pigé.

Bougon, il s'empara du magazine en haut de la pile et commença à le feuilleter.

— Ce que je ne comprends pas, c'est comment Rhett a pu envoyer quelqu'un qui ne connaît rien de rien à la mode, grommela-t-elle.

— Je sais que ton sac est un Prada.

— Bien. Peut-être qu'à la fin de la journée tu seras aussi capable de reconnaître mes chaussures et ma robe.

Pour la énième fois de la journée, Holden retint un soupir. Non seulement la séance dans la suite de Kimi ne prenait absolument pas le chemin de la vision de plaisir qui lui avait traversé l'esprit un peu plus tôt, mais l'après-midi s'annonçait long, très long.

Il le fut.

Le soir venu, Mme La Patronne l'informa qu'elle était attendue pour un dîner donné par le rédacteur en chef d'un prestigieux magazine, et que ce n'était pas la peine qu'il l'accompagne.

— Tu peux rester, commande quelque chose au service d'étage, si tu veux. Je suis très sérieuse à propos de ce stage intensif. Si tu ne veux pas être démasqué dès que tu seras en présence de ta nouvelle chef, tu as intérêt à progresser d'ici là.

— Très bien.

Bien sûr, il savait qu'elle avait raison. N'empêche, ces histoires de fringues le barbaient prodigieusement.

— Je préfère regagner mon hôtel, je travaillerai mieux là-bas. Et j'ai aussi quelques coups de fil à passer.

— Je compte te tester demain, lui annonça-t-elle, soupçonneuse.

Il se leva et s'approcha d'elle, s'arrêtant tout près, même, il le savait, trop près. Elle haussa un sourcil et le fixa dans les yeux, avec un regard teinté de défi bleu intense.

— Je n'ai pas peur, dit-il. Invente ce que tu veux, je passerai ton test haut la main. C'est une promesse.

Elle écarquilla les yeux.

Content d'avoir enfin réussi à lui clouer le bec, il tourna les talons et partit, le tas de revues sous le bras avant qu'elle ne puisse l'empêcher de s'en aller avec ce dernier mot sur le bout des lèvres.

Chapitre 5

La sonnerie du téléphone tira Holden d'un sommeil bourbeux. Il était en train de rêver qu'un tueur sadique tentait de l'étrangler, et le *dring dring* anachronique de ce téléphone français venait de le sauver d'une mort par étouffement sous la pression d'un nœud papillon à pois. Cauchemar terrifiant s'il en était, pensa-t-il en attrapant le combiné.

— Oui ?

— Je viens d'apprendre que tu as changé d'employeur.

C'était Kimi et elle semblait furieuse des conséquences des quelques coups de fil qu'il avait passés la veille au soir.

— Je comptais t'en informer moi-même ce matin. Comment se fait-il que tu sois déjà au courant, si vite ?

— Pourquoi as-tu prétendu que tu travaillais pour moi ? rétorqua-t-elle, ignorant la question.

— J'y ai pensé et l'idée me semblait tomber sous le sens. Tu sais déjà qui je suis et tu étais d'accord pour m'aider. Ainsi, je n'ai pas à feindre d'être quelqu'un que je ne suis pas, ou à laisser cette effrayante femme aux cheveux rouges me mettre en charpie.

— Tu te trouves très malin, n'est-ce pas ?

— Q.I. au-dessus de la moyenne, en effet. Pourquoi es-tu si en colère ?

— Je n'aime pas être embarquée dans des trucs sans mon consentement, je n'aime pas que des gens se permettent de manigancer dans mon dos à propos de ma carrière. Et la semaine des défilés à Paris est ma carrière.

— Tu as dit que tu voulais bien me prêter main-forte.

— Officieusement ! Mais je suis journaliste, pas détective. J'ai mes priorités.

— D'accord, j'ai compris.

Il se frotta les yeux. Une tasse de café bien serré n'aurait pas été du luxe avant de devoir affronter une Kimi en colère.

— J'ai passé la soirée à étudier tes revues et, ensuite, je me suis mis à réfléchir, expliqua-t-il. Lorsque j'ai eu l'idée de me substituer à ton photographe attitré, il était beaucoup trop tard pour t'appeler.

— Tu aurais pu attendre ce matin et, surtout, m'en parler d'abord au cas où j'aurais vu un inconvénient à ta brillante idée. Et j'en vois !

— J'aurais pu, mais il fallait agir vite. Et obtenir l'accord de tes chefs. Ecoute, je suis désolé de ne pas t'avoir consultée d'abord. Je comptais te le dire tout à l'heure.

— Mon éditeur m'a appelée pour me l'annoncer, ce qui signifie que je n'aurai pas mon

photographe favori, qui vient chaque année de Milan juste pour moi. On lui a proposé une autre commande et, à sa place, je t'ai, toi !

Il pouvait entendre ses dents grincer, et le souvenir d'un puma qui avait tenté de faire de lui son déjeuner au cœur d'un bois canadien lui revint avec une force saisissante.

— Ne crois-tu pas que démanteler un réseau international du grand banditisme est plus important que ta carrière ?

— Non. Pas du tout.

Il tenta un autre angle pour sa défense.

— Et comment peux-tu savoir que je ne suis pas meilleur photographe que ce type de Milan ?

— Laisse-moi te faire une liste. Un : il shoote chaque événement important de mode depuis trois ans. Deux : il était l'assistant de Richard Avedon.

— Ouah, impressionnant.

— La ferme ! Et trois : il s'y connaît en mode, il la comprend, continua-t-elle, avant d'ajouter avec la force d'un boxeur qui assène le coup de grâce, il la *porte*.

— Ecoute, je comprends que tu sois fâchée.

— Fâchée ? C'est un mot bien pâle pour décrire, même de loin, l'état dans lequel je suis ! Brewster Peacock t'a déjà dans le collimateur. Si nous travaillons ensemble et qu'il te descend, tu m'entraînes dans ta chute. Cet homme peut détruire mon avenir.

— Il n'en aura pas l'occasion, crois-moi. Je prendrai des images époustouflantes, promit-il.

— Ah, oui ? Et comment, si je peux savoir ?

— Je suis grand. Je dépasse d'une tête la plupart de ces petits bonshommes français. Combien mesure ton Milanais ?

— Un mètre quatre-vingt-huit.

Zut.

— Un mètre quatre-vingt-onze, moi.

Elle soupira dans le combiné.

— Ecoute, maintenant je t'ai dans les pattes, soit, mais je trouve inadmissible que tu te sois permis de prendre la place de mon photographe à mon insu. Tu as intérêt à t'investir et à prendre ce job pour *Uptown* avec la même énergie que tu mets dans tes missions de détective.

— Bien sûr. J'ai aussi ma fierté professionnelle, qu'est-ce que tu crois ?

— Et, si tes images sont nulles...

— Elles ne le seront pas.

Il l'entendit retenir sa respiration, comme si elle tournait la langue dans sa bouche avant de parler.

— D'accord. Et, maintenant, quant à ce que tu dois porter...

— Pardon ? Tu prétends me dicter ce que je dois mettre ?

— Dis-toi que je te rends service.

Tentant de rester concentré, il écouta ses ordres, très précis, à propos de la tenue à choisir pour la journée. Il ne savait pas s'il aimait ou non avoir une rédactrice de mode comme coach de style, mais, après tout, il ignorait les us et coutumes de la déroutante tribu de la mode, et elle en était une experte. Autant lui laisser carte blanche là-dessus. Mais il la garderait à l'œil, ou son despotisme risquait de déborder de son champ de compétences.

— Je passerai te prendre vers 11 h 30 et nous irons ensemble au déjeuner de la Fédération Française de la Couture.

Oh, oh !

— Il vaudrait peut-être mieux que tu me donnes mon emploi de temps pour que je sache exactement où et quand tu as absolument besoin de moi. Je ne peux pas venir à ce déjeuner, mais je te rejoindrai dès que possible.

— Comment ça, tu ne peux pas venir ? demanda-t-elle d'un ton délibérément suave.

— Je ne peux pas te le dire.

— Je me retrouve coincée avec toi contre ma volonté. La seule raison pour laquelle je ne fais pas valoir mon influence pour récupérer mon vrai photographe, c'est que je veux t'aider. Donc arrête tes cachotteries. Qui dois-tu voir ?

Il comprenait le courroux de Kimi, car il l'avait mise devant le fait accompli et, par là même, dans une situation inextricable. En outre, il savait que, dans les jours à venir, il devrait lui cacher pas mal de choses. Donc, pour cet après-midi, décida-t-il, le plus efficace était de lui avouer la vérité. Après tout, ils étaient ensemble sur cette mission, pour le meilleur et pour le pire. Autant commencer à lui faire confiance.

Au moins un peu.

— Je vois mon contact Interpol. Nous devons échanger nos informations.

— Interpol ?

Elle sembla impressionnée. Tant mieux. Plus elle le serait, plus elle serait prête à coopérer.

— Tout à fait. Mais, évidemment, c'est top secret, donc tu le gardes pour toi.

— Dommage, cela aurait fait un bon titre pour la une de mon blog.

— Très drôle. Où est-ce que je te retrouve ?

— Voyons... Je n'aurai pas besoin de toi avant le début de la soirée, pour une réception dans le Marais, dans le 4^e arrondissement, je t'envoie l'adresse sur ton portable. Tu as de la chance, nous n'avons pas assez de pages pour couvrir tous les shows en images. Tu ne devras couvrir que les défilés des plus grandes maisons et ceux d'une paire de créateurs qui montent, dont je tiens à parler. Je t'envoie le détail par e-mail.

— Merci, j'apprécie.

— Mais je compte sur toi pour démanteler ce réseau de voleurs.

— Je ferai de mon mieux.

* * *

Kimi avait passé la moitié de la journée à pester contre Holden et son outrecuidance. Quel toupet ! Les utiliser, elle et son journal, sciemment, pour arriver à ses fins, sans la consulter ! Et, ensuite, monsieur se permettait de prendre son après-midi pour vaquer à ses affaires ! Gonflé !

Pourtant, lorsqu'elle le vit débarquer au cocktail, elle oublia sa colère.

Elle en eut le souffle coupé. Bien sûr, Holden n'avait fait que suivre à la lettre ses instructions, mais elle n'avait pas imaginé, en choisissant les pièces dans les boutiques, l'effet qui en résulterait une fois qu'il les porterait ensemble. C'est un boulet de canon qu'elle vit entrer dans la salle de réception, d'une démarche assurée, et même arrogante.

Franchement, elle était forte, se congratula-t-elle en remarquant comment la veste d'une coupe irréprochable soulignait ses épaules, comment le pull fin en laine à la texture parfaite épousait son ventre plat, comment la ligne épurée du pantalon mettait en valeur ses jambes de randonneur.

Ses cheveux, bien qu'un peu en désordre, mettaient en valeur la puissance des traits de son visage. Et il était si incroyablement grand ! Certes, la matière première était de premier choix, admit-elle, mais le Holden qui venait de faire son entrée et celui qui avait débarqué à la soirée de Simone

deux jours plus tôt étaient deux hommes complètement différents.

Comme s'il avait senti son regard posé sur lui, il se tourna vers elle et leurs yeux se rencontrèrent. Avec la force aveuglante d'un flash, deux moments se télescopèrent dans son esprit : leur rencontre, lorsqu'elle avait heurté son corps musclé et solide, et leur seul baiser, au goût de bière, qu'il avait déposé sur ses lèvres en l'accompagnant ce soir-là à l'hôtel.

C'était le même homme, certes, et pas un autre, mais il ressemblait aujourd'hui, point par point, à l'homme idéal de ses fantasmes. Pas surprenant, puisque c'était elle qui l'avait relooké, et d'autant plus dangereux qu'il croisait son chemin en cette semaine si importante. Elle devrait faire attention, très attention, pour empêcher que le plaisir n'empiète sur son sens du devoir pendant qu'ils se trouvaient à Paris, car, d'après la façon dont il la regardait et la réponse de son corps à ce regard, elle commençait à se douter que quelque chose de très peu professionnel risquait de se passer entre eux.

— Salut, dit-il dès qu'il fut assez près.

— Salut. Pas mal, ce que tu portes.

Il fit la grimace.

— Viens, je vais te présenter, proposa-t-elle. Si tu dois travailler avec ces gens, autant commencer tout de suite.

Il acquiesça et la suivit d'un groupe à l'autre dans l'assemblée mondaine.

— Qu'est-il arrivé à Luca ? demanda Estelle Carmody, une journaliste rivale, l'air très intéressé.

Depuis que Kimi avait découvert Luca, le photographe milanais, Estelle n'avait cessé de tenter de le débaucher, sans succès pour l'instant. Kimi lui octroya un sourire aussi hypocrite que féroce. Cette garce aux dents longues n'allait pas lui voler son Luca.

— Il travaille pour nous sur un autre sujet, expliqua-t-elle, sournoise. Ce qui nous a donné la chance d'employer Holden MacGreggor.

Elle baissa le ton et posa sa main sur le bras de Holden.

— C'est ma dernière trouvaille. Il est incroyable.

Estelle possédait un corps émacié et anguleux, et Kimi la soupçonnait de prendre ses maigres repas en cachette, protégée par l'obscurité de la nuit car, de mémoire d'homme, on ne l'avait jamais vue ingérer le moindre aliment solide. Le verre qu'elle tenait à la main pouvait aussi bien contenir de la vodka que de l'eau plate. Elle lui rendit un sourire pincé.

— Et avec la caméra, il est comment ? asséna-t-elle, avant de tourner les talons.

— Une amie à toi, à ce que je vois, commenta Holden.

Kimi suivit Estelle du regard, serrant les dents lorsqu'elle la vit dégainer son téléphone portable. Ou bien Luca avait obtenu une mission en or et le cachet qui allait avec, ou bien elle pouvait se préparer à le perdre.

— Collègue et néanmoins ennemie..., répondit-elle. Ça arrive. Oublie-la. Tiens, voilà quelqu'un d'adorable. C'est Marcy Wolington-Hicks, une des assistantes de Simone. Très grande professionnelle.

Avec un large sourire aux lèvres, elle se dirigea vers une jeune femme rousse, habillée d'une minijupe en pied-de-poule et chaussée de *low-boots*, à peine maquillée par un trait de khôl et avec un petit diamant sur un côté du nez, pour seul bijou.

— Kimi, comment vas-tu ? s'exclama Marcy avec son accent distingué de londonienne chic.

— Très bien. Et toi ?

— Je meurs d'envie de fumer une cigarette, mais je déteste sortir pour le faire. Pathétique, n'est-

ce pas ?

— Marcy, voici Holden, mon photographe.

— Ravie de faire votre connaissance, dit-elle, serrant la main que Holden lui tendait. Il ne me semble pas vous avoir rencontré auparavant ?

— Non, je suis la dernière *trouvaille* de Kimi.

— Et comment se passe la semaine chez Simone ? demanda celle-ci, ignorant le commentaire.

— Une véritable maison de fous. Il n’y en a que pour *la robe*, expliqua Marcy avec une envolée de mains dramatique. Nous avons toute une collection de haute couture à sortir, mais personne ne pense à rien d’autre qu’à la robe pour le mariage ApplePie. C’est grotesque.

— J’en conviens, crois-moi, compatit Kimi, avant d’oser mettre sur la table le sujet du jour. Que peux-tu m’en dire, d’ailleurs ?

Un grand éclat de rire accueillit sa question.

— Rien du tout ! Penses-tu ! Simone a menacé d’arracher la langue à quiconque oserait l’ouvrir, expliqua Marcy. Et la connaissant, je ne pense pas qu’elle plaisante.

— J’ai entendu dire qu’il y aurait une minirobe de mariée pour le bébé.

— Je ne peux pas confirmer cette information.

— Mais tu ne la démens pas ?

— C’est juste, concéda la jeune femme avec un sourire.

— Je ne peux pas attendre de les voir ! La robe est-elle à la hauteur du battage médiatique ?

Marcy regarda autour d’elle avant de répondre.

— Je n’ai rien dit, d’accord ? Tu sais que je risque mon poste si Simone devine que j’en ai parlé avec toi. Tu aurais fini par l’apprendre, de toute façon. La robe est brodée de diamants. Entièrement. Des diamants authentiques. Et pas n’importe lesquels. Lucia et Mark craignaient qu’une malédiction ne tombe sur leur mariage s’il s’agissait de diamants sanglants, c’est-à-dire provenant d’une région en guerre. Donc j’ai dû dénicher une entreprise canadienne et leur poser tout un tas de questions à propos de l’impact environnemental de leurs mines et de leur pratique du commerce équitable. Là-dessus, tiens-toi bien, il fallait que les diamants soient tous sans défaut. Double galère. Tu n’imagines pas à quel point il est difficile d’obtenir une quantité aussi considérable de diamants équitables et sans défaut !

Kimi ne put s’empêcher de rire.

— J’ai hâte de voir cette robe.

— Chef-d’œuvre absolu. Je ne peux pas supporter Simone — bon, personne ne le peut —, mais c’est sans conteste un génie. Je crois que c’est la plus belle création qu’elle ait jamais produite. Évidemment, elle a développé une paranoïa aiguë, car elle craint que quelqu’un ne la voie avant l’heure et brise le mystère, donc la robe est tenue en lieu secret, même pour moi, imagine le niveau des mesures de sécurité ! Si quelqu’un la voit avant le jour du défilé, des têtes vont tomber. Tu sais que Simone est une obsédée du contrôle.

— Est-ce que tu penses...

— Kimi et Marcy ! Mes deux *fashionistas* préférées !

Cette diction exagérément lente... Kimi se tourna pour saluer Brewster Peacock, affublé d’une veste en brocart doré avec des créoles assorties, qui se tenait derrière le petit groupe qu’ils formaient tous les trois.

— Bonjour, Brewster. As-tu rencontré Holden, la dernière trouvaille de Kimi ? demanda Marcy en toute innocence.

Kimi crut une seconde que le roi du potin fashion n’allait pas reconnaître le tocard mal habillé

de la rue de Rivoli, mais, évidemment, Brewster avait bâti sa réputation grâce à un sens très affûté de l'observation.

Il recula d'un pas et passa Holden en revue, de ses cheveux bien coupés à ses mocassins Versace en passant par son costume italien noir. Le seul accessoire qu'ils avaient gardé de sa tenue originale était les lunettes qui, remarqua Kimi à cet instant, lui donnaient une touche intellectuelle du plus bel effet.

— Kimi, *ma chérie*, s'exclama le journaliste en même temps qu'il embrassait l'air dans une bise aussi sonore qu'affectée.

Tant d'affection de la part de Peacock... Danger, se rappela-t-elle.

— Je vois que tu as dompté le fauve.

Et zut, il avait reconnu Holden. Il ne lui restait plus qu'à feindre un amusement qu'elle était loin d'éprouver.

— Je t'avais prévenu, Holden adore les farces très poussées.

— Et je me demande si quelqu'un ne nous en joue pas une bien bonne, murmura-t-il à son oreille, avant de se retourner vers Holden.

— Zanetti vous sied comme un gant. Leur collection de prêt-à-porter cette année est vraiment réussie.

Elle se disposait à intervenir afin de sauver la peau de Holden quand celui-ci se mit à parler avec un aplomb estomaquant.

— Je suis de votre avis, personne ne maîtrise la rayure tennis comme eux. Classique mais avec une touche décalée. En revanche, je ne suis pas sûr d'être prêt pour le retour de la veste croisée avec cravate large. Cela me rappelle trop mon père, mais j'aime leurs nouveaux tweeds. Ils pourraient même prendre la place de Burberry dans ma garde-robe.

Kimi se contint pour ne pas l'embrasser. Il avait lu les revues de bout en bout. Le stage intensif avait marché ! Il s'était exprimé avec l'aisance d'un expert. Cependant, elle n'arrivait pas à décider si sa tirade avait réussi à bluffer Brewster. Celui-ci, sans répondre, s'éloigna avec un sourire énigmatique aux lèvres vers le groupe qui entourait Daniel LeSerge, le grand créateur de chapeaux.

Marcy ne cacha pas son étonnement.

— Je croyais qu'il allait me tomber dessus pour me soutirer des infos, il est si sibyllin qu'on finit toujours par divulguer ce qu'on tenait à garder secret. Sauf qu'il semblait plutôt s'intéresser à vous deux. Etes-vous au centre de quelque chose que j'ignore ?

— Non, la rassura Kimi. Il cherchait les embrouilles, comme d'habitude.

— Bon, je me sauve, si Simone voit que je te parle trop longtemps, elle va devenir méfiante, soupira Marcy. La semaine va être très longue.

— Avant que vous ne partiez, intervint Holden, auriez-vous une carte ?

— Bien sûr, répondit la jeune femme, en sortant une de la petite pochette en perles de rocaïlle qui pendait à son bras.

— Merci, dit-il, comme il rangeait le bristol dans son portefeuille et lui tendait l'un des siens.

Ce n'était plus une carte du *Daily Tribune*, observa Kimi, on pouvait y lire, tout simplement, « Holden MacGreggor, photographe », et un numéro de portable. Il pensait à tout.

— Que t'a dit Brewster lorsqu'il t'a parlé à l'oreille ? demanda Holden lorsque Marcy partit.

— Il se demandait si nous n'étions pas en train de jouer une farce, expliqua-t-elle en surveillant Brewster de loin. Un ballon d'essai, sans doute, pour tenter de me piéger, sauf s'il a eu vent des véritables raisons de ta présence ici.

— Je serais surpris d'apprendre qu'il sait faire autre chose que copier les tenues d'Elvis

Presley, période Las Vegas.

— Il est outrancier. C'est sa façon d'attirer l'attention, mais ne te leurre pas, il est intelligent, rusé et il pèse lourd dans les cercles de la mode. Il a de très bonnes relations.

— Dans quel sens ?

— Personne n'oserait refuser de prendre un appel de sa part, par exemple. Même s'il t'a mis en pièces dans sa rubrique, tu réponds. C'est comme ça.

— Et pourquoi on ne lui dit pas de se fourrer sa rubrique où je pense ?

— Car il y a pire que de se faire écharper dans la rubrique de Brewster : ne pas y apparaître du tout.

Chapitre 6

— Bonjour !

Holden sentit une onde de chaleur traverser son corps. Un tout petit mot de sa part, songea-t-il, avec ce ton sexy et décontracté dont elle savait si bien jouer, et son désir montait en flèche. Il était nu dans son lit, et la femme la plus attirante de Paris n'était pas avec lui. Elle lui téléphonait. Il écarta le téléphone de son oreille pour consulter l'horloge. A une heure absolument indécente !

— Tu n'as pas besoin de m'appeler. J'ai mis le réveil.

— A quelle heure ?

— 9 heures.

Il avait travaillé jusqu'à une heure avancée de la nuit, car il avait ses dossiers à réviser, et aussi des cas en cours aux Etats-Unis qui réclamaient son attention. Mandy, son associée, s'occupait de tout avec son efficacité coutumière, mais ils étaient sur une affaire de vol qui devenait particulièrement compliquée. Ils avaient été tous les deux policiers dans la même brigade, et, lorsqu'ils s'étaient aperçus qu'ils préféreraient travailler ensemble et de façon indépendante plutôt que de se plier à la routine et à la lourde bureaucratie de la police, ils avaient décidé de monter leur propre agence. Qui marchait plutôt bien. Son échange avec Mandy s'était prolongé jusqu'à 3 heures, donc se lever à 9 ne lui donnait pas l'impression de faire la grasse matinée.

— 9 heures ? s'écria Kimi. Mais je passe te prendre à 9 h 20 ! As-tu écouté un seul mot de ce que je t'ai dit hier soir ?

— Tous les mots, dit-il dans un bâillement bruyant. Et je serai ponctuel.

— J'imagine que tu comptes mettre la première chose qui te tombera sous la main, s'indigna-t-elle, excédée.

Il ne put s'empêcher de la taquiner.

— Tu peux venir m'aider à m'habiller, si tu veux.

Son intention était de détendre l'ambiance, mais la phrase lança sa machine à fantasmes, et il la visualisa arrivant dans sa chambre, habillée d'une robe élégante — une de celles qui montraient ses jambes —, juchée sur ces talons hauts qu'il raillait mais dont il raffolait en secret. C'était quelque chose, les chaussures de Kimi.

Il ne savait plus comment arrêter le film qui se déroulait dans son imagination, ni l'érection scandaleuse qui soulevait maintenant les draps à hauteur de son ventre. Séduite par son torse masculin — et par ce que le drap mettait en évidence —, Kimi oubliait son intention de l'habiller et se glissait dans le lit avec lui. Et avec ses talons.

— Je crois que je vais te donner des instructions à distance, bafouilla-t-elle.

Ah, ah ! Il l'avait décontenancée, pensa-t-il, avec un large sourire de satisfaction.

— Tu ne te fais pas confiance pour venir dans ma chambre alors que je suis au lit, continua-t-il.

— Pff. C'est à toi que je ne fais pas confiance.

— Tu es une femme intelligente.

— Et maintenant que tu es réveillé, prête attention.

— D'accord, dit-il de nouveau dans un bâillement.

— Aujourd'hui, tu vas mettre la veste Marc Jacobs avec le pantalon Bottega Veneta et la chemise Dolce & Gabbana.

— Pour une conférence de presse ? demanda-t-il, consultant l'emploi du temps qu'elle lui avait envoyé par e-mail la veille.

— C'est suivi d'un déjeuner. Voici une règle qui devrait te simplifier la vie : lorsqu'on doit assister à plusieurs événements dans la journée et qu'on n'aura pas le temps de se changer, on choisit la tenue correspondant à l'événement le plus important.

Il trouvait amusantes ces petites règles qu'elle énonçait avec le sérieux d'une institutrice expliquant la guerre de Sécession à une classe de primaire.

— Pourquoi ne puis-je choisir au contraire la tenue la plus décontractée ? Cela correspond mieux à mon style.

— Parce que tu peux toujours quitter ta veste, mettre la cravate dans ta poche, et même enfiler un pull sur ta chemise pour « déshabiller » ta tenue, ensuite, tu renfiles la veste, tu noues ta cravate et le tour est joué. Tu comprends ?

— Tu es un bon professeur.

— Tu te moques encore ?

— Non, j'aime savoir le pourquoi des choses. Maintenant j'ai compris.

— Tant mieux. Récapitulons : qu'est-ce que tu dois mettre ?

Mot pour mot, il déclina les pièces de l'ensemble qu'il devait endosser. *L'ensemble*. Il faudrait qu'il demande un bonus à Rhett Markham pour l'obliger à penser aux vêtements en termes *d'ensemble*.

— Parfait. Quant à tes cheveux...

— Ah, non ! Pas mes cheveux. Je les ai fait couper, ça suffit. Je me douche, je les coiffe, un point c'est tout. Pas de bigoudis chauffants, ni plaques lissantes, ni mèches.

— Tu sembles en connaître un rayon en matière de coiffage, commenta-t-elle, avec une voix qui laissait deviner qu'elle souriait.

— J'ai fréquenté pas mal de femmes, tu sais.

— Je voulais juste suggérer un peu de gel pour éviter qu'ils se décoiffent au premier souffle de vent, dit-elle après une petite pause. L'effet cheveux mouillés mettrait en évidence tes yeux et tes pommettes.

— Et pourquoi diable veux-tu mettre en évidence mes pommettes ?

— Tu as une belle structure osseuse.

La seule structure à laquelle il aurait aimé qu'elle s'intéresse venait de s'affaisser sous le drap, maintenant aussi plat que l'esplanade de la Concorde sans l'obélisque. Elle le voulait cheveux gominés, pommettes en avant. Avec du gel. Et quoi encore ?

— Je refuse.

— Tu peux donner au moins un coup de sèche-cheveux ?

— Non. Je compte me doucher, me raser, me brosser les dents et mettre du déodorant. C'est tout, Manhattan.

- D'accord. Mais, s'il te plaît, prends ton temps pour t'habiller. La mode est un art.
- Je te vois à 9 h 20.
- Ah, Holden ?
- Oui ?
- N'oublie pas ton appareil.
- Très drôle.

* * *

A l'heure convenue, il se tenait prêt et il vit Kimi arriver. Ils pouvaient ne rien avoir d'autre en commun, mais au moins tous deux étaient ponctuels. Elle sortit de la limousine et se dirigea vers lui, accompagnée du cliquetement coquet de ses talons de haute voltige sur le trottoir. Il admira la paire du jour, avec un grand nœud sur le devant, et la petite robe marine et blanc qui lui donnait l'air sage et apprêté. Délicieuse.

Sans même dire bonjour, elle le toisa de la tête aux pieds et tourna autour de lui pour l'examiner sous toutes les facettes. De nouveau face à lui, elle lissa le revers de sa veste et redressa sa cravate.

— Je passe le test ? demanda-t-il.

— Haut la main. Allons-y.

Le chauffeur se tenait sur le côté du véhicule, mais Holden lui fit signe de se mettre au volant et ouvrit lui-même la porte pour Kimi avant de se glisser à côté d'elle à l'intérieur. L'habitacle était luxueux et la vitre de séparation avec le conducteur, fermée.

— Tous les médias seront à la conférence, ainsi que la plupart des acteurs importants du secteur, bien sûr. Je t'ai obtenu une accréditation pour la répétition générale du défilé de Simone, qui aura lieu à l'Opéra après le déjeuner.

Elle pensait à tout, songea-t-il, impressionné.

— Bien joué. Je vais pouvoir photographier tous les accès, les habilleuses et aussi le personnel de sécurité et toute autre personne se trouvant dans les parages. Merci beaucoup, cela m'aidera énormément, dit-il en posant sa main sur son épaule.

— De rien. Et, euh, pense aussi à prendre des images des filles, d'accord ?

— Tu penses que l'une d'elle pourrait être de mèche avec les voleurs ?

— Pense à prendre des photos, c'est tout.

Soudain, il comprit. Elle ne s'était pas donné tant de mal afin de l'aider à résoudre le cas. Quelle chipie !

— Tu ne me crois pas capable de prendre de bonnes photos, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que si, je...

Elle s'interrompt. Avec un soupir, elle posa sur lui ses yeux sérieux à la nuance impossible.

— Je n'en sais rien. Mais, puisque tu seras au travail, pourquoi ne pas en profiter pour prendre quelques photos de mode, histoire de pratiquer un peu ?

— Elles ne porteront même pas les modèles du défilé.

— Je sais, mais elles vont travailler sur les passages, les entrées, la chorégraphie. J'ai expliqué à l'attachée de presse que nous voulions publier un reportage sur les coulisses de la semaine de la mode.

— C'est une idée excellente.

— Sauf que tout le monde s'en fiche, soupira-t-elle. Je pourrais en publier un petit sujet, peut-être quelque chose de plus long en ligne, mais ce qu'on attend de moi surtout, c'est de repérer les

tendances et les créateurs phares. C'est pourquoi j'ai besoin de bonnes images. Donc, s'il te plaît, rends-nous service et flashe un peu les filles, d'accord ?

— D'accord, dit-il, frôlant son genou comme il se penchait pour attraper son sac à dos avec son matériel.

Il fouilla à l'intérieur, en tira un mode d'emploi et remonta ses lunettes sur son nez avant de l'ouvrir.

— Je peux savoir ce que tu...

— Chut, l'interrompit-il, j'essaie de lire. Voyons... Ouverture, exposition... Comment met-on ce truc sur « automatique » ?

Elle le tapa sur le bras avec son sac-baguettes.

— Moque-toi, mais c'est ma carrière qui se joue, là. Si tu te rates, je devrai recourir aux photos d'agence. La honte. L'humiliation suprême. Je ne pourrai plus jamais revenir à Paris.

— Ne t'inquiète pas, mes photos ne te feront pas honte, promis.

Ce n'était pas dans sa nature de se vanter, mais il était assez bon avec un appareil. Très bon même, au point qu'il aurait pu en faire son métier s'il n'avait pas préféré l'investigation. La photographie restait cependant un hobby des plus lucratifs, sans parler de son utilité dans ses activités professionnelles.

Il reposa sa main entre eux, machinalement, et il sentit de nouveau la douceur de sa peau frôler le dos de main. Une douceur explosive. Aussitôt, les fantasmes du matin revinrent en force dans son esprit, et il sut avec certitude qu'il ne pourrait pas sortir de cette voiture sans avoir exploré cette peau si scandaleusement attirante. Et puis, cela la distrairait de ses soucis à propos de ses performances comme photographe...

Retenant sa respiration, il fit remonter sa main sur son genou. Il la sentit frémir, mais elle ne retira pas sa main. Elle ne lui cria pas d'arrêter. Elle gardait le silence, mais elle devait sentir, elle aussi, cette chaleur qui irradiait contre la paume de sa main, car elle se tortilla légèrement sur le siège de la limousine, et la robe glissa un peu plus haut sur sa cuisse. Holden sentit une chair ferme et musclée sous ses doigts. Kimi avait beau se moquer de son goût pour la randonnée, elle devait passer aussi quelques heures par semaine à garder la forme. Il ne put s'empêcher de remonter un peu plus sa main, et entendit sa respiration s'accélérer. Elle ne l'arrêta pas, le fixant en silence, tremblante.

— Fais-moi confiance, murmura-t-il en se penchant sur elle.

Il s'empara de sa bouche, savourant avec délice la douceur mentholée de son souffle tiède. Un long baiser, lent et voluptueux. Il voulait simplement lui procurer, se procurer, un bref instant de plaisir, un avant-goût de ce qu'ils savaient, tous deux, être inévitable désormais. Il ne s'attendait pas à la montée de désir qui le traversa avec la violence d'un train déraillé.

Malheureusement, ce n'était pas le moment de se laisser aller à ces excès. Il s'écarta d'elle à contrecœur, se réjouissant de l'expression déconcertée qu'elle affichait.

— Plus tard, promit-il.

A elle. Et à lui-même.

* * *

Kimi s'était accordé un bain bouillonnant dans la baignoire princière de sa salle de bains. Un verre de vin à la main et un nœud lourd dans le ventre, elle avait décidé, tant qu'à faire, de profiter de cette semaine à Paris qui risquait fortement d'être la dernière de sa carrière. Son éditeur avait consenti à embaucher Holden et ne pourrait pas la blâmer si les images manquaient de qualité, mais

elle détestait l'idée de publier un reportage quelconque.

S'ils n'avaient pas envoyé Luca sur une autre mission, elle l'aurait payé de sa propre poche pour s'assurer de belles images. Elle soupira et prit une longue gorgée de vin, se berçant des accords d'une chanson d'Edith Piaf.

Quelqu'un frappa à sa porte, brisant la magie mélancolique de l'instant.

— *Merde*, grommela-t-elle.

Cela sonnait tellement mieux en français.

— *Qui est-ce ?*

— Kimi, c'est Holden.

Elle se figea dans son bain, le souvenir de ce qui s'était passé dans la voiture revenant avec force à son esprit, malgré le soin qu'elle avait mis toute la journée à faire comme si rien ne s'était passé.

— Que veux-tu ? finit-elle par articuler tout en luttant pour repousser le désir qu'elle sentait monter en elle.

— Je t'ai apporté quelques épreuves.

Elle s'extirpa du bain, éclaboussant de gouttes d'eau les dalles de marbre.

— Attends, j'arrive.

A toute vitesse, elle s'essuya avant d'enfiler un épais peignoir monogrammé, qu'elle noua en vitesse avant de courir ouvrir la porte.

Chapitre 7

Holden ouvrit grands les yeux lorsqu'il la découvrit en peignoir.

— Tu étais déjà au lit ? Excuse-moi, comme il est 9 h 30, je n'ai pas pensé à appeler d'abord.

— Non, non, je prenais un bain, c'est tout.

— Ah, d'où tes cheveux humides..., fit-il en suivant du bout du doigt la courbe d'une de ses boucles.

Même si Kimi se doutait qu'il cherchait à jouer avec ses nerfs, le geste était trop intime. Elle tressaillit et se serra dans le peignoir, feignant d'avoir froid.

Il était passé à son hôtel se changer, remarqua-t-elle. Il portait de nouveau un jean mais, au moins, c'était celui qu'elle avait choisi, et il allait à merveille avec l'un des ensembles chemise-pull qu'elle lui avait concoctés. Impeccable.

Elle fixa l'enveloppe en papier kraft qu'il tenait à la main. Les fameuses photos. Avait-elle envie de savoir ce dont il était capable avec un appareil ? Entre les deux, son cœur balançait.

Finalement, la curiosité prit le pas sur la peur.

— Entre.

— Je peux te les laisser, si tu préfères.

Lui aussi semblait hésiter, comprit-elle, il devait redouter, qu'elle ne déteste son travail. Ce qui lui rappela qu'il n'était pas un photographe de mode aguerrri, mais un détective incognito, et qu'au nom de la gentillesse elle devrait trouver quelque chose d'aimable à dire, quelle que soit la qualité des épreuves.

Après quoi, elle prendrait le téléphone pour demander à son éditeur de lui envoyer quelqu'un capable d'obtenir de bonnes images. Elle avait sa fierté de journaliste.

— Mais non, entre. Assieds-toi. Veux-tu boire quelque chose ? proposa-t-elle, lui montrant le canapé où elle-même prit place.

— Peut-être plus tard, dit-il en s'asseyant sur le bord des coussins, comme prêt à partir dans la minute.

Ils se fixèrent en chiens de faïence quelques secondes. Il fallait en finir avec ce suspense intolérable, se dit-elle. Elle ouvrit donc la pochette et fit glisser sur la table une douzaine de feuilles format A4. Le silence dans la pièce devint tangible. Elle examina la première.

Techniquement, l'image était irréprochable : bonne lumière, point net, silhouette centrée. Ce qui, déjà, dépassait ses attentes. Mais Holden avait réussi à capturer autre chose qu'une belle femme sur un podium. Il avait saisi l'aura dramatique que dégageait la fille. Kimi la connaissait, c'était un top australien avec un regard d'enfant et des pommettes aiguisées comme une dague. Elle ignorait

comment il s'y était pris, mais quelque chose de magique émanait de l'image.

Elle saisit une autre épreuve. On sentait l'arrogance dans la démarche du mannequin, cette femme adorait flirter avec l'objectif — ou avec les photographes, peu importait —, cela se voyait mais, en plus, Holden avait su donner à la robe le rôle qui lui revenait dans sa parade de séduction. Remarquable.

Avant de se prononcer, elle passa en revue toutes les images, mais elle était déjà convaincue. S'il lui était impossible d'expliquer comment prendre une bonne photo de mode, elle savait en reconnaître une quand elle la voyait.

— Holden, elles sont géniales. Je n'arrive pas à croire que tu aies su d'instinct prendre de si bons clichés.

Elle le sentit se détendre.

— J'en suis heureux. Je dois dire que j'appréhendais ta réaction.

— Mais tu savais que tu ne serais pas mauvais !

— Oui, je me suis tué à te le dire, mais tu ne voulais pas me croire.

— Tu n'as pas pu développer cet instinct en réalisant des reportages animaliers ! s'étonna-t-elle, le fixant avec attention.

— Ah non ? Crois-moi, la vie sauvage est un drame perpétuel, et chaque animal possède une personnalité propre, dit-il, comme une évidence. Et tu oublies mon travail. Je me sers de mon appareil pour suivre des gens qui tentent d'agir en secret. C'est la meilleure école pour capturer des gestes furtifs à l'instant décisif.

Elle regarda de nouveau toutes les images, sentant la tension laisser place à une excitation croissante.

— Toi, cher ami, tu possèdes des talents cachés.

— Et toi, chère amie, tu n'as encore rien vu.

Le ton de sa voix était chaud et velouté, et elle se sentit fondre. Soudain, elle prit conscience qu'elle était encore nue sous le peignoir.

Bien sûr, elle pouvait ignorer son commentaire ou le prendre à la rigolade, mais son intuition lui disait qu'elle ne parviendrait qu'à repousser l'inévitable. Elle leva les yeux vers lui, lentement. Cet homme la ravissait, ils avaient commencé sur le mauvais pied et, maintenant, ils apprenaient à se connaître, à travailler ensemble et peut-être même à se faire confiance. Ce n'était pas un si grand pas à franchir que de s'octroyer le plaisir d'une petite aventure extraprofessionnelle.

— Quels talents cachés ? demanda-t-elle en un murmure.

Il avança la main vers ses cheveux mouillés, et dessina de nouveau la courbe d'une de ses boucles avec son index, du lobe de son oreille vers le bas de son cou. Sa main semblait brûlante sur sa peau encore humide.

Jusqu'où irait-il ? se demanda-t-elle.

Et jusqu'où était-elle prête à le laisser aller ?

Leurs regards semblaient chevillés l'un à l'autre, le courant passait entre eux, imparable. Elle ne l'avait jamais vu sans ses lunettes, songea-t-elle, se demandant quel effet lui ferait son visage nu.

— Tu sens bon.

« Je me sens bien... »

— Ta peau est chaude.

« Si tu savais... »

Sa grande main glissa sur son épaule. Elle ne l'encouragea pas, elle ne le repoussa pas non plus : elle n'arrivait pas à décider ce qu'elle voulait. Ecouter son corps déjà aux prises avec le désir,

songea-t-elle, impliquait de jeter toute prudence par la fenêtre et de coucher avec un homme qu'elle connaissait à peine, mais faire la sourde oreille à ses envies demandait une dose de maîtrise de soi qu'elle doutait de pouvoir fournir.

Comme il ne bougeait pas non plus, elle se demanda si les mêmes questions lui traversaient l'esprit.

— As-tu quelqu'un à la maison dont je dois me soucier ? demanda-t-il enfin.

— Tu veux dire, un mari, ou quelque chose comme ça ?

— Mari, amant, petit copain...

— Pas de mari, pas d'amant ces temps-ci et plus de petit copain depuis trois mois.

— Je suis heureux de l'entendre.

Elle pencha la tête pour mieux le dévisager.

— Et toi ?

— Non, personne, dit-il après un long silence.

— Es-tu sûr ?

— Absolument.

— Il semblerait donc que nous soyons tous deux célibataires, commenta-t-elle, sentant un sourire irrésistible lui monter aux lèvres.

— Il semblerait, oui.

Les secondes parurent se dilater dans le silence, jusqu'à ce qu'il se penche sur elle et l'embrasse avec la lenteur assurée de celui qui aime prendre son temps. Cet homme aimait les femmes, les images qu'elle venait de découvrir le montraient sans l'ombre d'un doute. Accrochée à son cou, elle se laissa aller à son étreinte, répondant sans retenue à ses baisers de plus en plus hardis.

Mon Dieu, cela faisait si longtemps ! Elle ne se rappelait plus la dernière fois qu'elle s'était accordé le plaisir de profiter du corps d'un bel homme. Elle avait travaillé trop et trop dur, et c'était de la folie que de laisser cette facette de la vie oubliée et en jachère.

Leurs langues s'explorèrent, se cherchaient, s'aguichaient. Leurs baisers, ou plutôt un seul, un seul et long baiser ininterrompu durait et durait. Puis Holden porta une main à son genou pour l'écarter légèrement, et sa jambe heurta la table basse. Avec un grognement d'impatience, il repoussa le meuble, et elle entendit le bruissement des feuilles qui tombaient à terre. Peu importait.

Il revint tout près d'elle et recommença à l'embrasser, avec la détermination d'un homme qui n'a pas la moindre intention de s'arrêter en route, et Kimi sentit la température de son corps grimper au contact de ce corps massif collé au sien.

Il avait un goût délicieux. Si masculin, si tendre... si américain, en fait.

Il s'écarta légèrement et elle en profita pour lui enlever ses lunettes.

— Tu as de beaux yeux, tu sais ? dit-elle d'une voix peu assurée.

Il la regarda avec un sourire complice et défit la ceinture du peignoir, dont il repoussa les pans. Il émit un petit bruit étranglé et plongea dans son décolleté pour embrasser ses seins, éveillant des sensations qui irradiaient vers tout son corps.

— J'en avais envie depuis l'instant où je t'ai vue.

— Envie d'embrasser mes seins ? demanda-t-elle avec un rire suave, tentant de garder sa légèreté alors que son cœur battait la chamade.

— Envie de te faire l'amour.

— C'est vrai ?

— Oui, dit-il, traçant une ligne de baisers d'un mamelon à l'autre. Lorsque je t'ai vue l'autre soir, avec ces talons qui cliquetaient et ta jupe qui virevoltait, je savais que je te voulais même si j'ai

cru que tu ne parlais que français.

— Je..., soupira-t-elle, tentant de ne pas glisser des coussins. Tu sais, il y a un immense lit dans la chambre, très confortable...

— Peut-être plus tard, murmura-t-il contre son ventre.

— Plus tard, convint-elle.

Comment le contrarier, alors qu'il musardait déjà au-dessous de son nombril, vers le point où elle brûlait le plus d'être caressée, prête et impatiente de l'accueillir ?

Sauf qu'il prenait son temps pour arriver à destination, ce qui était autant un délice qu'une torture. Ou l'inverse. Sa bouche s'attarda sur l'arête de sa hanche, et fit ensuite un détour pour lécher la peau si sensible de l'intérieur des cuisses, vers le genou.

« Stop. Pas par là, mauvaise direction. »

Elle ne doutait pas une seconde qu'il sache pertinemment ce qu'il faisait, à aguicher ses sens avec les agissements diaboliques de ses lèvres. Comme au ralenti, il rebroussa chemin vers son sexe. Elle se tortilla, frustrée, affamée de sentir sa langue contre son sexe, et soupira, au bord de l'agacement. C'est alors qu'il posa sa bouche chaude et humide, là, exactement là. Elle glissait vers le sol, mais elle s'en fichait, elle n'avait plus la force de s'agripper au canapé. Etendue sur le tapis, elle s'abandonna aux sensations que lui procurait sa langue fureteuse, qui jouait savamment avec ses lèvres et son clitoris, encore et encore, qui se retirait puis revenait, jusqu'à ce qu'elle ne sache plus comment contenir les mouvements affolés de ses hanches, ni les soupirs éperdus qui lui échappaient. Finalement, il eut pitié d'elle et sa langue vibra longuement contre le point le plus sensible de son corps.

— Oui, gémit-elle dans un murmure qui devint un cri. Oui, oui !

La dernière chose qu'elle vit avant de fermer les yeux et de se perdre dans la jouissance, ce fut la tour Eiffel, encadrée par la fenêtre de sa chambre, en contre-plongée, renversée et étincelante.

« Paris. »

Elle resta immobile sur le tapis, paupières closes, laissant à son corps le temps d'assimiler la dose massive de sensations qu'elle venait d'expérimenter, qu'elle expérimentait encore sous les caresses maintenant apaisantes de Holden sur ses membres lourds engourdis de plaisir.

Elle rouvrit les yeux, alanguie et satisfaite, et le regarda, sans pouvoir s'empêcher d'ébaucher un sourire lutin.

— Je suis nue et je viens d'avoir un orgasme alors que tu n'as même pas enlevé ta chemise.

— J'imagine que je suis plus rapide que toi.

— Pff, se moqua-t-elle en refermant les pans du peignoir. J'imagine alors que c'est à mon tour, maintenant. Et c'est au lit que je donne le meilleur de moi-même.

Chapitre 8

Kimi alluma l'une des lampes de chevet dont la lumière tamisée invitait à l'intimité, et, laissant glisser le peignoir de ses épaules, elle s'approcha de lui, nue.

Elle aima la façon dont il la dévorait du regard, et le geste de ses mains tendues vers elle avant qu'elle soit à leur portée. Lentement, elle le déshabilla. Elle n'était pas futile au point de choisir un homme à ses vêtements, mais il était indéniable qu'ainsi vêtu Holden devenait encore plus attirant. Et, une fois nu, il l'était encore plus. Elle se délecta de son corps bien bâti, de son torse large et hâlé, de ses jambes galbées et puissantes, de son sexe tendu comme une invitation au péché.

— As-tu des préservatifs ? demanda-t-elle.

— Et m..., dit-il avec une grimace consternée. Non, je pensais aux épreuves, je n'avais pas prévu que tu m'accueillerais vêtue d'un peignoir sans rien d'autre dessous que ta passion. Je suis désolé.

— C'est bon, j'en ai, dit-elle en allant les chercher dans la salle de bains. Je voulais simplement vérifier à quel point tu étais sûr que j'allais tomber dans ton panneau, fit-elle en revenant.

— Je n'étais sûr de rien...

Elle l'attira vers le lit et s'allongea à côté de lui.

— Veux-tu savoir un secret ? murmura-t-elle contre sa poitrine.

Elle l'embrassa au-dessus du cœur, dont elle sentait les battements rapides, et descendit vers son ventre en traçant sur sa peau un sentier de baisers tendres.

— Dis-moi.

Sans hâte, elle déroula un préservatif le long de son sexe.

— J'aurais couché avec toi, même si tes photos avaient été nulles.

— Fille facile, dit-il avec un éclat de rire.

Le rire se transforma en un râle lorsqu'elle vint sur lui et le chevaucha, laissant son sexe durci glisser en elle d'une ondulation sensuelle des hanches. Son intention était de prendre son temps, de laisser le plaisir monter dans un crescendo lent, mais, une fois qu'elle commença à bouger sur lui, elle ne parvint pas à contrôler le rythme de ses mouvements. Elle le voulait, tout de suite. Et fort. Et vite.

Holden n'eut pas de mal à suivre sa cadence. Il ne cessait pas de la regarder avec ses yeux affamés mais, curieusement, ses mains la caressaient comme celles d'un aveugle, comme s'il avait besoin de la toucher pour vraiment la voir. C'était fou, songea-t-elle tandis que les brumes du plaisir se répandaient dans son esprit, c'était la première fois qu'un homme portait une attention si intense à son corps, rendant leur étreinte plus intime, plus complète. Holden semblait savoir d'instinct ce

qu'elle voulait, jusqu'à ce qu'elle perde la notion du temps et de l'espace. Courbée sur lui, accrochée à son cou, elle cria son plaisir sans se soucier de qui pouvait l'entendre. Holden accompagna sa jouissance avec des poussées de plus en plus profondes, sa poitrine secouée par la respiration, et ne se laissa aller à la délivrance que lorsqu'elle se fut écroulée sur lui, épuisée et tremblante, ivre de plaisir et de sensations.

Comment, pensa-t-elle en revenant sur terre, comment avait-elle pu se passer si longtemps d'un homme ? Le sourire aux lèvres et les jambes en coton, elle sortit du lit pour aller chercher la bouteille de vin. Holden la lui prit des mains et remplit les deux coupes qu'elle lui tendait. Du chablis, un bel homme et Paris, que pouvait-elle rêver de mieux ? songea-t-elle, blottie contre lui au milieu d'une nuée d'oreillers géants.

— Je crois que je vais y aller, dit-il.

— Ah, donc tu es de ce genre d'hommes.

— Quel genre ? demanda-t-il, l'air vexé.

— Le genre à se sauver une fois que la partie physique de la soirée est finie.

— Je croyais que tu avais besoin de dormir.

— J'ai un peu de temps, dit-elle, s'adossant contre les coussins. Pour parler.

— Alors parle.

— Qui était-elle ?

— Ne pourrais-tu pas commencer en me demandant ma couleur préférée, ou quelque chose dans ce genre ? soupira-t-il.

— Ta couleur préférée est le bleu, affirma-t-elle avec un sourire.

Il écarquilla les yeux.

— Facile, la plupart de tes vêtements sont bleus, expliqua-t-elle, caressant sa poitrine encore chaude après l'effort. Ainsi que la ganse de ton sac à dos. Allez, raconte. Qui est cette femme qui te fait hésiter quand on te questionne sur ta situation sentimentale ?

Il soupira profondément, les yeux fixés au plafond.

— Rebecca, dit-il au bout d'un long silence.

— Rebecca, joli prénom.

Un autre silence s'ensuivit.

Elle ne se lassait pas de sentir sous ses doigts les sillons qui marquaient les muscles bandés de ses abdos en tablette de chocolat. Il devait grimper souvent sur des montagnes très hautes pour avoir un corps si puissant, songea-t-elle, attendant que Holden comprenne qu'elle ne se contenterait pas d'un simple prénom pour réponse.

— Elle est biologiste environnementale dans l'Oregon. Nous nous sommes rencontrés lors d'une manifestation contre la destruction de l'habitat de la chouette tachetée. Puis, de fil en aiguille...

Elle aimait sentir sous sa main son ventre qui vibrait lorsqu'il parlait. Elle se demanda comment il décrirait leur rencontre, le cas échéant. Une femme avec une jupe aguichante et des talons vertigineux, qui lui était rentrée dedans sous les arcades de la rue de Rivoli, ne jouait pas tout à fait dans la même cour qu'une biologiste sur le pied de guerre pour sauver une espèce en voie de disparition.

Soit, elle n'était pas une écologiste militante. Et alors ? D'autres causes lui tenaient à cœur. Elle se battait avec ses armes : elle s'était insurgée contre certaines marques qui exploitaient les travailleurs des pays les plus pauvres, elle avait écrit de nombreux articles pour mettre en garde contre les dangers de la minceur extrême affichée par les mannequins. Et...

— Je suis contre l'utilisation de la fourrure, tu sais ? dit-elle, presque sans s'en rendre compte.

Il la regarda, ébahi. Son esprit se trouvait à des milliers de kilomètres, comprit-elle, à vagabonder dans le massif des Cascades, avec les chouettes tachetées et Rebecca, la wonderwoman bio.

— Dans la mode, je veux dire. Et je suis membre de PETA, aussi. Je voulais que tu le saches.

— J'en prends bonne note, répondit-il, avec un regard plein d'humour.

En même temps, pourquoi aurait-il un jour à raconter leur rencontre ? Il était possible que leur aventure dure moins que la semaine de la mode, songea-t-elle, tout en souhaitant le contraire.

— Parle-moi de Rebecca.

— Je croyais qu'elle était la femme de ma vie. Nous avions les mêmes intérêts, nous nous entendions bien, et je me disais qu'en deux ans nous serions prêts à passer à la vitesse supérieure.

— Tu veux dire, vous marier ?

— Oui, je crois.

— Et qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'ai horreur de ce genre de conversation, tu sais ?

— Allez, réponds à cette question et ensuite, promis, je te fiche la paix.

— Je n'étais pas l'homme de sa vie. Elle a rencontré quelqu'un d'autre. Voilà ce qui s'est passé.

Une note d'amertume teintait sa voix. Il avait encore mal.

— Quand cela s'est-il passé ?

— Il y a deux mois.

— Je suis désolée.

— Ne le sois pas, dit-il, prenant sa main pour l'embrasser. Le célibat a ses compensations.

— Parfois, c'est vrai.

— Très bien, c'est à toi maintenant.

Elle vit défiler son C.V. sentimental devant ses yeux comme lors d'une projection de diapositives.

— Je suis célibataire à Manhattan. Des fêtes à gogo, des vernissages, des soirées, des tas d'avocats ambitieux et de banquiers à succès, des écrivains, des artistes à la mode. Rien de bien sérieux. Je suppose que je n'ai pas encore trouvé le bon mec.

— J'imagine que ces types n'ont pas grand-chose à voir avec moi.

Elle ricana. Des hommes habillés sur mesure avec une montre extraplate en platine au poignet... Elle connaissait des types qui dépensaient plus d'argent chez le coiffeur qu'elle.

— Aucun ne te ressemble, dit-elle, se relevant sur un coude pour l'embrasser doucement. Comme disent les Français : « *Vive la différence !* »

— Tu sais autre chose qu'ils disent aussi ?

Elle nia avec la tête.

— *Voulez-vous coucher avec moi ?* C'est tout ce que je sais dire en français.

Elle rit.

— *Oui. Avec plaisir.*

* * *

Le lendemain, après quatre défilés, deux interviews et le lancement d'une nouvelle montre-bijou, elle retrouva Holden devant l'hôtel particulier où avait lieu un gala en l'honneur d'un couturier qui tirait sa révérence.

— J'aime bien ta pochette Kate Spade, dit-il dès qu'il la vit.

— Bravo, le congratula-t-elle. Et les chaussures ?

— Jimmy Choo.

— Impressionnant. Comme toi dans ton smoking Valentino.

— Merci. Dis-moi, c'est qui ce bonhomme, et pourquoi son pot de départ à la retraite ressemble à un mariage chez les Kennedy ?

— Il a marqué le xx^e siècle avec ses créations. J'ai tellement de choses à t'apprendre...

— Tu m'as appris une ou deux choses, hier soir, murmura-t-il en se penchant sur elle avec un éclat machiavélique dans le regard. Ce truc que tu fais avec la langue lorsque...

Il la provoquait et elle le savait, mais cela n'empêcha pas son cœur de faire un bond de joie parce qu'il pensait encore à leur nuit, tout comme elle, qui n'avait pas cessé de le faire de la journée. Ils n'avaient rien en commun, mais, une fois réunis et nus dans un lit, c'était l'accord parfait.

— J'ai passé un moment merveilleux, murmura-t-elle, avant de se rappeler qu'il fallait qu'elle se concentre sur le travail. As-tu récolté de nouvelles infos, aujourd'hui ?

— J'ai eu plus de détails sur les trois vols précédents. Le *modus operandi* est identique. Cela se passe toujours au cours d'un grand défilé, un modèle est retiré à cause d'un défaut, d'une erreur ou autre, et ensuite il disparaît.

— Pendant le défilé ? s'étonna-t-elle, estomaquée du sang-froid des délinquants.

— Parfois pendant le défilé, ou lorsque l'on vérifie les collections. Dans tous les cas, au plus tard, dans les vingt-quatre heures qui suivent.

— C'est dingue !

— Je sais, dit-il.

Tout en lui parlant, il scrutait la foule bigarrée des professionnels de la mode, people, aristocrates et autres pique-assiette.

— As-tu une jumelle ? demanda-t-il soudain.

— Non, je suis fille unique.

Ce n'était pas le moment d'expliquer qu'elle avait des demi-frères et sœurs qu'elle ne connaissait pas, car son père avait refusé de la reconnaître.

— Alors tu as un sosie à l'autre bout de la pièce.

Kimi dirigea son regard dans la direction qu'il indiquait et dut étouffer un petit cri. Une jeune femme d'à peu près son âge se tenait à quelques mètres, avec le regard enchanté d'un enfant dans un magasin de jouets. Elle lui ressemblait. Vraiment beaucoup. Mêmes yeux, mêmes cheveux... qu'elles avaient hérités toutes deux de leur père, qu'elle découvrit à cet instant à côté de l'inconnue.

— Oh, mon Dieu !

— Ça va ? demanda-t-il, posant une main prévenante sur son épaule.

— J'ai besoin d'un peu d'air frais, murmura-t-elle, cherchant désespérément une façon de fuir la pièce.

Tête baissée, elle rasa les murs pour sortir de la salle, tentant de passer inaperçue. Invisible aurait été son premier choix. Elle se faufila par une porte qui donnait sur une petite cour déserte où quelques tables et chaises en fer forgé attendaient le beau temps. La fraîcheur de la saison dissuaderait quiconque d'y venir, pensa-t-elle, soulagée, cherchant refuge dans l'obscurité du soir.

Sauf Holden qui, déconcerté, l'avait suivie sans poser aucune question, ce dont elle lui sut gré. Après avoir fait les cent pas quelque temps dans le petit jardin, elle revint vers lui, qui attendait patiemment près de la porte.

— Tu dois penser que je suis folle, dit-elle avec un rire nerveux qui frôlait l'hystérie.

— Non, je pense que tu as eu un choc.

— Bien vu, monsieur Le Détective. Cette fille que tu viens de voir, il y a de grandes probabilités qu'elle soit ma demi-sœur.

— Ce qui fait de l'homme qui l'accompagne... ?

— Mon père, oui.

— Et je déduis que cette réunion de famille n'était pas au programme.

— Bien vu encore. Je n'ai jamais rencontré ni mon père ni sa famille. Je l'ai reconnu, car je suis ses pas grâce à internet. Lui et sa, hum, femme apparaissent souvent dans les pages « Société » de la presse italienne.

— Des gens importants.

— Aristocrates en tout cas.

Cela ne sembla pas impressionner Holden.

— Comment peut-on ne pas vouloir connaître son propre enfant ?

— Ne le juge pas si durement. Il a demandé ma mère en mariage, et elle a refusé, figure-toi. Elle lui a dit qu'ils ne s'aimaient pas et qu'elle pouvait élever l'enfant seule sans soucis. Franchement, je ne pense pas qu'il en ait eu le cœur brisé, il avait fait ce qu'il fallait, il avait été éconduit, tant pis. L'honneur était sauf.

— Mais, et l'enfant ? Je veux dire, et toi ?

— Il a veillé à payer mes études, dit-elle, haussant les épaules. Que peut-on demander de plus ?

— Un véritable père ? demanda Holden avec une voix douce.

— Tu sais, on n'obtient pas tout ce qu'on veut dans la vie. Je savais qu'il avait d'autres enfants, mais je n'avais jamais vu l'un d'eux et surtout, je ne m'attendais pas à en croiser un en pleine semaine de la mode. Oh ! la, la ! dit-elle, la main contre son cœur serré d'angoisse. Et qu'est-ce que je fais, maintenant ?

— Et si je lui plantais mon poing dans la figure pour vérifier qu'il a le sang bleu ? proposa-t-il. Cela attirera son attention, peut-être.

— Un peu violent, dit-elle en riant malgré son désarroi. Et peu discret. Brewster n'hésiterait pas à en faire le récit dans sa chronique, et bonjour le scandale. N'as-tu pas un autre plan ?

— Et toi ?

— Euh... Non. Si je me présente à lui, et qu'il feint de ne pas savoir qui je suis, imagine quelle horrible situation, même pour cette pauvre fille qui n'a rien fait. Non, le mieux que je puisse faire, c'est de l'ignorer, car, sauf s'il s'est informé sur internet de son côté, il ne sait rien de moi. Qu'en penses-tu ?

— A mon avis, c'est une très mauvaise idée. Kimi, tu as le droit de le rencontrer, et aussi tes demi-frères et sœurs. Ils vont peut-être t'accueillir les bras ouverts, et vous irez tous passer l'été en famille au bord du lac de Côme.

— Là, tout de suite, si je m'écoutais, je rentrerais à l'hôtel pour me rouler en boule sous la couette, avoua-t-elle. Je ne le ferai pas, ce serait de la lâcheté, mais c'est la seule chose dont j'ai envie.

— Il faut que tu surmontes ta peur. Tu as un travail à faire. D'ailleurs, tu y excelles.

Elle le regarda, surprise.

— J'ai lu quelques-uns de tes articles, hier soir, sur internet, expliqua-t-il. Tu es très forte.

— Tu ne connais rien à la mode.

— Mais je sais reconnaître un bon écrivain quand je le lis.

— Merci, dit-elle, prenant sa main. Et merci d'être là pour me soutenir. Je vais mieux,

maintenant.

— Ta main tremble.

— C'est vrai ? Je crois que j'ai subi un vrai choc, imagine, le voir en chair et en os après... après tant d'années.

— Tu devrais aller lui parler.

— Non. Je sais qu'il ne me veut pas dans sa vie. Je ne vais pas lui forcer la main.

— Il rate quelqu'un de très bien.

— C'est gentil. Je le pense aussi. Et, maintenant, amène-moi là-dedans. Nous avons du pain sur la planche.

* * *

Holden ne la quitta pas des yeux lorsqu'ils retournèrent à l'intérieur du palace, où l'affluence semblait avoir doublé pendant leur absence. Il la vit chercher son père dans l'assistance et ne manqua pas l'expression de pure mélancolie qui passa sur son visage lorsqu'elle le repéra, avant qu'elle ne se ressaisisse et se tourne avec un sourire vers la personne qui était à côté d'elle.

Il aurait pu régler son compte à ce monsieur, pensa-t-il. Comment pouvait-on mettre un enfant au monde et l'oublier ensuite ? Il avait senti la douleur que Kimi portait en elle malgré son attitude courageuse. Lui, qui avait grandi dans une maison ensoleillée avec des parents aimants, avec deux frères casse-cou et une sœur encore pire que les trois garçons ensemble, n'arrivait pas à imaginer ce qui avait pu se passer dans la tête de la petite fille qu'elle avait été. Il aurait aimé pouvoir faire quelque chose pour l'aider.

Kimi prenait des notes sur son petit cahier, toute à son travail, et il en profita pour s'approcher de son père et de sa demi-sœur. Pour quelle raison assistaient-ils à ce gala ? Mais c'était son métier de découvrir ce genre de choses. Il allait trouver.

La ressemblance entre la jeune fille et Kimi était encore plus frappante de près. A l'évidence, les deux femmes tenaient de leur père. Leurs cheveux, d'abord, épais, bouclés et brillants, et leur peau d'une nuance mate dorée. Mais ce qui les différenciait de tant d'autres Italiens, et en conséquence les désignait comme membres d'une même famille, c'étaient ces yeux d'un bleu profond dans leur visage méditerranéen.

Ils avaient tous les trois le même regard.

Il ne prit pas la peine de tenter de suivre leur conversation sans doute en italien. Il était sur le point de retourner vers Kimi, lorsque son sixième sens l'avertit qu'on le surveillait. Il leva les yeux et surprit Brewster Peacock à l'affût. Le chroniqueur porta son regard sur Kimi et ensuite, ostensiblement, sur le couple père-fille, avant de lui adresser un regard plein de sous-entendus.

Kimi avait raison, ce Peacock n'en loupait pas une. Mais cette histoire de famille ne concernait en rien cet horrible cancanier. Il haussa les épaules pour montrer à cette fouine qu'il ne voyait pas de quoi il retournait et se fraya un chemin dans la foule à la recherche de Kimi.

Quelque chose lui disait qu'elle avait besoin de lui.

Chapitre 9

Le martèlement d'une migraine effroyable frappait contre ses tempes, mais Kimi décida de l'ignorer et de continuer son travail. Son père pouvait ne pas la reconnaître si tel était son souhait, mais il ne l'empêcherait pas de mener sa carrière correctement. Que diable, c'était sa chasse gardée, ici. Il ne lui viendrait pas à l'esprit, à elle, d'aller se montrer aux tournois de polo de Rome, n'est-ce pas ? Donc la moindre des délicatesses était qu'il reste à l'écart de la semaine des défilés à Paris. Sauf que, pensa-t-elle, abattue, il ne devait même pas savoir qu'elle travaillait dans le domaine de la mode.

Pour lui, elle n'était que la conséquence malencontreuse de frasques de jeunesse.

Pour ne pas le croiser, elle se dirigea vers la table du buffet — succulent, comme toujours, alors que personne ne mangeait à ces soirées. Ignorant le champagne, elle demanda au serveur une tasse de thé. Elle avait besoin de réconfort.

— *La même chose pour moi*, dit à côté d'elle une voix de femme.

Sa sœur. Quelle sale coïncidence. Elle se retourna pour tenter de partir au plus vite, mais la jeune femme l'interpella.

— *Excusez-moi*, fit-elle en français, *mais votre visage m'est familier. Nous sommes-nous déjà rencontrées ?*

« Chaque matin dans ta glace ? » eut aussitôt envie de répondre Kimi.

— *Non, je ne pense pas*, dit-elle poliment, tentant de se sauver.

Cependant, sa demi-sœur-sans-le-savoir semblait d'humeur bavarde.

— *C'est la première fois que je viens aux défilés. Je suis si excitée !*

Kimi calcula qu'elle avait vingt-quatre ou vingt-cinq ans, trois ou quatre de moins qu'elle, et que, au vu de sa robe exquise, elle avait hérité de leur père son goût pour les beaux vêtements. Elle portait aussi à la main gauche une imposante bague de fiançailles, mais pas d'alliance.

— *Mais c'est que c'est très excitant*, commenta Kimi, radoucie. *Je viens chaque année, je travaille pour une revue de mode américaine.*

— *Votre français est excellent pour une Américaine.*

— *Merci*, répondit-elle, tentant encore une fois de se dérober.

Eh non !

— *Je vais me marier. Je suis venue à Paris pour choisir ma robe !*

— *Félicitations.*

— *Merci, ma mère était censée venir avec moi, mais une de mes sœurs s'est cassé la jambe au ski donc... c'est mon père qui m'a accompagnée.*

— *Vous n'auriez pas pu venir seule ?*

— *Si, bien sûr, mais mes parents n'aiment pas nous perdre de vue un instant*, dit la jeune femme, très souriante. *Ils sont très protecteurs, vous savez ce que c'est.*

Kimi avala une longue gorgée de thé pour noyer le sursaut d'envie qui lui montait à la gorge.

— *Mon fiancé va nous rejoindre ici demain, et Papa jugeait inconvenant que l'on se retrouve seuls dans une ville étrangère. Il est vraiment vieux jeu, très strict.*

« Faites ce que je dis et pas ce que je fais », pensa Kimi, avant de se raidir. Par-dessus l'épaule de la jeune femme, elle venait d'apercevoir leur père, qui s'approchait d'un pas décidé. Pas moyen de lui échapper...

Lorsqu'il l'aperçut, la stupéfaction se refléta sur son visage de façon patente. Elle soutint son regard et, au moment où dans ses yeux elle vit la surprise laisser la place à une panique à peine dissimulée, elle sut avec certitude qu'il avait compris qui elle était. Evidemment, songea-t-elle avec un pincement au cœur, il voulait préserver sa véritable fille, en tout cas celle qui portait son nom, d'un possible choc. Bon, elle pleurerait plus tard, pour l'instant, le plus important était de garder la face. Si son père ne voulait rien savoir d'elle, elle n'allait pas implorer son attention.

— *Bon, je vais retourner travailler.*

— *Oh, attendez encore un peu. Vous êtes la première personne sympathique à me parler ici. Je m'appelle Claudia Ferrarro.*

L'homme qui l'avait engendrée se tenait à côté de sa fille, avec un regard implorant. « Ne faites pas de mal à ma petite », disaient ses yeux. Et, de fait, songea Kimi, Claudia n'était pour rien dans le drame qui avait marqué son existence.

Alors, à l'encontre de tous ses principes, Kimi décida de se montrer impolie. Elle n'avait pas le choix.

— *Ravie d'avoir fait votre connaissance*, dit-elle, sans se présenter en retour.

— *J'espère que nous nous reverrons ?*

— *Je crains d'avoir beaucoup de travail, désolée*, répondit Kimi, ignorant son père. *Profitez de votre séjour à Paris.*

Et, ce disant, elle tourna les talons et s'engouffra dans la foule, d'un pas aussi décidé qu'aveugle.

Holden, il fallait qu'elle retrouve Holden.

Par chance, ce fut lui qui vint à sa rencontre.

— *Il faut que je sorte d'ici*, murmura-t-elle.

— *Je vais chercher ton manteau.*

— *Merci, je t'attends dehors.*

Une fois à l'extérieur, elle tenta de respirer lentement pour se calmer. Pour la première fois de sa vie, elle regretta de ne pas avoir suivi les conseils de sa mère, qui rêvait de la voir avocate. Si elle l'avait écoutée, elle serait maintenant en train de défendre les droits fondamentaux des travailleuses, au lieu de ramer misérablement dans cette galère.

La porte grinça derrière elle.

— *Mademoiselle.*

La voix, masculine, profonde, la fit tressaillir.

Elle ferma les yeux, inspira et se tourna lentement. Il semblait aussi désarmé qu'elle-même. Il la dévisagea, et elle songea un instant que, peut-être, il regrettait de ne pas la connaître.

— *Je suis vraiment navré de vous importuner. J'ignorais votre présence ici.*

— *Je l'ai bien compris, monsieur*, tout comme le fait que vous auriez préféré éviter cette

rencontre. Mais je dois faire mon travail, ici et maintenant, et, si ma présence vous incommode, je vous suggère de quitter Paris.

Il se frotta les tempes, comme si lui aussi commençait à avoir mal à la tête.

— Je croyais bien faire, dit-il, surtout pour lui-même. Vous aviez votre vie en Amérique avec votre mère, et moi, ma vie, ma famille, ici, en Europe. Vous savez, je n'en ai jamais parlé à mon épouse. C'est une femme très pieuse, et je ne voulais pas qu'elle sache que j'avais commis une telle folie...

Il s'interrompit.

— En ce qui me concerne, je suis ravie que vous l'ayez commise, cette folie, comme vous dites. Et ne soyez pas désolé, ma mère s'est très bien occupée de moi, l'absence d'un père ne m'a pas empêchée d'être une enfant heureuse.

— Vous et Claudia... Vous lui ressemblez beaucoup plus que ses propres sœurs. C'est extraordinaire.

— Elle semble très gentille.

— Elle l'est. Merci de ne pas lui avoir dit qui vous êtes.

Kimi ébaucha un sourire sans joie.

— J'ai gardé votre secret pendant vingt-huit ans. Je ne compte pas l'éventer maintenant.

Très opportunément, Holden choisit cet instant pour ressortir, son manteau sur le bras.

— *Bonne nuit, monsieur.*

— *Bonne nuit*, répondit son père avec une légère inclination de tête.

Il regarda Holden de la tête aux pieds avant de disparaître à l'intérieur du bâtiment.

— Veux-tu que nous en parlions ? demanda celui-ci comme il l'aidait à enfiler son manteau.

— Je voudrais plutôt que tu m'emmènes à ton hôtel et que tu me fasses oublier tous ces soucis mondains, dit-elle avec une profonde inspiration.

— Je peux le faire, absolument.

— Tant mieux. Aurais-tu du champagne ?

— J'en commanderai au service d'étage.

— Excellent.

* * *

Holden ignorait ce que Kimi attendait de lui, mais il était prêt à lui donner tout ce dont il était capable. Elle n'avait qu'à demander. Si elle voulait s'oublier dans le champagne, il remplirait sa coupe ; si elle voulait pleurer, crier et mettre la chambre sens dessus dessous, il voulait bien jouer les souffre-douleur ; si elle voulait parler, il serait l'homme oreille.

Elle resta muette sur le trajet de retour à l'hôtel, mais elle serrait sa main comme si elle craignait de le voir disparaître si elle la lâchait.

Il commanda du champagne et, comme il avait faim, ajouta un plateau de fromages et de terrines, car il ignorait de quoi Kimi aurait envie. Avec beaucoup de pain. Il adorait le pain français.

— Je peux libérer M. Armani pour le reste de la soirée ? demanda-t-il à Kimi, qui regardait par la fenêtre, toujours en silence.

— Oui, bien sûr.

Il décida d'enfiler ce nouveau jean en son honneur, et l'un des polos qu'elle lui avait fait acheter et qui avait coûté six cents fois le prix d'un polo normal, seulement parce qu'on avait brodé le nom d'un Français sur la poitrine, et commença à se déshabiller.

Elle se tourna, le regarda, ahurie, et émit une sorte de cri étranglé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, se cachant derrière le jean. Tu m'as déjà vu nu.

— Il ne faut jamais, jamais, balancer un costume comme ça sur une chaise !

— C'est pour ça que tu as crié, que tu as failli me causer une attaque ? Pour un costume ? Je comptais le mettre sur un cintre, après.

Elle s'avança vers lui, l'air catastrophé, et ramassa les vêtements qu'elle rangea avec un soin presque religieux dans le placard. Il avait fini de se rhabiller lorsqu'on frappa à la porte.

Il crut comprendre que l'employé de l'hôtel lui proposait de déboucher le champagne, mais il déclina l'offre avec de grands signes et un généreux pourboire, pour se faire pardonner son ignorance de la langue locale.

Lorsqu'il regagna la pièce principale, il faillit, et cette fois-ci pour de bon, avoir une crise cardiaque.

Kimi se tenait au milieu de la chambre, à peine couverte par un ensemble de soie et de dentelle noir, qui la dénudait plus que si elle n'avait rien sur la peau.

Et elle avait gardé ses talons.

Il avança vers elle et pressa les lèvres sur son épaule.

— T'ai-je déjà dit que tu étais la femme la plus sexy de Paris ?

— Tu sais, ronronna-t-elle, ce truc que je fais avec la langue et que tu aimes ?

Il grogna en réponse, car la part la plus primaire de son cerveau semblait avoir pris le dessus sur sa capacité de parole.

— Je vais le refaire. Seulement, cette fois-ci, ma langue aura le goût du champagne.

Ainsi, comprit-il avec soulagement et excitation, elle n'allait ni pleurer, ni mettre la chambre sens dessus dessous. A chacun sa méthode pour se remettre d'un choc émotionnel. Celle de Kimi lui paraissait, en ce moment et sans conteste, la plus brillante qui soit.

— Je vais ouvrir cette bouteille.

— Bonne idée, dit-elle, picorant un quartier de pomme avant de s'accouder de nouveau à la fenêtre.

Il la rejoignit pour lui tendre une coupe.

— Merci, dit-elle, tapant doucement son verre contre le sien pour porter un toast. Au preux chevalier qui est venu à ma rescousse de façon inattendue.

— Je n'ai rien fait.

— Bien sûr que si. Tu étais là quand j'avais besoin de toi, murmura-t-elle, laissant sa tête reposer contre son large torse. Merci vraiment.

Elle écarta de lui pour boire une gorgée, et une autre encore.

— Divin. C'est ma boisson préférée entre toutes.

Lui préférait la bière, mais il considéra que ce n'était pas le moment de faire valoir son avis. D'autant plus que Kimi venait de poser son verre et lui passait son polo par-dessus la tête.

Apparemment, les chemises de tennis à prix exorbitant ne méritaient pas les mêmes égards que les costumes de marque, pensa-t-il en voyant atterrir le vêtement dans un coin de la pièce. Puis elle se pencha pour s'attaquer à la boucle de sa ceinture, et il cessa de penser. Ces mains douces et expertes contre sa peau, contre son sexe bandé...

Quand il la vit reculer légèrement et saisir sa coupe de champagne, puis la porter à ses lèvres, il sentit un long frisson le parcourir. S'il ne se trompait pas sur les intentions de Kimi, il allait devoir réviser son avis sur la bière et le champagne... Mais elle n'oserait pas faire... Si. « Oh, mon Dieu ! » Quand elle prit son sexe dans sa bouche, encore pleine de liquide pétillant, il crut devenir fou. Elle

s'en servait comme d'une seconde langue, laissant glisser la liqueur le long de sa verge pour la rattraper avec des baisers de plus en plus profonds, jusqu'à ce qu'il oublie même quelle était sa marque de bière préférée.

A bout de résistance, il l'obligea à se relever et la tourna contre la fenêtre pour, plaqué contre son dos, caresser ses seins enveloppés de dentelle, lui tirant de petits gémissements de plaisir. Ensuite, il se baissa sur ses hanches pour faire descendre le petit triangle soyeux le long de ses jambes et l'envoyer dans les airs rejoindre son polo. En remontant, il glissa la main entre ses cuisses pour les lui écarter, s'attardant avec délice sur la moiteur tiède de son sexe, délicieusement prêt à l'accueillir.

— Penche-toi, ordonna-t-il en un murmure.

Elle obtempéra, paupières closes. Le souffle coupé, il se régala de la vision de sa silhouette à contre-jour, qui, songea-t-il, mettait en valeur la vue depuis sa chambre. La tour Eiffel, au fond, se dressait fière et illuminée, comme lui-même en cet instant.

Alors, son désir encore exacerbé par ce décor de rêve, il caressa la rondeur des fesses que Kimi lui offrait, puis il la pénétra lentement, savourant chaque millimètre de ce premier contact, flatté par le cri de surprise qu'elle laissa échapper quand il frôla son point G. Lorsqu'elle le retint d'un impérieux coup de bassin, il comprit qu'elle ne cherchait pas une étreinte dans la douceur, et, n'écoutant plus que ses sens, il l'empala d'une poussée violente.

Le souffle de leurs respirations devint plus lourd, les gémissements de Kimi se muèrent en râles gutturaux. A leurs pieds, les rues parisiennes grouillaient de passants et de voitures. Un dernier couple d'amoureux s'attardait à la terrasse du café d'en face.

Holden enregistrerait ces détails comme dans un rêve, tandis qu'il plongeait encore et encore dans le corps chaud et pantelant de Kimi, enveloppé par l'odeur musquée qui s'en dégageait, grisé par l'excitation que trahissaient ses cris qui allaient crescendo. Cette femme était la tentation incarnée, songea-t-il en accélérant son va-et-vient, transporté par la sensualité qu'elle dégageait, et par l'accord parfait de leurs deux corps. Quand il se courba pour poser ses mains sur les siennes, Kimi guida l'une d'elles sur sa poitrine, et cette initiative le ravit. Elle aimait faire l'amour, elle aimait se faire caresser, et il allait la combler. Tout en lui mordillant l'oreille, il se mit à jouer avec le bout de ses seins qui pointaient à travers la dentelle, comme s'ils réclamaient son attention, et il l'entendit gémir encore un peu plus fort. Encouragé, il laissa son autre main descendre le long de son ventre doux comme la soie, vers son sexe brûlant et humide. Et là, il se mit à titiller son clitoris, en cadence avec les mouvements fiévreux de leurs corps. Alors, avec un dernier cri, Kimi se plaqua contre lui, le corps tendu comme la corde d'un arc, et il put sentir les spasmes de son sexe serrer le sien.

Il eut l'impression que son corps se désintérait en mille morceaux lorsque son propre orgasme explosa au fond de son ventre.

* * *

Epuisés et tremblants, ils glissèrent l'un contre l'autre vers le sol, leurs membres emmêlés.

— Merci. J'en avais vraiment besoin.

Il déposa un baiser tendre sur la nuque de Kimi, tiède sous ses lèvres, ruisselante de sueur.

— Ravi de pouvoir rendre service.

— Il va falloir que je pense à y aller.

— Reste.

Il n'en revenait pas de s'entendre dire cela. Coucher avec une femme était une chose, passer la

nuit avec, une autre fort différente. Mais le mot lui avait échappé avant qu'il puisse en mesurer les conséquences. Il aurait dû s'en trouver paniqué, s'étonna-t-il. Et pourtant non. Il avait vraiment envie qu'elle reste.

Elle tourna la tête pour le regarder.

— Je n'ai pas de brosse à dents, ni de vêtements de rechange.

— Il y a une brosse à dents sous plastique dans la salle de bains, c'est dingue comme ils pensent à tout, ces Français. Et, pour les fringues, je doute que tu sois la première fille dans l'histoire de Paris qui rentre chez elle au petit matin avec ses habits de la veille.

Elle gloussa, hésitante.

Il retint un sourire. Elle avait envie de rester, cela se voyait. Sauf qu'elle ne devait pas avoir l'habitude d'avoir envie de rester après une aventure d'une nuit. Exactement comme lui. Et exactement comme lui, cela devait l'étonner.

Mais, en même temps, comme lui, elle devait être consciente que leur aventure n'avait pas d'avenir. Quel couple improbable feraient-ils en dehors de cette semaine parisienne ?

Laissant soudain aller son corps contre le sien, elle se trémoussa et murmura contre son oreille :

— Vendu. Et, demain, on a presque toute la journée de libre. Le bonheur.

Ils restèrent encore un moment alanguis sur le tapis, avant de décider que le lit, après tout, pouvait s'avérer un bon endroit pour passer la nuit.

— Tu sais ce qui me rend triste ? dit-elle au bout de quelques instants, tout en le regardant depuis l'oreiller voisin.

— Dis-moi.

— Elle avait l'air si gentille. Claudia, je veux dire, c'est son prénom. J'ai une demi-sœur qui se nomme Claudia. Je l'ai rencontrée hier soir et elle a l'air adorable. Sauf qu'elle ne saura jamais qu'on a un lien de sang. Alors qu'on aurait peut-être pu devenir amies. Et, si jamais l'une de nous avait besoin d'un rein par exemple, si l'autre était le donneur idéal, la première pourrait passer sa vie en dialyse parce qu'elle ignore l'existence de l'autre ?

Il caressa ses cheveux, attendri, sachant que le mieux était de la laisser parler.

— Je ne connais pas la date de son anniversaire, ni ses amis, ni ses créateurs préférés. Je n'ai jamais rencontré aucun de ses petits amis, énuméra-t-elle avec un soupir. J'ai toujours souhaité avoir une sœur.

Holden pensa à sa propre famille, au bruit, aux bagarres entre frères et à sa mère, qui se demandait tout haut ce qu'elle avait fait pour mériter ces quatre garnements pour enfants. Il n'aurait changé de famille pour rien au monde ! Il faudrait, songea-t-il, qu'il la présente à Kimi : si elle voulait connaître la vie d'une famille nombreuse, elle serait comblée. Sauf qu'il n'en aurait jamais l'occasion, bien entendu.

— Tu crois qu'ils vont rentrer à Rome ? demanda-t-il.

— Je ne vois pas comment. Quelle excuse pourrait bien inventer mon père ? Ils sont à Paris pour choisir le trousseau de mariage de Claudia. Son fiancé arrive demain. Ils ne peuvent pas partir juste comme ça. Oh, mais quel cauchemar !

— Du calme. Peut-être trouvera-t-il une bonne raison pour partir ? Et, sinon, ajouta-t-il en lui caressant les cheveux, tu sauras être au-dessus de cela.

— Mmm, fit-elle en lui lançant un regard coquin et en faisant glisser une main sur son torse, je crois que j'ai plutôt envie d'être au-dessus de toi.

Chapitre 10

Kimi pénétra dans le hall de son hôtel sur la pointe des pieds, les yeux braqués sur le mur du fond où se trouvaient les ascenseurs, dans l'espoir d'atteindre sa chambre sans que quelqu'un ne s'aperçoive qu'elle rentrait au milieu de la matinée en tenue de soirée. A l'exception de Brewster Peacock, peut-être, qui avait des espions partout. Elle ne s'affola pas cependant, sans doute avait-il d'autres cancans plus juteux à se mettre sous la dent.

— *Mademoiselle Renton.*

Sa respiration se bloqua. Cette voix...

Mais elle ne pouvait pas prétendre ne pas l'avoir entendue, et n'eut d'autre choix que de se tourner. Son père se levait de l'un des fauteuils du hall, un journal à la main.

Il la regarda de la tête aux pieds, et un soupçon de dégoût traversa son visage aristocratique comme il remarquait qu'elle portait la même robe de cocktail que la veille. Elle ne put s'empêcher de passer une main nerveuse sur sa jupe, dans l'espoir insensé d'effacer les plis qu'un rapt de passion y avait laissés. Sans parler de ses cheveux, attachés à la va-vite en un chignon improvisé, ou de son visage, qu'elle avait à peine maquillé avec la petite trousse de retouches qui ne la quittait jamais. Bref, toute son apparence criait qu'elle avait découché, et le regard de son père la faisait se sentir comme une traînée, ce qui la fit enrager. Elle était la fille d'une figure de proue du féminisme, une femme libérée qui assumait sa sexualité sans complexes ! Personne n'avait le droit de la juger. Et encore moins cet homme qui cachait son existence à sa famille bien pensante.

— Monsieur, répondit-elle froidement.

— Je vous attendais. J'ai pensé que nous pourrions petit déjeuner ensemble.

— Merci, mais j'ai déjà pris mon petit déjeuner. Avec mon amant, ajouta-t-elle, mue par un élan irrépressible de provocation.

Et toc. Cela valait le coup, rien que pour voir son expression pincée. Elle crut un instant qu'il allait lui assener un stupide commentaire machiste et se prépara à riposter, et, lorsqu'il sembla ravalier sa réponse, elle en fut presque déçue.

— Peut-être alors accepteriez-vous de prendre un café avec moi ?

— D'accord, concéda-t-elle.

En revanche, il était hors de question pour elle de se montrer en tenue de soirée à 11 heures du matin dans le bar d'un hôtel fréquenté par les gens de son milieu.

— J'ai besoin de vingt minutes.

Il s'inclina.

— Je vous attendrai dans la salle du restaurant, répondit son père.

Elle prit l'ascenseur. Que lui voulait-il ? Pourquoi était-il venu ? Les questions se bousculaient dans sa tête tandis qu'elle entra à la hâte dans sa chambre et choisissait sa tenue. Heureusement, elle avait déjà pris une douche avant de venir.

Elle avait dix-sept minutes avant de retrouver l'homme dont le sperme avait eu tant d'importance dans son existence, et, bien que ce soit à peu près la seule chose qu'il ait faite pour elle, elle lui en était reconnaissante. Mais pas assez pour se laisser chasser de Paris, si, comme elle le soupçonnait, c'était ce à quoi il prétendait en débarquant à l'improviste à son hôtel.

Dix-neuf minutes après avoir quitté son père, elle passait la porte du restaurant de l'hôtel, vêtue d'une tunique fluide de Stella McCartney et d'un pantalon Chloé sur ses ballerines Chanel. Son chignon, cette fois-ci, était impeccable, à l'instar de son maquillage.

Elle aperçut aussitôt son père, attablé à l'écart des oreilles indiscretes au fond de la salle, peu fréquentée à cette heure du jour. Un mélange d'émotions contradictoires l'envahit comme elle s'en approchait. Giovanni Ferraro ressemblait exactement à ce qu'il était : un aristocrate italien, homme d'Etat et d'affaires, membre d'une famille illustre et privilégiée. Les enfants hors mariage, songea-t-elle, ne devaient pas être si rares dans sa lignée, après tout.

Lorsqu'il la vit arriver, il se leva pour écarter une chaise afin qu'elle puisse s'y asseoir. Elle le remercia et prit place.

Ils se retrouvaient donc enfin, songea-t-elle, après tant d'années. Face à face.

Un serveur empressé se précipita vers la table. Son père appartenait à cette catégorie d'hommes pour lesquels serveurs et portiers se pliaient en quatre.

— Que désirez-vous ? demanda-t-il.

— *Un café au lait, s'il vous plaît*, dit-elle au serveur.

Dans un français sans accent, son père commanda aussi une corbeille de viennoiseries et des fruits.

— Vous parlez le français ? s'enquit-il lorsque le serveur partit.

— Oui. L'italien aussi.

Sa seule réaction fut un léger haussement de sourcils.

Le café arriva et elle fut soulagée de pouvoir occuper ses mains, qui tremblaient. Sa vulnérabilité devant cet homme la mettait en rogne contre elle-même, alors que lui, qui devait éprouver le même malaise, semblait avoir une parfaite maîtrise de ses émotions.

— Pourquoi vouliez-vous me voir ?

— Vous avez le physique d'une Italienne, mais les manières directes des Américains, dit-il avec un sourire à peine perceptible.

Il était beau, son père. Ses cheveux, fournis et foncés, étaient parsemés de quelques mèches argentées, il avait une belle bouche, déterminée mais sensuelle et, bien sûr, les mêmes yeux qui la fixaient chaque matin dans le miroir.

Peut-être parce qu'il n'était pas américain, il ne semblait pas pressé de répondre à sa question, en revanche, il leva les mains, paumes vers le haut, en un geste qu'elle trouva très méridional.

— Je pensais que nous pourrions déguster une collation et parler.

— Parlez, donc.

Le serveur s'approcha avec leur commande, ce qui lui fournit une bonne excuse pour ne pas entamer la discussion. Elle saisit un croissant et une pomme, pour la forme. Ce matin au réveil, elle avait partagé une omelette avec Holden, ils l'avaient savourée ensemble au lit. Et, quand bien même elle n'aurait pas mangé depuis des jours, elle se sentirait incapable d'avaler la moindre miette.

— Vous voir hier soir a été un choc pour moi, dit-il enfin.

— Pour moi aussi, je vous assure.

Il hocha la tête, grave.

— Je n'avais jamais songé que vous pourriez me ressembler autant, dit-il comme il dépeçait un croissant qu'il redéposa dans l'assiette. Ni être le sosie de ma fille.

Elle se retint de lui décocher la réplique évidente qui lui montait aux lèvres. Comment sa mère, avec la tête si bien posée sur les épaules, avait-elle pu tomber amoureuse de ce type ? Il sourit. Bon, d'accord, c'était un homme très attirant, il avait une voix veloutée, et son anglais était parfait à l'exception d'un soupçon d'accent qui le rendait encore plus exotique. Un véritable charmeur de ces dames, mais encore, il lui semblait incroyable que sa mère, si féministe, si volontaire, ait pu perdre la tête pour lui, même avec l'excuse de la jeunesse.

— J'ai demandé votre mère en mariage, le saviez-vous ? demanda-t-il, comme si ses pensées avaient suivi le même chemin que les siennes.

— Oui, ma mère a toujours cru qu'il fallait dire la vérité aux enfants.

— Elle m'a éconduit. Votre mère était toujours si...

Il hésita, comme s'il cherchait le mot juste en anglais.

— ... Si *indépendante*. Je pense d'ailleurs que c'est cette facette d'elle qui m'a attiré en premier lieu. Elle n'avait rien à voir avec le type de femmes auquel j'étais habitué. J'ai été séduit par son aplomb et son assurance. J'étais loin de chez moi, emballé par les idées et tous les gens que je découvrais à l'université. Nous n'avons pas pensé aux conséquences.

Il la regarda avec un air désolé. Il avait dû comprendre que se référer à elle comme une « conséquence » tenait de l'indélicatesse.

— Je n'aimais pas votre mère, et elle ne m'aimait pas non plus. J'ai été cependant très contrarié par sa réponse. Pourtant, ce sont justement son aplomb et son indépendance qui l'ont portée à refuser obstinément d'épouser un homme *simplement* parce qu'elle portait son enfant.

— « Une femme sans un homme est comme un poisson sans un vélo. » C'est l'un des dictons préférés de ma mère.

— Je m'en souviens, mais je n'ai jamais compris cet aphorisme. En tout cas, je n'avais d'autre choix que de respecter sa volonté. J'ai fait mon possible pour que tu ne manques de rien, et, pour le reste, nous étions convenus de faire comme si rien n'était arrivé entre nous.

Il la regarda comme s'il attendait une absolution qu'il s'était, à l'évidence, accordée depuis longtemps.

— Mais quelque chose était arrivé. Moi.

Il acquiesça, et ils continuèrent à siroter leurs cafés dans un silence où la tension était palpable. Il s'en était tiré trop facilement, pensa-t-elle pour la énième fois de sa vie. Quel soulagement de rentrer en Europe pour reprendre sa vie d'avant, avec comme excuse pour apaiser sa conscience « j'ai voulu l'épouser, et elle a refusé ».

— Je vous avais écrit, dit-elle alors.

Cette fois-ci, il ferma les yeux avant de hocher de nouveau la tête.

— Et vous ne vous êtes pas donné la peine de me répondre, conclut-elle, amère. Vous avez recours à un avocat, pour ces choses-là.

— Cela était... regrettable.

— *Regrettable ?*

Le ton de sa voix était monté et elle dut se forcer pour revenir à un volume convenable.

— J'avais quinze ans. Tout ce que je demandais, c'était que vous... que vous reconnaissiez mon existence. Et vous avez dit à votre avocat de me prévenir que tout contact avec vous ou votre famille

m'était hautement déconseillé.

— Qu'aurais-tu voulu que je fasse, Kimberley ? Mon épouse n'est pas au courant de mon incartade. A l'époque de ta lettre, mes filles étaient à peine adolescentes. Ta mère avait fait son choix, un choix que j'ai respecté, auquel je me suis plié. Maintenant, je te demande de respecter ma décision de protéger ma famille d'une information qui ne peut que la blesser. Ma femme est très pieuse. Elle se doutait que je n'étais pas vierge comme elle le jour de nos noces, mais...

— J'aurais été un motif de rupture, c'est ça ?

Elle avait ses yeux, mais pas son regard. Le sien était plus dur, plus coriace, pensa-t-elle.

— Je vois que tu attends des excuses de ma part. Tu sais pourtant que j'ai essayé d'agir correctement. Je regrette cependant que ma façon de faire ait pu te blesser.

— Revenons à ma question du départ, alors. Pourquoi êtes-vous venu ce matin ? Vous m'avez demandé de rester à l'écart de votre famille, je l'ai fait. J'ai même menti hier à votre fille, alors que vous vous teniez derrière elle, horrifié à l'idée que je puisse dévoiler votre terrible secret.

— Quand je t'ai découverte dans cette soirée, j'étais trop surpris pour penser avec acuité.

— Vous ne savez rien de moi, n'est-ce pas ?

Elle pensa aux heures qu'elle avait passées sur Google pour tenter de savoir quoi que ce soit le concernant. Et lui ignorait même qu'elle était rédactrice de mode et qu'elle pourrait en conséquence se trouver à Paris lors de la saison des défilés. Elle ne l'avait jamais intéressé.

Il ébaucha un demi-sourire avec une touche de mélancolie.

— Non. J'ai choisi de penser à toi comme à la fille de ta mère, c'était plus facile pour moi.

— Jusqu'à ce terrible choc d'hier soir.

— J'ai cru un instant à une simple coïncidence. Mais j'ai demandé qui tu étais, et, lorsqu'on m'a dit ton nom, j'ai compris.

— Google.

— Pardon ?

— J'ai suivi ta piste ces dernières années sur Google. J'ai pu voir des photos de toi, avec ton épouse, dans des galas. J'ai appris que tu faisais partie d'un grand nombre de conseils de direction de grandes entreprises. Je sais que tu voyages souvent à New York pour affaires.

Elle ne dit pas combien cela avait été dur, dans ces occasions, de le savoir dans sa propre ville sans qu'il se donne la peine de tenter de la contacter.

— Peut-être consulterai-je Google en rentrant à mon hôtel pour en savoir un peu plus à ton sujet.

— Google te dira que je suis la responsable mode d'une importante publication, et que la semaine des défilés est l'une des dates capitales dans mon agenda professionnel, rétorqua-t-elle avec le regard le plus âpre qu'elle put composer. Je ne compte pas quitter Paris.

— Mon petit, tu te méprends. Si je suis ici aujourd'hui, c'est pour te demander si... s'il y a une possibilité que toi et moi apprenions à nous connaître.

Elle avait si longtemps attendu ce moment. Et maintenant...

— Et Claudia ?

— Claudia est déjà assez anxieuse avec les préparatifs de son mariage. Ce n'est peut-être pas le moment de lui révéler ce type d'information.

— Le squelette reste bien caché au fond du placard, je vois.

Il déclarait vouloir la connaître, mais sans prendre de risques envers sa famille.

— Le fiancé de Claudia arrive aujourd'hui, ils vont être très occupés. J'ai pensé que nous pourrions passer un peu de temps ensemble.

Cela ne suffisait pas. L'adolescente en quête de reconnaissance paternelle n'existait plus. Elle

était une femme adulte, et, si son père la voulait dans sa vie, eh bien, qu'il partage sa vie avec elle. Toute, sans restriction.

— Je crains que ce soit impossible. Je suis ici pour mon travail et je doute de disposer de beaucoup de temps libre.

— D'accord. Peut-être que tu pourrais me raconter quelques choses sur toi pendant que nous prenons notre café.

— Bien sûr. Voyons... J'ai une maîtrise en lettres modernes obtenue à l'université de Wellesley. Je voulais faire une école de mode, mais ma mère m'en a dissuadée et, rétrospectivement, je pense qu'elle avait raison. J'ai vingt-huit ans, je suis célibataire, sans enfants, et je vis dans un petit appartement dans Upper East Side, que j'ai acheté avec mon fonds d'épargne, dont je te remercie. J'adore les vêtements, les voyages et les films d'Audrey Hepburn. Et je suis allergique à l'ananas.

— Tu tiens ça de moi, je le suis aussi, dit-il avec une mine grave qui se mua en un sourire chaleureux.

Là, elle pouvait comprendre que sa mère n'ait pas pu résister à ce charme, trente ans auparavant.

— Par chance, je déteste l'ananas, ajouta-t-il.

— Moi aussi, commenta-t-elle, ravie d'apprendre ce petit détail qui les rapprochait.

— Cet homme avec qui je t'ai vue hier soir, il est ce qu'en Amérique vous appelez ton « petit copain » ?

— Non, je l'ai rencontré il y a quelques jours.

Elle tartina un peu de confiture de framboises sur son croissant.

— Mmm. Délicieux, tu devrais goûter.

Son père désapprouvait son comportement, elle le devinait à la façon dont il pinçait les lèvres, et elle en ressentit une étrange euphorie. Il devait s'agir d'une crise d'adolescence à retardement, car, jusqu'à ce jour, nul père ne s'était jamais opposé à ses choix de vie.

— Est-ce bien sage comme comportement ?

— Tu parles comme un père. Peut-être comptes-tu le prendre entre quat'z-yeux pour lui demander quelles sont ses intentions ?

Il ne répondit pas.

— C'est bien ce qui me semblait, conclut-elle, espiègle.

Chapitre 11

Malgré sa courte expérience dans le monde de la mode, Holden avait vite saisi que l'un des principaux enjeux de la semaine pour les maisons de couture était de produire *le* défilé qui éclipserait tous les autres. Et, malgré les shows sidérants auxquels il avait assisté les jours précédents, quelque chose lui disait que l'événement de ce soir était voué à défrayer la chronique. Le créateur Daniel LeSerge présentait sa collection de chapeaux. Et apparemment il n'avait pas lésiné sur les moyens : le défilé aurait lieu au musée d'Orsay, rien que ça.

En ce qui le concernait, qu'on ait choisi pour cadre l'une des galeries de peinture les plus célèbres au monde présentait un net avantage : une sécurité à toute épreuve. Personne ne voulait prendre le risque de voir disparaître un Monet ou un Van Gogh ! Il y aurait des gardes de sécurité à foison, songea-t-il, aussi bien en uniforme qu'en civil. Plus lui, qui comptait garder les yeux bien ouverts : ce gang ne volerait pas une de ces créations affolantes s'il pouvait l'éviter.

Lorsque Kimi arriva dans sa limousine, il se prêta de bon gré au désormais rituel passage en revue. Elle vérifia le pli du pantalon qu'elle lui avait conseillé de porter et même les lacets de ses Richelieu. Elle approuva d'un hochement de tête.

— Et maintenant, je peux enfin t'embrasser ou je risque d'abîmer ton maquillage ?

— Tu l'abîmerais, je nous connais, dit-elle avec un clin d'œil avant de se hisser sur la pointe des pieds et de déposer un bref baiser sur ses lèvres.

Il se contenta pour ne pas la serrer contre lui, ni enfoncer les mains dans ses cheveux, ni mettre en pratique la flopée d'idées qui lui passaient par la tête. En revanche, il ne pouvait pas empêcher ses sens de partir au quart de tour dès qu'elle s'approchait un peu trop, ni son imagination de s'envoler vers ce qu'ils feraient plus tard, lorsqu'ils retourneraient dans sa chambre — ou dans la suite de Kimi.

Une fois dans la limousine, il lui prit la main. Heureusement, songea-t-il en s'apercevant qu'il ne savait plus rester auprès d'elle sans la toucher d'une manière ou d'une autre, le vernis à ongles ne craignait rien.

— As-tu profité de ta journée libre ? demanda-t-il.

— J'ai vu mon père, il était à l'hôtel lorsque je suis rentrée.

— Ton père ? ! Que voulait-il ?

— Lui-même ne semblait pas le savoir. Enfin, entre autres, il prétendait vouloir mieux me connaître. Sans pour autant me présenter à sa famille.

Holden contenta le nom d'oiseau qui lui venait aux lèvres.

— Que lui as-tu répondu ?

— Que j'étais très occupée cette semaine.

— Bien joué ! Comment ce type peut-il vouloir continuer à garder ton existence sous le sceau du secret ?

— Je ne l'approuve pas, tempéra-t-elle, mais j'arrive à le comprendre, tu sais. Il occupe une position importante, autant en politique que dans l'économie de son pays. Il n'a jamais parlé de moi ni à sa femme ni à ses enfants. Je pense qu'il veut leur éviter un choc.

— Je crois surtout qu'il cherche à sauver sa peau. Et toi, dans tout ça ? Et tes sentiments ? Et ce que tu veux ?

— Tu es un bon allié, Holden, dit-elle, posant la tête sur son épaule.

— Il compte rentrer à Rome ?

— Non, il reste.

— On ne va pas s'ennuyer, alors.

— Qu'il aille au diable ! Je ne vais pas le laisser ruiner ma semaine préférée de l'année. D'ailleurs, j'ai hâte de voir les créations de Daniel. Ses défilés sont toujours épatants.

— J'avais cru comprendre qu'on allait voir des chapeaux.

— Des chapeaux comme ceux-là, tu n'en as jamais vu. D'après le dossier de presse, il a tiré son inspiration du lieu du défilé.

— C'est-à-dire ? Il a recréé les tableaux impressionnistes sur des couvre-chefs ?

— Peut-être. Mais alors je plains le mannequin qui va se coltiner la meule de foin de Monet sur la tête !

— Cela doit valoir le détour.

— J'ai aussi hâte de connaître ta réaction. Promets-moi de me faire un rapport complet de tes impressions. Sans censure.

— Ma belle, tu peux m'avoir sans censure et en version intégrale quand tu voudras.

Une étincelle de désir illumina le bleu de ses yeux, et il put sentir sa peau qui brûlait comme il glissait la main sous sa chevelure dense pour l'attirer contre lui et l'embrasser avec douceur, à peine le temps de goûter la saveur sucrée de sa langue.

— J'adore cet endroit ! fit Kimi lorsque la voiture s'arrêta à l'entrée du musée.

Avant de quitter la limousine, il la vit sortir une trousse lilliputienne de son petit sac Hermès. Il s'amusait maintenant à repérer ce genre de détails. Elle retoucha sa bouche avec un bâton de rouge et lui passa un Kleenex afin qu'il efface les traces que ce même rouge avait laissées sur ses lèvres.

— Zut ! rouspéta-t-elle. J'ai un ongle qui accroche. Donne-moi une seconde.

Incroyable, pensa-t-il, la voyant sortir de sa trousse un outil curieux qui, découvrit-il aussitôt, n'était pas un couteau multifonction, mais un nécessaire à manucure avec une lime, des ciseaux et même un polissoir. Elle répara le dégât en moins d'une minute.

— Je ne savais même pas que ces trucs existaient, dit-il.

— C'est excellent, n'est-ce pas ? Je l'ai trouvé au Japon, il ne me quitte jamais.

Comme ils entraient dans le musée au milieu de la foule, ironie du sort, ils se retrouvèrent pratiquement nez à nez avec le père de Kimi, sa sœur, et un grand blond trapu qu'il aurait pris pour l'un des vigiles s'il n'avait pas eu sa main enlacée à celle de Claudia. Il avait une tête de dur à cuire, le nez cassé qui allait avec, et des muscles qui semblaient sur le point de faire éclater les coutures de son costume Hugo Boss. Ses yeux bleu acier scrutaient l'assemblée, avec ce regard alerte propre aux anciens soldats et aux membres d'un corps de sécurité.

A ce moment précis, comme s'il se sentait observé, le blond porta son regard sur lui d'abord, puis sur Kimi. Holden vit son expression se durcir d'une façon imperceptible pour un œil moins

exercé que le sien. Le type regarda la femme à son bras avant de revenir sur Kimi, et murmura quelque chose à l'oreille de Claudia, qui les découvrit. Avec un grand sourire, la jeune fille se dirigea vers eux, son fiancé à la traîne.

Kimi se raidit à son côté, et lança un regard paniqué en direction de son père. Qu'était-elle censée faire alors que sa demi-sœur venait dans sa direction ?

— Bonsoir ! salua Claudia.

— Bonsoir.

— Voici mon fiancé Vladimir, et voici... Oh, je suis désolée, j'ai oublié votre nom.

— Kimberley Renton.

— Mais bien sûr, Kimberley.

Holden crut qu'elle allait s'évanouir, mais elle tint bon.

— Mes amis m'appellent Kimi, dit-elle en serrant la main de Vladimir.

A son tour, Holden fut présenté. De toutes les situations cocasses qu'il avait connues dans sa vie, celle-ci remportait la palme. Vladimir n'avait pas l'air de penser autre chose, mais il ne semblait pas du genre à partager ses pensées en société.

Un silence palpable s'installa, jusqu'à ce qu'un chœur de cris et de soupirs ne vienne le briser. Ils se retournèrent tous en parfaite synchronie, mais ce fut Kimi qui s'exclama la première, ébahie.

Il comprit aussitôt la raison de sa surprise. Un mannequin marchait parmi le public, vêtue d'une robe noire simplissime, de façon à n'être qu'un support pour le couvre-chef inouï qu'elle portait au-dessus de ses cheveux, coiffés en une espèce de nid géant. C'était le plus incroyable chapeau que Holden ait jamais vu. Une sorte de cage en fer forgé noir, voûtée, sous laquelle le visage du mannequin, paré d'un fard théâtral, ressemblait à... Soudain, il comprit. A un train. Il sourit. Mais bien sûr, le musée d'Orsay était jadis une gare. Daniel s'était inspiré du style Art déco de l'architecture, de sa structure noire et des carreaux de verre opaque. A l'intérieur de ce chapeau invraisemblable — ridicule, pensa-t-il, qui devait de surcroît peser une tonne —, un canari piaillait, affolé.

Quelques applaudissements timides se firent entendre, pour devenir une salve assourdissante au fur et à mesure que d'autres mannequins surgissaient des coulisses, toutes coiffées d'une cage ornée de tissus, de fleurs et de plumes, et même, pour l'une d'elles, de la sphère opalescente d'une horloge. Chaque cage enfermait un oiseau d'une espèce différente, et leurs chants se mêlaient au-dessus des commentaires admiratifs de l'assistance.

C'était fou. C'était... magique. Alors Holden sortit son appareil pour faire ce qu'il faisait le mieux : capturer des instants fugitifs.

Cela faisait déjà un bon moment qu'il prenait des photos lorsqu'il vit sur la scène une dame d'une élégance exquise offrir un bout de pain à un perroquet bleu roi, avec le concours patient du mannequin qui se tenait, immobile et penchée, pour lui faciliter la tâche. A cet instant, Holden sentit l'adrénaline couler à flots dans son sang : de là où il était placé, il avait un angle parfait. Il la tenait, sa photo unique.

Lorsqu'il écarta les yeux de l'appareil, il faillit bousculer Brewster Peacock, qui le fixait d'un regard appréciatif.

— Bon shoot.

— Merci.

— J'aimerais avoir quelques-unes de vos images pour ma colonne.

Ce n'était pas la première fois qu'on lui proposait d'acheter ses photos. Il n'était pas sans savoir que des photographes peu scrupuleux vendaient leurs images au plus offrant, plutôt que de

rester fidèles aux magazines qui les embauchaient. Holden n'avait aucun respect pour ces gens, ni pour ceux qui cherchaient à les corrompre.

— Merci. Pour cela, il faudrait que vous voyiez avec Kimi, dit-il avant de lui assener une révérence moqueuse et de tourner les talons.

Le défilé était terminé, et il n'avait aucune envie de rester plus longtemps au milieu de ces gens tous plus superficiels les uns que les autres. Enfin, presque tous, songea-t-il en apercevant Kimi dans un coin de la pièce, en train de noircir à une vitesse effarante, comme à son habitude, les pages de son cahier de notes. Plus il la connaissait, et moins l'adjectif « superficiel » lui paraissait convenir à cette incroyable jeune femme.

— C'est du jamais vu ! s'exclama-t-elle, excitée, lorsqu'il s'approcha d'elle et l'entraîna vers la sortie. Il faut absolument que je finisse ce papier cette nuit même pour qu'il paraisse demain à la première heure sur l'édition en ligne.

Ils étaient sur le point d'atteindre leur voiture, lorsqu'une voix héla Kimi.

— Kimi, ma chère. Tu pars déjà ? Je peux te parler ?

Brewster. Encore lui.

— Pas maintenant, je suis pressée... Appelle-moi demain ?

— Mais c'est très important.

— Désolée, j'ai un papier à finir.

— Moi aussi, justement, répliqua le journaliste.

Quelque chose dans son ton interpella Holden, qui se tourna pour l'observer. Le bonhomme de soie bordeaux s'éloignait déjà avec son sautellement caractéristique.

— Qu'il boude autant qu'il veut. Son article ne sera pas illustré par les meilleures photos du monde, dit-elle, une fois dans la limousine.

Elle se pencha sur lui et l'embrassa avec passion.

— Tu as dû faire des images incroyables, j'en suis certaine. On gardera les meilleures pour l'édition papier, mais on peut en utiliser une ou deux un peu plus « croyables » pour mon blog.

— Tu ne les as même pas vues !

— Si Brewster veut les voler, mon cher, c'est qu'elles sont d'enfer.

Il pouvait penser à des compliments plus flatteurs, mais c'était toujours un compliment, donc bon à prendre.

Comme si elle avait compris qu'elle ne s'était pas montrée assez généreuse, elle lui octroya un baiser encore plus brûlant, encore plus profond, qui lui tourna la tête.

— Tu sais, dès que le boulot sera liquidé, on fera tout ce que tu voudras, dit-elle.

Eh voilà un objectif motivant.

— Tout ?

— Sans oublier que j'ai un droit de veto.

— On t'a déjà dit que tu étais une maniaque du contrôle ?

— Plus d'une fois.

Il éclata de rire et l'enlaça de ses bras puissants pour s'emparer goulûment de sa bouche. Il l'embrassa, c'était à lui de l'embrasser, histoire qu'elle comprenne que, parfois, perdre le contrôle était un chemin à deux voies.

* * *

« On était aux mésanges ce soir au défilé de Daniel LeSerge, chapelier fou, créateur génial... »

Kimi se lança sans perdre une seconde dans la rédaction de son article. Elle désirait rendre l'ambiance enchanteresse de ce soir sans pour autant négliger la description des modèles présentés au public. D'après son expérience, l'enjeu de la semaine de la mode était moins de montrer des vêtements portables que de mettre en évidence la créativité débridée des créateurs les plus inspirés. Et personne ne maîtrisait mieux que Daniel les codes de la scène et de la mode, pensa-t-elle, frappant comme une mitrailleuse des doigts sur son clavier, l'œil rivé à l'horloge. Avec un peu de chance, si elle finissait avant minuit et si Holden formatait les images dans les temps, l'article serait le premier à lancer le scoop sur la Toile. C'était une invention formidable, internet.

Vers 11 heures, elle avait fini son article.

Elle coupa ici et là, le relut encore une fois et mit le point final avec un soupir de satisfaction.

Cinq minutes plus tard, Holden frappait à sa porte.

— Alors ? dit-elle en guise de salutation.

Pour toute réponse, elle reçut un sourire chaleureux assorti d'un baiser encore plus torride.

— J'ai imprimé celles que je préfère pour toi.

Elle le regarda de la tête aux pieds et son corps devint tout liquide.

— As-tu une idée de l'état dans lequel tu me mets ? ronronna-t-elle.

— Non, mais je veux bien que tu me montres.

Elle commença à regarder les images, impressionnée. Peut-être que Holden pensait que la mode était un passe-temps futile, mais il n'avait pas laissé son jugement affecter son talent. Ses images lui donnaient la chair de poule. Celle de la femme avec le perroquet bleu était inestimable, car le regard de Holden avait capté, sans négliger l'humour, l'extravagance folle de toute la collection.

— Celle-ci, on la garde pour le magazine. Et on envoie tout de suite celle avec le chapeau à plumes et le Picasso en toile de fond, c'est le cas de le dire.

Il les chargea sur son ordinateur et, en cinq minutes, texte et images partaient vers New York.

— Parfait, dit-elle, s'étirant comme un chat. Je suis toute à toi.

— Parfait, oui, car j'ai quelques idées.

— Ah oui ? Quelle sorte d'idées ?

— Fais-moi confiance.

Elle le regarda, en silence, et il soutint son regard.

— D'accord, dit-elle enfin.

— Très bien, prends un pull, dit-il avec un sourire qui éclairait son visage tout entier.

— Un pull ?

— Une *petite laine*, oui, pour l'air du soir. Ou une veste, ou une couverture, comme tu voudras.

Il la regardait avec des yeux dont elle ne savait pas déchiffrer l'expression. Il était probablement l'homme le plus excitant auquel elle ait jamais eu affaire. Non. Il était, *sans conteste*, l'homme le plus excitant, et le plus imprévisible, qu'elle ait jamais rencontré. Et il la regardait avec des yeux pleins de désirs inavouables.

— Mais pourquoi ? insista-t-elle, flirteuse.

— Parce que Paris la nuit et toi, ensemble, vous donnez à un homme comme moi des idées.

— Et pourquoi prends-tu l'appareil ?

— Je suis photographe, je pourrais voir quelque chose que je voudrais mettre en boîte.

Ses mots lui donnaient des frissons comme s'ils étaient des caresses. Si la chaleur qui brûlait dans son ventre montait encore d'un cran, songea-t-elle, son corps allait s'enflammer comme le ciel de Paris, une nuit de 14 juillet.

Chapitre 12

Sans perdre une seconde, Kimi choisit un châle en pashmina noir qu'elle fourra dans un cabas Hermès, et enfila ses ballerines tout-terrain, bouillonnant d'excitation. La soirée s'annonçait prometteuse.

Elle aurait pu se rendre à une dizaine de fêtes glamour aux quatre coins de la ville, mais son sixième sens lui disait qu'elle allait s'amuser encore plus en choisissant de passer cette nuit en tête à tête avec Holden.

— Allons-y.

— Et voilà une femme selon mon cœur.

— Veux-tu que j'appelle le chauffeur ? dit-elle, déjà dans l'ascenseur.

— Non, pas de voiture ce soir.

— Un indice pour que je devine où nous allons ? demanda-t-elle.

— Je n'ai jamais vu Paris la nuit. J'ai pensé que tu pourrais me montrer la ville.

— Ah, monsieur souhaite une visite privée ?

— Exactement.

— Je suggère alors de commencer par les quais de la Seine. C'est tellement « Un Américain à Paris »... Et la lune brille, ce sera très romantique.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais » qui vaille. Si tu veux prendre le pouls de cette ville la nuit, il faut commencer au bord de l'eau.

Elle le prit par la main et ils marchèrent jusqu'aux abords du fleuve. Un Bateau-Mouche, éclairé comme une lanterne, promenait des touristes ébahis.

Laissant son regard vagabonder autour d'elle, Kimi ne put s'empêcher de penser à tous ces couples d'amoureux qui avaient longé ces rues la main dans la main, aux histoires d'amour qui y étaient nées, vouées à durer à jamais ou à se finir dans un fracas de cœurs brisés.

C'était une belle nuit, douce et fraîche, avec un ciel étonnamment clair. La Seine glissait comme un ruban d'argent, lisse et silencieux. Un pont se levait au-dessus des eaux.

— Attends, dit-il comme elle avançait sous la majestueuse structure en pierre.

Elle se tourna et le regarda régler son appareil.

— Je ne suis pas un très bon modèle.

— Cette nuit, tu l'es. Tu es ma muse à moi. Mon inspiration.

— Je n'ai jamais travaillé comme muse, soupira-t-elle. Que veux-tu que je fasse ?

— Mets-toi vers le pilier, dit-il, pointant du doigt le point où il désirait qu'elle pose. Très bien,

là.

Elle obéit et avança sur les pavés. Il n'y avait personne autour, et l'éclairage, assez doux, laissait la part belle à la lumière de la lune.

Elle s'adossa contre le mur de pierre et le regarda.

— Non, non, non, dit-il derrière son objectif. Je ne veux pas une photo souvenir de vacances à coller sur le frigo, genre « je suis à Paris, je m'éclate, je pense à vous ».

— Alors dis-moi ce que tu veux, répondit-elle, frustrée.

— Je veux Paris. L'ambiance. C'est censé être la ville de l'amour ! Donne-moi de l'amour. Donne-moi la passion. Ou, au moins, un peu de sexe !

— Tu veux du sexe ? rétorqua-t-elle. Tu vas en avoir !

Elle ouvrit son chemisier. Elle ne comptait pas le déboutonner complètement, juste ce qu'il fallait pour mettre son décolleté en évidence. Elle se déhancha, retroussant sa jupe de quelques centimètres, et imagina qu'elle avait quelque chose à vendre tandis qu'il était un inconnu à la recherche d'un peu de chaleur monnayée.

— Oui ! dit-il. C'est ça ! Génial !

Il s'approcha, elle pouvait entendre le clic d'obturateur qui lui indiquait que les prises de vue se succédaient sans discontinuer. Elle afficha une moue de dédain, fort à propos, pensa-t-elle, pour le rôle qu'elle s'était donné. L'idée ne manquait pas de piquant, et l'enthousiasme de Holden ajoutait à son émoi.

— Maintenant, doucement, défais encore un bouton, en me regardant. Doucement, d'accord ?

Elle le fixa à travers ses cils, consciente de sa respiration de plus en plus lourde, ses seins pointant scandaleusement sous la fraîcheur de la brise. Et sous la chaleur du regard de Holden... Elle porta la main à sa poitrine et, lentement, aussi lentement qu'il l'avait dit, elle défit un bouton.

— Holden ?

— Oui ? répondit-il d'une voix rauque.

— N'étais-tu pas censé me prendre ? En photo ?

Le temps d'une seconde, il sembla abasourdi, avant qu'un sourire d'incrédulité ne courbe sa bouche gourmande.

— J'avais oublié.

— Alors il va falloir que je recommence, susurra-t-elle.

Elle libéra un autre bouton. Cette fois-ci, il se tenait prêt, et elle le vit s'approcher, l'appareil toujours devant son visage.

— Tu es superbe ! Magnifique !

Son fantasme était devenu si réel, qu'elle crut qu'il allait lui faire une proposition de prix. A la place, il lui octroya un de ses sourires à tomber par terre.

— D'accord. Ensuite ? demanda-t-il.

— Nous sommes à Paris. Suivons la prochaine volée de marches et voyons où cela nous conduit.

— Excellent !

Ce quartier de la ville n'avait plus de secrets pour elle, mais elle décida qu'il serait plus amusant de le laisser croire qu'ils vagabondaient au petit bonheur la chance. Elle commença à refermer sa chemise, mais il l'en empêcha.

— Mets ton pull, plutôt.

Obéissante, elle drapa le châle autour d'elle. Le cachemire était doux contre sa peau fébrile.

Ils marchèrent encore sur le quai et, comme ils remontaient vers le niveau de la rue, ils

découvrirent la tour Eiffel qui se découpait sur le ciel.

— Attends, demanda-t-il. J'adore cette vue. Accoude-toi à la rambarde et regarde la tour.

Elle le regarda par-dessus son épaule, mais prit la pose qu'il souhaitait.

— Parfait, ne bouge plus.

Il s'approcha d'elle et elle sentit sa jupe remonter.

— Mais qu'est-ce que tu...

— Chut.

Le tissu glissait haut le long de ses cuisses nues. Il ne la toucha pas, mais la laissa à la merci des éléments, la brise, la nuit, le murmure du fleuve en contrebas. Ensuite, oui, elle sentit sa main courir entre ses jambes pour les écarter doucement, et tout ce qu'elle put faire, ce fut de contenir un gémissement.

Quelqu'un pouvait arriver à tout moment. Les voitures passaient, les lumières aux fenêtres éclairaient les façades sombres.

Holden recula de quelques mètres, et elle ferma les yeux sans vouloir penser au spectacle qu'elle offrait, complètement habillée, mais avec la jupe hissée sur ses hanches, laissant à découvert la culotte ajourée en dentelle bleu pâle et rubans de satin. Heureusement, pensa-t-elle, personne ne pouvait deviner l'urgence du désir qui la consumait, chaque clic de la caméra la grisant davantage.

— Tourne la tête et regarde-moi, maintenant.

Jamais elle n'avait frayed avec un homme plus excitant, pensa-t-elle en posant ses yeux sur lui. La caresse de la brise, loin de lui procurer le moindre apaisement, excitait ses sens de plus belle.

Lorsqu'il revint vers elle, son envie de lui était si puissante qu'elle avait du mal à tenir sur ses jambes.

— Je n'avais jamais photographié de muse aussi renversante, murmura-t-il à son oreille, l'enlaçant par la taille pour l'inviter à marcher.

Arrivés à l'arc de Triomphe, il l'adossa contre un lampadaire un peu en retrait du tumulte de la place de l'Etoile et, avec délicatesse, il abaissa le tissu de son soutien-gorge pour découvrir un sein. Ensuite, il prit ses bras qu'il plaça au-dessus de sa tête.

— Mais que fais-tu ? gémit-elle presque.

— Chut. C'est de l'art.

Malgré l'heure avancée, le flux de voitures restait important, et pourtant elle ne pensa même pas à lui résister.

Encore une fois, le cliquètement de l'appareil retentit. Encore une fois, le désir flamba dans son ventre.

— Caresse-toi, somma-t-il avec douceur. Offre-moi ton sein.

Elle le fixa comme si elle pouvait par la force de son regard le plier à son bon vouloir, tout en se caressant comme il le lui avait indiqué. Viens, lui disait-elle des yeux, sans se soucier des gémissements qu'elle laissait échapper à l'intention de l'appareil, qu'elle aguichait comme si c'était son amant, alors que Holden, derrière les focales, restait à l'écart, comme un étranger qui les observerait.

Sans attendre qu'il en demande plus, elle libéra son autre sein et s'offrit à lui, ventre, poitrine, cou, seulement protégée des regards des éventuels passants par le fin écrin du châle. Puis elle leva les yeux vers Holden. Des yeux coquins. Joueurs. Excités. Et, à l'évidence, il était aussi excité qu'elle. Et, pourtant, il ne l'avait qu'à peine frôlée. Pour l'instant...

Follement émoustillée, elle le prit par la main et l'entraîna à sa suite. Leur prochaine halte serait la place Vendôme. Parce que c'était près de son hôtel et qu'elle ne savait pas si elle tiendrait

longtemps, mais aussi parce qu'elle ne résistait pas à l'idée de marcher avec lui sur les pavés de ce lieu mythique du grand luxe : Cartier, Rolex, Chaumet... Bien sûr, les rideaux étaient tirés aux portes de ces temples de la joaillerie, mais Holden s'arrêta devant l'entrée de Cartier et lui demanda de poser sous le portique de la boutique. Si le paradis existait, pensa-t-elle, elle venait de trouver le sien sur terre : shopping de luxe et sexe en même temps.

— Tu attends que la boutique ouvre. Tu comptes y passer la nuit s'il le faut. Assieds-toi par terre, là, exactement.

Avec un homme qui lisait ses pensées, de surcroît.

Elle commença à s'abaisser, lorsqu'il vint vers elle.

— Attends. Avant, donne-moi ta culotte.

Ah, non. C'était ridicule... Mais une idée lui traversa l'esprit sans laisser les mots arriver à sa bouche : Holden devait s'attendre justement à ce qu'elle refuse. Alors, sans plus réfléchir, elle glissa les mains sous sa jupe et fit glisser le slip jusqu'au sol, le ramassa, et franchit les trois pas qui la séparaient de lui pour le fourrer dans la poche de sa chemise. Ensuite, avec un calme royal, elle retourna à sa place et s'installa par terre.

Il n'avait pas à lui donner d'instructions, elle avait compris.

Elle écarta les jambes, mais pas trop. Qu'il travaille un peu, aussi. Et retroussa sa jupe, un peu, mais pas trop, elle avait toujours pensé qu'il valait mieux suggérer que montrer. Puis elle s'adossa contre les pierres, enveloppée dans son pashmina, et imagina qu'elle attendait que la boutique ouvre, paupières closes.

* * *

Ils redescendaient la rue de Rivoli.

— Joli parc, commenta Holden.

— C'est le jardin des Tuileries, mais je n'y suis jamais entrée de nuit.

— Allons-y.

Ils franchirent la grille et elle sentit la magie des lieux opérer sur elle. Elle doutait qu'ils fussent les seuls promeneurs à cette heure-ci, mais, s'il y en avait d'autres, ils savaient se faire discrets. Elle adorait les rangées d'arbres et les nombreuses sculptures de marbre dispersées tout au long de la promenade. En passant devant un nu féminin, Holden la plaqua contre le piédestal et l'embrassa, lâchant la bride à la passion qu'il avait contenue toute la soirée.

Elle gémit contre sa bouche et se pressa contre lui, impatiente. Son corps chaud réchauffa sa peau affamée, et elle sentit son érection puissante à travers la soie légère de sa jupe. Il défit le nœud qui faisait tenir son châle, qu'il repoussa en arrière pour le lui enrouler autour des poignets. Il s'éloigna de quelques pas et prit de nouvelles images.

— J'aimerais bien avoir un trépied, murmura-t-il.

Elle ne tarda pas à apprendre qu'il était un homme de ressources. Très vite, il trouva une branche d'arbre dont la hauteur convenait à ses intentions : apparaître lui-même sur les clichés. Dans son attirail de parfait photographe, déduisit-elle, il ne devait pas manquer la télécommande.

Il revint vers elle et l'embrassa de nouveau, et de nouveau le monde s'effaça autour d'elle. Elle l'enlaça, le voile noir qui pendait de ses bras l'enveloppant comme les ailes d'une chauve-souris, pendant que le cliquètement de l'obturateur se faisait entendre. Mais elle ne pensait plus aux photographies qui se succédaient, elle n'était plus qu'un corps qui recevait ses caresses et ses baisers. Qui mourait d'envie de se donner à lui, ici, maintenant.

Enfin, avec un murmure rauque, Holden glissa sa main sous sa jupe et la remonta jusqu'à son sexe, et elle gémit de soulagement. Et, quand il joua avec les plis glissants, dont la sensibilité était exacerbée par la longue attente, le gémissement se mua en cri de plaisir, jusqu'à ce qu'elle se mette à trembler comme la feuille d'un arbre, son corps brûlant contre le socle froid.

Le désir de Holden était si pressant qu'elle sentit qu'il devait être assouvi sur-le-champ. Elle ne se trompait pas. Il défit sa braguette, laissa tomber son jean et la hissa contre lui avec une force qui lui donna l'impression d'être légère comme une plume. Sans plus attendre, il l'empala sur son sexe bandé, l'emplissant totalement. Jamais elle n'avait accueilli un homme dans son corps avec autant d'impatience.

Ils venaient de partager, songea-t-elle dans la brume de son esprit enfiévré, les préliminaires les plus longs, les plus érotiques qu'on puisse imaginer. Ils étaient tous deux dans un état proche de la folie, les poussées fébriles de Holden frisaient le désespoir, et elle sentit aussitôt la jouissance monter en trombe depuis le fond de son ventre. Elle enserra les jambes autour de sa taille et se pressa contre lui, impérieuse, goulue, jusqu'à ce qu'il se lâche dans un dernier coup de reins qui les porta ensemble au-delà du point de non-retour.

Chapitre 13

La sonnerie criminelle de son portable retentit, tirant Kimi de ce sommeil profond et réparateur qui naît des nuits de sexe dément et de l'épuisement heureux qui en découle. Elle se maudit d'avoir oublié de couper le son lorsque Holden l'avait déposée tard la veille — non, ce matin, très tôt, se corrigea-t-elle —, lui disant qu'il avait un rendez-vous de bonne heure et qu'elle devait dormir.

Tant pis, qu'ils rappellent plus tard, se dit-elle, cherchant le téléphone sur la table de chevet pour le mettre sur répondeur. Mais le nom qui s'affichait sur l'écran la réveilla sur-le-champ.

Maman ? !

Sa mère ne l'appelait jamais lorsqu'elle était en déplacement s'il n'y avait pas une urgence.

— Maman ? Tout va bien ? demanda-t-elle en décrochant.

— Tout va bien, ma chérie. Mais il est arrivé quelque chose d'un peu bizarre, et je voulais t'en parler.

— Bien sûr, dit-elle, soulagée. Dis-moi.

— Tu dormais ? J'étais convaincue que tu serais déjà debout, il est 7 h 30 à Paris, non ? Je voulais t'appeler avant que tu ne sois déjà occupée.

— Je me suis couchée très tard, hier. J'avais un article à rendre.

Ce qui n'était pas faux, pensa-t-elle, calculant qu'elle avait dormi à peine trois heures. Dès que la conversation serait finie, elle mettrait en veille ce fichu appareil pour voler deux heures de sommeil à sa journée, qu'elle savait bien remplie.

— Un homme avec un nom assez étrange m'a appelée hier. De Paris.

— Un nom étrange ? C'est-à-dire ? s'enquit-elle, tous les nerfs de son corps soudain en alerte.

— Machin Peacock. Attends, je l'ai noté : Brewster Peacock.

— Et que voulait-il ?

Malheureusement, elle se doutait de la réponse.

— D'abord, il m'a dit être de tes amis et que tu étais un auteur de génie. Je l'ai approuvé, bien sûr. Il m'a annoncé qu'il était en train d'écrire ton portrait pour sa colonne et qu'il voulait quelques renseignements de fond. Il a laissé entendre que tu lui avais donné mon numéro, cela m'a étonnée car tu ne m'en avais pas parlé, mais il m'a expliqué que tu étais débordée, ce qui me semblait logique.

Le nœud qui s'était formé dans sa gorge l'empêchait de parler.

— Il m'a ensuite confié qu'il était ravi d'avoir enfin fait la connaissance de ton père.

Elle lâcha un gémissement en voyant ses pires craintes se confirmer.

— Et que lui as-tu dit, maman ?

— Mais qu'est-ce que tu crois ? Je ne suis pas si niaise, Kimi.

— Bien sûr que non !

Trop inquiète pour rester allongée, elle s'était mise à faire les cent pas dans la suite, tandis qu'elle abreuvait mentalement des injures les plus crues ce fumier de Brewster Peacock.

— Je lui ai dit que je ne discutais jamais des affaires de famille avec des inconnus.

— Bien joué, maman.

— C'est la pure vérité. Mais Kimi, que s'est-il passé ? Qui est cet homme et pourquoi prétend-il avoir rencontré ton père ?

Kimi enfila un des peignoirs qui pendaient dans la salle de bains et continua à arpenter la suite comme un lion sa cage.

— Cet homme est une fouine ignoble qui détruit la vie et la carrière des gens juste pour s'amuser. Tout le monde de la mode lit sa colonne. Tout le monde. Et... il a en fait rencontré mon père, maman, dit-elle, le front appuyé contre un carreau de la grande fenêtre.

— Ton père est à Paris ?

— Oui. Avec ma demi-sœur. *L'aînée*. Elle s'appelle Claudia.

— Oh, ma chérie. Je suis tellement désolée ! Tu lui as parlé ? T'a-t-il reconnue ? Et comment cet affreux Peacock a-t-il deviné votre filiation ?

— Il a des espions partout, chauffeurs, portiers, femmes de chambre, qu'il paye grassement en échange de cancans. Quelqu'un a pu me voir avec Giovanni Ferrarro.

— Mais alors on aurait pensé que vous aviez une liaison, et non qu'il était ton père !

— C'est Claudia. On se ressemble vraiment beaucoup. J'imagine qu'il nous a vus tous les trois ensemble et qu'il en a tiré la bonne conclusion.

A la pause qui s'ensuivit, Kimi déduisit que sa mère prenait le temps de digérer la nouvelle.

— Attends. As-tu parlé à ton père ?

Elle expliqua la rencontre à la soirée et la visite de son père le lendemain à son hôtel. Et avec quelle clarté il lui avait fait comprendre qu'il ne comptait pas la laisser prendre part à sa vie.

— Je suis désolée, ma puce.

Evelyn Renton n'avait rien d'une mère poule, et Kimi mesura, à sa douceur, à quel point sa mère devait s'inquiéter en ce moment pour elle. Mais, soudain, un autre problème, urgentissime, se matérialisa dans son esprit.

— Mon Dieu, il faut absolument que je parle à ce Brewster. S'il publie cette affaire dans sa colonne... Oh, non ! Et si mon père croit que c'est moi qui l'ai mis au courant ?

— D'abord, n'importe qui ayant discuté avec toi ne serait-ce que cinq minutes saura que tu es incapable d'un forfait de la sorte. Ensuite, et sauf s'il a beaucoup changé, Giovanni est un homme intelligent. Si je peux me permettre un conseil, parle avec lui. C'est un homme influent, bien entouré et avec une armée d'avocats sous ses ordres. Si quelqu'un peut arrêter ce désagréable personnage, c'est bien lui.

— C'est un bon conseil. Merci, maman.

— A très vite, ma fille.

Aussitôt qu'elle eut raccroché, Kimi se précipita sur son ordinateur pour visiter la version en ligne de la rubrique de Brewster, *Le Boudoir des Vanités*.

Brewster Peacock vous offre un délicieux cocktail de chiffons à la mode et de linge sale : deux musts indémodables, qui se portent avec tout, en toute occasion.

Sous la date apparaissait l'article du jour :

« Pardonnez mon langage, mais vous n'allez pas croire les crottes que nous servent cette année les créateurs pour cette édition de la Semaine de la Mode de Paris. L'on ne sait s'il faut rire

ou pleurer de ce manque flagrant de talent et d'imagination, à l'exception près et géniale de Daniel LeSerge, qui fit surgir sur le podium une volée de beautés en cage, et je parle de volatiles, non de top-modèles. Eh oui, chacune de ses créations divines portait, à l'intérieur, un petit oiseau. Je dois dire que j'étais quelque peu vexé de ne pas y voir de paon, mais apparemment aucun des mannequins n'avait une assez grosse tête. Et pourtant !

En revanche, deux belles cocottes ont attiré l'œil de votre serviteur, j'ai nommé Kimberley Renton et Claudia Ferrarro. »

— Oh, non ! s'écria Kimi.

On frappa avec violence à sa porte à l'instant même, mais elle décida de ne pas répondre. Sauf que les coups reprurent de plus belle, et elle finit par ouvrir la porte, prête à renvoyer l'importun. Sauf que sur le seuil se tenait Holden, mal rasé et tendu, les yeux soulignés de cernes mais enflammés par la colère.

— Je croyais que tu avais une réunion.

— Tu l'as vu ? demanda-t-il de but en blanc.

— Peacock ? J'étais justement en train de le lire.

Il lui ouvrit les bras et elle s'y réfugia. Il n'y avait pas une once de sensualité dans ce geste, ce n'était que pur réconfort.

— Ne t'inquiète pas pour moi, cela ne peut pas me nuire, dit-elle en se détachant. Mais la pauvre Claudia. Et la femme de Giovanni !

Elle retourna à son ordinateur pour continuer la lecture.

— Peux-tu commander du café, s'il te plaît ? Il faut que je finisse de lire ce... truc.

Elle glissa le curseur vers le bas de la page où se trouvait une photo — Claudia et elle, en train de deviser gaiement— prise la veille. Vladimir se tenait à côté de sa fiancée, le visage flou. Derrière eux apparaissait son père, qu'elle n'avait pas remarqué la veille, mais dont l'expression trahissait une émotion proche de la panique. Si une image vaut mille mots, celle-ci devait en valoir un million.

Accablée par les conséquences qui pouvaient découler de la publication de la photographie, elle se tourna vers Holden.

— Maintenant que j'y pense, comment l'as-tu su ? demanda-t-elle. J'aurais du mal à croire que, de retour à ton hôtel après notre escapade, tu as décidé, par hasard, de consulter la page de Brewster.

— Il m'a appelé.

— Qui ?

— Brewster Peacock. Cet enfant de salaud avait mon portable, je me demande encore comment diable il l'a eu. Il m'a conseillé d'aller voir sur sa page, car, disait-il, je trouverais sans doute son papier du jour fort intéressant.

— Mais pourquoi te le dire à toi ?

Holden la regarda comme si cela allait de soi.

— Ce fumier. Il savait que tu m'en parlerais. Bien sûr, beaucoup plus diabolique que de m'informer directement. Et il va sans doute se donner un mal de chien pour faire parvenir l'info aux oreilles de Giovanni. Et de Claudia.

— Alors, que fait-on maintenant ?

— Que veux-tu dire ?

— Est-ce que tu veux qu'on les contacte ou tu préfères attendre qu'ils le fassent ?

C'était un homme d'action, pensa-t-elle, et il avait, en toute logique, besoin d'agir. On aurait dit un général avant une bataille.

— Laisse-moi d'abord finir de lire ce torchon. Pour l'instant, je n'ai la tête à rien.

« Un œuf de chouette ne donne pas une perdrix, voilà ce que je m'étais dit en voyant arriver dans la Ville lumière la belle Claudia avec son père. D'après la rumeur, la jeune femme s'apprête à se marier, et quel meilleur endroit pour préparer son trousseau que Paris, où les tourtereaux ApplePie passent le plus clair de leur printemps à préparer leurs noces imminentes ?

Lorsque votre humble reporter vit la charmante Claudia en conversation avec ma chère collègue et néanmoins amie Kimberley Renton, il eut l'étrange impression de voir double. De plus, l'éminent papa de Claudia, Giovanni Ferrarro, semblait fort impatient de séparer les deux colombes. Et là, j'ai flairé le secret.

Et, puisque aucun des acteurs principaux de cette petite comédie familiale ne daigne nous parler, je vous sers avec votre café quelques indices... Et tant pis si l'on m'accuse d'en faire des gorges chaudes.

Le jeune globe-trotteur Giovanni passa quatre joyeuses années comme étudiant à Yale à la fin des années 1970. D'après mes sources, une étudiante des plus brillantes, Evelyn Renton, l'accompagnait plus souvent qu'à son tour.

Cette charmante Evelyn mit au monde, le 23 février 1979, une petite Kimberley. Entre-temps, Giovanni était rentré en Italie, où il épousa un peu plus tard sa fiancée italienne, avec qui il eut trois enfants angéliques. Il devait être ravi l'autre soir de rencontrer la fille de sa chère amie Evelyn et de pouvoir enfin lui présenter son aînée. Mais, attendez... à bien regarder cette image, ce n'est pas de la fierté paternelle que je vois. Quelle affaire !

Et, en parlant d'affaires curieuses, à quoi pouvait penser l'uber-modèle Natasha Hennington ? Le bruit court que... »

Pendant qu'elle finissait son article, le garçon d'étage avait apporté une cafetière fumante et des croissants, mais Kimi se sentait incapable d'en manger une seule bouchée, et, après sa dose de caféine, elle décida de prendre une douche. A cet instant, c'était la seule chose qui semblait pouvoir l'aider à supporter ce qu'elle venait de lire.

Comme elle se dirigeait vers la salle de bains, Holden lui demanda s'il pouvait rester, car il avait quelques coups de fil à passer, et elle acquiesça. Mais, au moment où elle pénétrait dans la cabine de douche, un nouveau problème s'imposa à son esprit déjà bien encombré de soucis. Comment Holden et elle allaient-ils continuer à travailler ensemble, à présent que, grâce à ce crétin de Peacock, le Tout-Paris était sans doute au courant de la nature de leur relation ?

Après la douche, elle se sentait un peu apaisée. Allons, tout allait bien se passer ! tenta-t-elle de se convaincre tout en se pomponnant et en s'habillant, ce qui ne manquait jamais de la remettre d'aplomb. Que diable, se dit-elle en se regardant dans la glace, sa vie pouvait bien couler comme le *Titanic*, elle coulerait avec en toute élégance.

Elle ne croyait pas si bien dire.

Quand elle sortit de la salle de bains, rafraîchie et tirée à quatre épingles, elle trouva Holden, plus sérieux et concentré que jamais. En face de lui, auprès de la petite table à café, se tenait Claudia, les yeux rougis d'avoir pleuré. Giovanni se leva lorsqu'elle entra dans la pièce, aussi digne et entier, justement, qu'un musicien du *Titanic*.

— Génial, dit-elle. Une réunion de famille.

Chapitre 14

— *Tu le savais ?* demanda Claudia avec une voix tremblotante, l'air complètement perdu. Kimi avait mal au cœur pour elle.

— *Oui, je l'ai toujours su.*

— *Mais, je...* balbutia Claudia en reniflant. *Je ne comprends pas. Comment as-tu pu me parler et agir comme si tu ne savais pas...*

— *Holden, je peux te demander de commander encore du café ?*

Au regard déconcerté qu'il lui lança, elle se rendit compte que le bref dialogue s'était déroulé en italien. Elle prit le combiné et commanda elle-même le café, avant de s'installer en face de sa sœur.

— Parlons en anglais, de sorte que Holden puisse suivre la conversation.

— Je suis vraiment navré, s'excusa son père, qui semblait avoir vieilli de dix ans depuis la veille. Je ne pensais pas que tant de gens souffriraient par ma faute.

— As-tu pu parler à la mère de Claudia ?

— Oui, répondit-il, avec un regard abattu. Elle exige que l'on rentre sur-le-champ, mais je ne compte pas fuir comme un lâche. Non. Nous devons trouver le moyen de braver cette affaire avec autant de dignité que possible.

— La dignité, je suis absolument pour. Que suggères-tu ?

Silence.

— Avez-vous l'intention de reconnaître Kimberley ? demanda Holden, prenant la parole pour la première fois.

— Oui.

— Bien.

Kimi sentit une vague de soulagement l'envahir. Au moins de ce côté, elle pouvait cesser de mentir.

— On devrait peut-être convoquer une conférence de presse, proposa-t-elle lentement. Pour voler dans les plumes de ce vautour de Brewster.

Son père haussa un sourcil aristocrate, en signe de dédain.

— Je sais, contrecarra-t-elle, c'est peut-être très américain, voire très vulgaire, mais nous devons tenir compte de la presse. Tu es un homme important, membre d'une famille importante. Si l'on garde le silence, Brewster usera de l'argument « qui ne dit mot, consent ».

— Non, intervint Holden. J'ai réfléchi à la question, et il me semble que j'ai, en tant que témoin extérieur, une vision plus objective que vous de la situation.

Il fit un pas vers Kimi et l'entoura de son bras. Aucune déclaration n'aurait exprimé avec plus de clarté qu'il était de son côté, quoi qu'il arrive.

— Voici ce à quoi j'ai pensé : officiellement, il n'y a pas de secret et encore moins de scandale. Les deux familles ont toujours connu leurs existences respectives...

Holden marqua une pause, que Kimi interpréta comme un réquisitoire contre son père. Homme prudent, il avait trouvé plus convenant de se taire. A contrecœur, comprit-elle, reconnaissante.

— ... Sauf que vous n'aviez pas trouvé de raisons d'en faire une affaire publique. Kimi et sa mère ont leur vie à New York et vous la vôtre, en Italie, continua-t-il. Et, à l'occasion du mariage de Claudia, vous avez convenu de vous retrouver à Paris, afin de permettre aux deux sœurs de passer un peu de temps ensemble.

— Vous voulez dire que nous allons feindre de nous connaître depuis longtemps ?

— Eh oui ! Depuis toujours. Fin du roman. Fin du scandale créé de toutes pièces par Brewster Peacock.

— Mais la *Mamma*...

— J'en discuterai avec ta mère, Claudia, dit Giovanni. Vous avez tout à fait raison. Je vais aller à Rome, je vais lui parler et lui demander de venir.

— Mais, et si elle ne te pardonne pas, papa ?

— Elle viendra toujours pour toi.

— Mais Maria s'est cassé une jambe.

— On s'occupera aussi de cela. En ce moment, la place de ta mère est ici, c'est le plus important.

— Et si elle se fâche parce que tu m'as laissée seule ?

— Tu n'es pas seule. Il y a ton fiancé. Et ta sœur, ajouta-t-il avec un regard vers Kimi.

— Bien sûr, répondit Kimi avec un hochement de tête.

— Que puis-je faire pour aider ? demanda Claudia à Holden.

— D'abord et déjà, cesser de pleurer et recomposer votre maquillage.

A la surprise de tous, la jeune femme éclata de rire.

— Vous êtes aussi autoritaire que mon père ! Très bien. Finies les larmes. Et, maintenant, dit-elle en fixant Kimi avec timidité, je pourrai faire connaissance avec ma grande sœur.

— Je n'ai jamais eu de sœur, répondit celle-ci, la poitrine envahie par une émotion d'une nouvelle espèce.

— Quand avez-vous l'intention d'aller rejoindre votre épouse ? s'enquit Holden.

— Que suggérez-vous ? demanda Giovanni.

— Pas avant deux jours. Aujourd'hui, il faudrait que l'on voie les deux sœurs ensemble et, ce soir, ce serait bien de vous montrer tous les trois à la soirée prévue à Versailles.

Giovanni le regarda en silence, et Kimi comprit qu'il bataillait dans son for intérieur entre deux envies contradictoires. Il avait sans doute hâte de rejoindre sa femme et ses autres enfants, qui devaient se trouver sous le choc après avoir appris ce secret si longtemps gardé. Finalement, son père acquiesça.

— Je pense que vous avez raison. Claudia, ma chérie, il me semble que tu avais décidé de faire quelques emplettes aujourd'hui ?

— Oui, de la lingerie.

— Et tu pourrais trouver le temps de l'accompagner ? demanda-t-il à Kimi.

Elle confirma d'un trait de voix.

— Préviens-moi quand vous serez prêtes à partir, intervint Holden.

— Tu comptes venir avec nous acheter de la lingerie ? !

Il sourit, avec ce sourire qui était une arme fatale et qui la rendait toute chose.

— J'adore la lingerie. Par ailleurs, je suis ton photographe officiel. Je compte m'assurer que des photos de vous ensemble comme deux vraies sœurs parviennent très vite sur la base du serveur.

— Quel serveur ? s'étonna Claudia.

— Il veut dire qu'elles seront à disposition de chaque support qui aura souscrit le service de son agence de presse.

Kimi se hissa sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur ses lèvres.

— Je te dois une fière chandelle, murmura-t-elle.

— Tu me feras un défilé pour me montrer ce que tu vas acheter tout à l'heure, et nous serons quittes.

* * *

L'après-midi se déroula encore mieux que ce qu'elle aurait pu prévoir. Leur père — *leur* père ! Kimi avait encore du mal à se dire qu'elle avait une sœur ! — insista pour qu'ils déjeunent tous les trois ensemble, et Kimi choisit un restaurant branché, fréquenté par le Tout-Paris de la mode. Brewster serait mis au courant de leur petit repas en famille avant même qu'ils aient fini de commander l'apéritif. Elle en profita pour faire le tour des tables et présenter sa sœur et son père avec le naturel de quelqu'un qui l'a fait toute sa vie.

Après le dessert, son père regagna son hôtel pour appeler de nouveau sa femme, et elle et sa sœur partirent courir les boutiques avec Holden comme ange gardien. Kimi n'en revenait pas de s'amuser autant. Ainsi qu'elle l'avait supposé au premier coup d'œil, Claudia avait un goût excellent.

Leur réserve initiale ne tarda pas à voler en éclats. Pas étonnant, se dit Kimi, lorsqu'on essaie culotte et soutien-gorge et qu'on discute nuisette contre déshabillé pour la nuit de noces entre deux fous rires.

Elle était aussi sidérée par la patience de Holden, qui prenait des photos et s'éloignait de temps en temps pour se promener dans le quartier lorsque la pudeur de Claudia le requérait.

Elles quittèrent l'une des boutiques préférées de Kimi, Claudia avec un énorme sac débordant de merveilles en dentelle, elle-même avec un autre à peine moins chargé. Elle avait prévu de faire le plein de lingerie lors de son séjour à Paris, mais jamais, dans ses rêves les plus fous, elle n'aurait imaginé qu'elle s'y attellerait bras dessus, bras dessous avec sa sœur.

Quand elles sortirent de la boutique, Holden les attendait, son appareil à la main. Il regarda Claudia avec une drôle d'expression.

— Vladimir est censé te rejoindre ici ? demanda-t-il.

— Non, il avait rendez-vous avec ses associés. Il m'a dit que cela lui prendrait toute la journée.

— Quel est son métier ?

— Il travaille pour une compagnie internationale de transports. Ils ont des bureaux à Moscou, Londres, Paris, Tokyo et New York.

— Pas mal.

Ils déposèrent Claudia à son hôtel, puis Holden la raccompagna au sien.

— Tu es bien silencieux. Quelque chose t'inquiète ?

— J'ai vu Vladimir pendant que vous faisiez les boutiques. Il n'était à aucun rendez-vous d'affaires.

— Que veux-tu dire ?

— Il était avec une autre femme.

— C'est peut-être l'une de ses associées.

— Hum. Je ne sais pas. Il y avait quelque chose de louche dans leur façon de se parler. Ils semblaient sur le qui-vive, assez tendus. J'ai pris quelques images, il faut que je vérifie sur l'écran ce que ça donne, car il l'a très vite guidée vers une ruelle latérale.

— Crois-tu qu'il t'ait vu ?

— Difficile à dire. Il semblait avoir peur même de son ombre.

— Je préfère ne pas en tirer de conclusions hâtives, finit par dire Kimi. Il doit y avoir une explication toute simple.

La nouvelle cependant lui plomba le moral. Elle n'avait nulle envie de finir son premier jour de grande sœur avec des réserves sur son futur demi-beau-frère. Jusque-là, elle n'avait jamais pensé qu'avoir une nouvelle famille impliquerait plus de gens pour lesquels s'inquiéter.

— Et puis, lâcha-t-elle en poussant la porte de la suite, si j'étais moins fatiguée, j'arriverais à penser clairement.

— Repose-toi un peu, conseilla-t-il avec un baiser tendre. Je vais travailler sur ces images et choisir celles que j'enverrai aux agences.

— Et moi qui allais t'inviter à un défilé privé de lingerie...

Il l'embrassa de nouveau, de façon plus appuyée cette fois-ci.

— Je me réserve le droit d'assister à ce défilé. Cela dit, je compte voir toute la collection, tôt ou tard.

Avec un sourire, elle le laissa partir, s'allongea sur le lit et tomba aussitôt dans un sommeil profond dont elle sortit deux heures plus tard, requinquée.

En ouvrant les yeux, ses premières pensées allèrent à Claudia. Si Vladimir avait une maîtresse ici, à Paris, qu'était-elle censée faire, en tant que grande sœur digne de ce nom ? Holden avait deux frères et une sœur, se rappela-t-elle en s'extirpant avec regret du lit. Elle lui demanderait la marche à suivre. Apparemment, elle avait besoin d'un stage accéléré en sororité.

Après une douche rapide, Kimi décida d'enfiler une de ses nouvelles acquisitions, un ensemble en dentelle jaune pâle qui la dénudait plus que si elle était vraiment nue. Elle avait hâte de voir l'expression de Holden lorsqu'elle le lui montrerait, et rougit de plaisir rien qu'en imaginant sa réaction.

Il arriva avec un quart d'heure d'avance. Bien qu'il ait porté le costume qu'elle lui avait indiqué, il était clair qu'il ne s'était pas arrêté à soigner les détails. Elle était prête à parier qu'il l'avait passé en vitesse comme il quittait sa chambre.

— Tu es un cas désespéré, lui dit-elle avec affection en même temps qu'elle s'avançait pour l'embrasser.

Il lui rendit son baiser, mais sans l'enthousiasme qu'il mettait dans ces choses-là en temps normal. Pas de doute, il avait la tête ailleurs. C'était bien la peine, soupira-t-elle, de s'être habillée avec soin en pensant au moment où il la déshabillerait.

— Tiens, regarde, dit-il, lui tendant une liasse de photographies.

Elle s'arrêta sur la première, où elle apparaissait avec Claudia plaisantant devant un déshabillé exquis.

— Oh, elles sont super ! Tu trouves que nous nous ressemblons ?

— Comme deux sœurs : les yeux, surtout, et les cheveux. Je m'en suis aperçu dès le premier instant, comme l'autre rase-mottes, d'ailleurs. J'aurais dû comprendre alors qu'il fallait se méfier de lui.

— Brewster, oui. Il ne faut jamais baisser la garde avec lui. Mais, cette fois-ci, il a fait quelque chose de bon, même si c'était par inadvertance.

— Regarde les autres.

Elle continua à regarder des images d'elle et de Claudia faisant connaissance par satin interposé. N'importe qui aurait pu noter combien leur langage gestuel se détendait au fil des heures. Incroyable, ce que les images pouvaient révéler.

Les trois dernières, en revanche, montraient Vladimir et la femme inconnue. Holden ne s'était pas trompé, pensa-t-elle, la tension du Russe était palpable même sur le papier, tandis qu'il discutait avec cette femme au visage flou. Sans l'œil de lynx de Holden, et sans un téléobjectif aussi performant, ils seraient passés inaperçus. Sur la troisième photo, les visages gagnaient en netteté.

— Tu la connais ?

— Non, répondit-elle, étalant les trois photographies sur la table, sous la lampe. Pourtant, ce visage me dit quelque chose.

— Elle pourrait travailler dans la mode ?

— Pff... On ne dirait pas, à sa façon de s'habiller, jean banal, coupe-vent quelconque. Si elle est dans ce milieu, elle ne fait pas partie du gratin, c'est sûr. Mais encore, ce visage...

Elle examina encore une fois les images, pensive.

— Si Vladimir ressent quelque chose pour Claudia, comment peut-il risquer son avenir avec elle à cause de cette femme ? Elle est tout le contraire de ma sœur. Elle n'est pas très attirante, elle n'a pas le moindre style et elle est plus vieille. La seule chose qu'elle semble avoir en commun avec Vladimir, c'est qu'ils sont originaires d'un pays de l'Europe de l'Est.

— Je suis d'accord avec toi. Et je ne ressens pas de vibrations sexuelles entre ces deux-là.

— Non. Ne penses-tu pas qu'elle travaille avec lui ?

— Peut-être. Mais moi aussi, j'ai l'impression de l'avoir déjà vue. Et c'est la première fois que je viens à Paris.

— Où donc avons-nous pu la voir, tous les deux ? demanda-t-elle en se frottant les tempes. Il s'est passé tellement de choses en si peu de temps que je n'arrive pas à réfléchir normalement. Je la vois entourée de mannequins, mais, j'ima...

Elle étouffa un cri.

— Je sais où je l'ai vue !

Elle se précipita sur le bureau pour sortir du premier tiroir l'enveloppe contenant les tirages qu'il avait apportés après son premier jour comme photographe, pendant les répétitions pour le show de Simone à l'Opéra.

— Je me suis servie de ces images pour la rédaction de mon article sur les coulisses de la mode, je les ai regardées des heures durant, dit-elle, passant en revue les photographies à toute vitesse. Ici. Celle-ci. Ce n'est pas la même femme ?

Sur l'image, l'inconnue, à genoux, pinçait les lèvres pour tenir les épingles qui lui servaient à raccourcir l'ourlet d'une jupe portée par une jeune fille.

Holden apporta les clichés de l'après-midi pour comparer.

Ils se regardèrent.

— Alors, que fait l'une des habilleuses de Simone avec le fiancé de Claudia ? se demanda Holden.

— Je ne pense pas qu'ils aient une aventure.

— Non, mais à coup sûr ils ont quelque chose à cacher.

— Crois-tu que cela ait un quelconque rapport avec les robes volées ?

— Je ne sais pas. Je vais effectuer quelques recherches sur Vladimir, en attendant. Quelques vérifications concernant sa compagnie internationale et ce qu'ils transportent.

Holden jouait si bien le rôle de photographe, s'aperçut Kimi, qu'elle en venait à oublier son véritable métier. Or, et elle en avait la preuve à cet instant, il savait mettre au jour ce que les gens préféreraient en général garder dans l'ombre.

Chapitre 15

Versailles, rien que ça, pensa Holden, comme il conduisait vers le palais du Roi-Soleil, à une petite heure de Paris. Ces gens de la mode ne reculaient devant rien !

Kimi était partie en avance afin d'interviewer le créateur à l'honneur ce soir, et Holden avait loué une voiture pour être libre de ses mouvements. Sa journée avait consisté en une longue réunion avec la police française, ils avaient étudié ensemble les derniers forfaits du gang de la mode. Il leur avait annoncé qu'il fallait craindre un coup important pendant la semaine, et avait été étonné de l'attention que les agents prêtaient à l'affaire des robes : apparemment, à Paris, même les flics étaient des fous de mode.

L'échange d'informations cependant ne l'avait pas avancé dans son enquête, car la police n'avait aucun indice solide sur les possibles auteurs des vols. Une de leurs théories pointait vers une mafia du Proche-Orient. Il était des femmes susceptibles de payer des milliers de dollars pour des toilettes qu'elles ne porteraient que devant les femmes de leur famille, sauf que jusque-là, elles les acquéraient légalement. Holden les avait vues assister, voilées, aux présentations des collections. Etait-il plausible qu'il existe, désormais, un marché noir ?

Mandy suivait depuis les Etats-Unis la piste de la fraude à l'assurance, qui semblait cependant peu probable. La police avait aussi évoqué les professionnels de la contrefaçon, qui voleraient les modèles pour les produire à bas prix en grandes quantités. Sauf que cela n'était pas arrivé avec les vêtements déjà disparus, que plus personne n'avait revus. Holden penchait plutôt pour la théorie d'un marché noir, singulier et très restreint, pour des collectionneurs ou des acheteurs qui ne porteraient les tenues qu'en privé.

Par ailleurs, il avait pu vérifier que le fiancé de Claudia ne figurait sur aucune liste de suspects détenue par Interpol, mais il présentait quelque chose de trouble chez ce type. Ce serait la soirée de pêche aux renseignements la plus habillée de sa carrière.

Pas mal, quand même, se dit-il, profitant des performances de la Peugeot qui roulait comme sur de la soie. Travailler dans l'un des endroits les plus beaux du monde, entouré de femmes superbes et de personnalités singulières. Il les passa en revue : Simone, ce moulin à paroles et gestes excessifs ; les ApplePie et la meute de paparazzi qui les entourait comme des vampires à l'affût de sang frais ; Peacock l'indésirable, puis l'essaim de tops aux lèvres siliconées qui se ressemblaient comme des clones.

Il pensa aussi aux acheteurs, qui semblaient venir plus pour se montrer que pour regarder les défilés. Quoique, réfléchit-il, avec des prix à six chiffres, on pouvait comprendre qu'ils prennent leur temps avant de sortir leur portefeuille.

La tension montait en lui, il le sentait. Les jours passaient sans qu'il y ait de tentative de vol, il ne restait que quelques jours. Et si rien n'arrivait cette saison ? Et si ses renseignements s'avéraient erronés ? Ou si les criminels se savaient sous surveillance et avaient décidé d'abandonner l'affaire ?

Beaucoup trop d'inconnues dans l'équation.

D'accord, ce n'était pas non plus une question de vie ou de mort, mais il répugnait à l'idée d'avoir gaspillé une semaine de son précieux temps, de surcroît affublé de costumes qui avaient coûté les yeux de la tête et qu'il ne porterait plus jamais.

Comme il s'avavançait vers l'enceinte du château, il constata que le dispositif de sécurité était serré. Tant mieux. A son avis, le vol n'aurait pas lieu ce soir, car Versailles était doté de tous les systèmes de surveillance possibles et imaginables : caméras, policiers en civil et en uniforme, et vigiles. Bien sûr, le véritable trésor était le palais lui-même, mais seul un fou oserait lancer une opération dans un lieu si bien protégé.

Cependant, il comptait garder les yeux bien ouverts derrière son appareil photo. Il montra son badge à la grille d'honneur, on contrôla sa voiture et enfin il put entrer. Il ne comprenait pas un seul mot de ce que lui disait le vigile, mais, après un échange loufoque en langage de signes, il saisit qu'on lui demandait de se garer.

Il marcha sur les graviers vers l'immense bâtiment. Il n'était pas féru d'architecture, mais il devait admettre que le site était d'une beauté imposante.

Des mondains dans des tenues spectaculaires se promenaient ou discutaient en petits groupes, et, même à distance, on pouvait deviner la position des people les plus sollicités, comme entourés d'un champ magnétique scintillant à cause des flashes qui les mitraillaient sans relâche. Heureusement, Holden n'était pas concerné ! Tout ce qu'il devait faire, c'était photographier les mannequins, et cela lui convenait fort bien.

Avec son appareil en bandoulière, il tomba, au détour d'un sentier un peu plus sombre sur Mark Apple et Lucia Pietra en pleine étreinte brûlante. Le bruit de ses pas les alerta, et Mark se tourna vers lui, la main levée dans un signe menaçant.

— Eh, mec, vous ne pouvez pas nous laisser souffler un peu ? Nous sommes occupés, là, et c'est privé.

— T'inquiète, dit-il. Je ne m'occupe que des mannequins, moi.

— O.K., désolé. Tu ne peux pas savoir de quoi sont capables tes collègues pour nous prendre en photo.

« Mais peut-être que se rouler des pelles au beau milieu d'une soirée n'est pas non plus une idée bien brillante, mec. »

— Vous n'avez rien à craindre de ma part. Bonne soirée.

— Ouais, merci. A toi aussi.

Dès qu'il s'éloigna, les soupirs et les baisers reprirent. Il y avait des gens plus longs à comprendre que d'autres. Ou peut-être que cela tenait à la force de la tentation. Après tout, se dit-il, s'il s'était trouvé seul avec Kimi à l'ombre de ces murs vénérables, il aurait eu aussi envie de la dévorer, sans se soucier des dizaines de paparazzi à l'affût. Car l'excitation médiatique autour du couple atteignait son paroxysme à la veille du show de Simone à l'Opéra, où l'on pourrait enfin voir cette robe incroyable dont tout le monde parlait.

A l'entrée de la cour de Marbre, un paparazzi anglais muni d'un téléobjectif capable de prendre une fourmi en gros plan à des kilomètres de distance s'adressa à lui. Un vautour, pensa Holden.

— Hé ! dit le type. T'as vu les ApplePie ? Ils viennent de disparaître par ici.

— Ouais, je les ai vus vers la fontaine. Ils étaient seuls, si tu te dépêches, tu les chopes, c'est

sûr.

— Merci, mon pote. Je t'en dois une.

Holden sourit en le voyant s'éloigner au pas de course dans la direction opposée à celle où se trouvaient Mark et Lucia, le dos voûté par le poids de son matériel d'espion d'opérette.

Il souriait encore en montant l'escalier qui menait à la galerie des Glaces, où Kimi lui avait donné rendez-vous. Il s'y introduisit.

Et son cœur s'arrêta de battre.

Kimi se tenait debout, à quelques mètres de lui, éblouissante comme une déesse. Comment pouvait-elle être si belle ? Elle semblait perdue dans ses pensées au milieu de tout ce monde, et l'expression rêveuse de son visage trahissait une vie intérieure riche et profonde. Elle avait relevé ses cheveux et portait une robe parme d'une simplicité exquise, tenue par une seule bretelle et qui ceignait son buste gracieux pour tomber en drapé de la hanche jusqu'au sol. Deux dormeuses en diamants scintillaient aux lobes de ses oreilles, et c'étaient les seuls bijoux qui l'ornaient. Son image, mille fois rendue sur l'enfilade interminable de miroirs, laissait croire qu'une cour de déesses mineures l'entourait pour la servir.

La vision était si extraordinaire qu'il resta cloué sur place pendant de longues secondes, jusqu'à ce que son instinct de photographe prenne le dessus. Presque au ralenti, comme s'il avait peur de briser le charme, il leva son appareil et commença à la photographier. Il eut le temps de prendre quelques instantanés avant que le déclic de l'obturateur n'attire l'attention de Kimi.

— Holden ? Ce sont les mannequins que tu es censé prendre en photo, pas moi.

— Je préfère me concentrer sur la plus belle femme de la soirée.

— La moitié des femmes présentes ce soir figurent dans le spécial « Les plus belles femmes du monde » du magazine *People*. Je crois que la concurrence est rude.

Il s'approcha d'elle, mu par le besoin urgent de l'embrasser jusqu'à en perdre haleine. Mais il se contint, sachant qu'elle n'apprécierait pas qu'il abîme son maquillage ou sa tenue, et se contenta de poser la main sur l'épaule nue.

— Tu m'as mis au tapis, déclara-t-il. J'ai cru voir une apparition surnaturelle... Sauf que tu avais l'air un peu triste.

Elle le regarda avec ses yeux étincelants de malice, sans plus la moindre ombre de mélancolie.

— Je pensais à la pauvre Marie-Antoinette, et combien elle a dû s'amuser ici. C'était une fashion victime avant l'heure. Faut dire, ça lui a coûté cher ! Et si on travaillait un peu, nous, pauvres plébéiens ?

— D'accord, écoute. Je vais me concentrer sur les photos pour ton article, promis. Mais j'aimerais que tu discutes un peu avec Vladimir, que tu le fasses parler de son travail. Tente de lui poser des questions concrètes, sur ses connexions avec l'industrie de la mode, sur ses activités, ses voyages. Tout renseignement peut être précieux, je voudrais retracer ses mouvements pour savoir ce qu'il fait depuis cinq ans. Je ne sais pas s'il peut être impliqué dans le vol des robes, mais nous ne devons négliger aucune éventualité.

Il sentait la pression monter. Au fur et à mesure que les jours passaient sans incident, les risques que ce soit *la* soirée, que ce soit *le* défilé augmentaient.

Kimi acquiesçait à tout.

— Je vais le suivre lorsqu'il partira, pour voir où il va, ce qu'il fait. Je te retrouverai à ton hôtel demain matin.

— Fais attention à toi.

— Bien sûr. Et sache que ça me tue de ne pas rentrer avec toi pour voir ce que tu caches sous

cette robe.

— La frustration engendre le désir.

— C'est selon. Parfois le désir engendre le désir.

Et il l'embrassa, conscient que sur les glaces leur passion se multipliait à l'infini.

Chapitre 16

— Bon, qu'est-ce qu'on a ? tenta de récapituler Kimi, bras croisés.

C'était frustrant. La veille, elle avait passé le meilleur de la soirée à cuisiner le fiancé de sa sœur sans en avoir l'air. Le moins qu'on pouvait dire, c'était que le Russe n'aimait pas parler de lui-même. Sous prétexte de mieux connaître sa sœur, elle lui avait posé une batterie de questions qu'il avait éludées en quelques phrases minimalistes. Il avait lâché le nom de l'entreprise pour laquelle il travaillait, et qu'il s'était rendu à New York pour son compte à deux occasions. Quant au reste du monde, il en avait vaguement parlé : « Europe, Asie, Proche-Orient... Je ne vois que les aéroports et les bureaux, c'est très ennuyeux. »

Enfin, concernant la mode, il se déclarait parfaitement ignorant et étranger au domaine.

Ce que Holden rapporta ne les avançait pas davantage. Il avait suivi le type à l'hôtel où logeaient les Ferrarro, Claudia et Vladimir étaient restés cinq minutes à l'extérieur pour discuter et, ensuite, leur chauffeur avait conduit le Russe à son hôtel, d'où il n'était plus sorti.

— Pour l'instant, tout ce que nous savons, c'est que Vladimir connaît l'une des habilleuses de Simone, reprit-elle, marchant dans la chambre, les bras autour du buste, comme si elle cherchait à se reconforter. Et le défilé de Simone a lieu ce soir.

— Ce qui m'intrigue, c'est ce qu'il est allé faire au Proche-Orient.

— Tu penses que cela peut avoir un rapport avec la mode ?

— J'aimerais le savoir. Ou avoir sous la main quelqu'un qui le sache.

Elle s'arrêta net et braqua sur lui son regard bleu.

— Mais bien sûr ! Il y a quelqu'un qui connaît tout le monde dans la mode... Et il a une dette envers moi.

— Tu ne penses pas à...

— Brewster Peacock, Holden. Il connaît vraiment tout le monde, et tout ce qui se passe. Il a ses entrées dans chaque maison de couture, restaurant, hôtel, journal, pays... Il peut nous faire gagner le temps dont nous manquons si cruellement.

— Je ne fais pas confiance à un homme qui crée des embrouilles à ses amis. Et il t'en a créé, et de taille !

— Je sais, mais il m'a aussi ouvert les portes d'une nouvelle famille. Je sais, c'était sans le vouloir, mais il m'a rendu un grand service, ce que je ne compte aucunement lui dire, bien entendu. Je vais jouer la carte « tu m'as attaquée, fais-toi pardonner ».

— C'est une ordure.

— Je ne me fie pas à lui plus que toi, mais, dans la mode, il nous aidera mieux et plus vite

qu'Interpol, dit-elle, saisissant son portable.

Il posa la main sur la sienne.

— Je viendrai avec toi.

Elle faillit protester, mais se ravisa et acquiesça en silence avant de composer le numéro.

* * *

— Ce mec a vu trop de films. Mauvais, commenta Holden comme ils arrivaient aux alentours d'un entrepôt décrépît quelque part au fin fond de Belleville.

On se serait cru dans un polar des années 1970, pensa Kimi, comme ils croisaient une bande de jeunes qui se tournèrent sur son passage. Holden lui passa un bras sur l'épaule et leur lança un regard noir.

Il était 2 heures de l'après-midi et pourtant les rues semblaient désertes. Et l'heure, c'était le seul détail du rendez-vous que Peacock leur avait fixé qu'il ne semblait pas avoir tiré d'un mauvais scénario. En même temps, il semblait logique qu'il veuille passer à son hôtel pour se changer avant le grand moment de la semaine, le défilé de Simone où l'on découvrirait enfin la robe de mariée de Lucia Pietra, et, si Brewster disait vrai, la petite robe assortie pour sa fille.

Ils se trouvaient loin de tout lieu touristique, et les bâtiments qu'ils longeaient réclamaient tous un sérieux ravalement de façade. Kimi tira de la poche de son pantalon la feuille où elle avait noté l'adresse, cherchant des yeux la plaque avec le nom de la rue.

— Ce devrait être par là.

Elle regarda le trottoir d'en face, vers une ancienne boutique dont la porte avait été obstruée par des planches. A côté, dans un café misérable, deux Maghrébins buvaient en silence leur café.

— C'est ici, dit-elle, montrant l'adresse. Cela n'a pas l'air de grand-chose de l'extérieur, je sais, mais tu serais surpris de découvrir les endroits insolites où certains designers installent leurs ateliers. L'espionnage industriel dans la mode est aussi répandu que dans la défense ou dans la haute technologie, figure-toi.

Elle traversa la rue au bitume irrégulier. Holden lança un regard à la ronde sur les rues vides.

— Je n'aime pas les vibrations de ce quartier, murmura-t-il en lui emboîtant le pas. Voyons ce que ce dindon veut nous montrer et partons au plus vite.

Elle chercha la sonnette sur le chambranle d'une grille qui avait dû être verte avant de rouiller et d'être recouverte de tags. Elle tenta de déchiffrer les inscriptions, mais elle ne comprenait pas la moitié des mots. Cela ne semblait pas écrit dans le registre de langage qu'elle avait étudié à l'université.

— *Oui ?* répondit à l'Interphone une voix impersonnelle.

— Brewster ?

— Kimi, chérie. Viens. C'est tout en haut.

L'ouverture automatique bourdonna et Holden poussa la lourde porte pour la laisser passer. A l'intérieur, des néons industriels éclairaient une allée qui sentait l'urine et l'ail. Un vieil ascenseur pendait au fond comme un ptérodactyle. Sans même songer à s'en servir, ils prirent de concert l'escalier métallique.

Holden observa que les serrures des portes étaient neuves et de haute qualité et que les fenêtres aussi avaient été renforcées. Il se détendit d'un cran. Il ne savait pas à quoi il s'était attendu, mais cet endroit choisi par Brewster mettait tous ses sens en alerte. C'était sans doute une déformation professionnelle, mais n'empêche, il avait appris à se fier à son instinct.

Il avançait devant Kimi et, comme ils arrivaient vers le troisième étage, Brewster, qui devait les guetter, ouvrit l'une des trois portes qui donnaient sur le palier.

— *Bonjour, les enfants*, salua-t-il.

Il portait un manteau imprimé de cachemire dans des tons violets et jaunes, un jean noir et des santiags en crocodile avec des applications dorées. Il ne lui manquait que le micro et le chapeau de cow-boy pour ressembler à un animateur de casino de seconde zone à Las Vegas, songea Holden.

Le journaliste salua Kimi à la française avec une triple bise et Holden faillit lui dire que s'il tentait de l'embrasser il allait se retrouver avec ses fausses dents au fond de la glotte, mais, apparemment, son regard parla pour lui. Si, au début, ce fantoche l'avait surpris et presque amusé, depuis qu'il s'était mêlé de la vie de Kimi, Holden n'avait que du mépris pour lui.

Il examina les lieux, qui ressemblaient moins à un atelier de créateur qu'à un entrepôt de marchandises, pour autant qu'il puisse en juger. Quelques machines à coudre traînaient sous les fenêtres à barreaux, et les vêtements qu'il pouvait voir accrochés aux portants n'avaient nullement l'air d'être des prototypes de la haute couture. Il y avait aussi un mannequin de couturière au fond, près d'une porte qui devait donner, supposa-t-il, sur un bureau ou des toilettes.

Kimi regarda autour d'elle, déconcertée.

— Pourquoi tenais-tu à nous faire venir ici ? J'ai cru que tu étais sur un reportage à propos du nouveau studio secret d'un créateur, ou quelque chose dans le genre.

Brewster rit.

— Non. Mais j'avais rendez-vous avec quelqu'un ici un peu plus tôt et j'ai pensé que nous y serions à l'abri des yeux indiscrets.

— D'accord. Donc, tu m'as dit au téléphone que tu détenais certaines informations qui pourraient aider à prévenir le vol d'un modèle de haute couture.

— Tu me connais, ma belle. Je suis toujours là où ça bouge, dit-il, ajustant son col dans le miroir en pied collé au mur.

Holden rongea son frein. Il commençait à penser que Peacock ne savait rien du tout et qu'il prétendait leur faire prendre des vessies pour des lanternes. Alors que leur temps était plus que compté.

La seule chose à faire, pensa-t-il, était de prendre la porte et de partir avec Kimi. Il avait besoin de vérifier le dispositif de sécurité du défilé du soir, et sans doute souhaitait-elle s'octroyer deux bonnes heures pour s'habiller.

D'ailleurs, elle s'impatientait aussi.

— Ecoute, Brewster, tu dois te douter qu'en ce moment tu n'es pas dans mes petits papiers, donc si tu as des infos à nous donner, fais-le, s'il te plaît. Et, sinon, arrête de nous faire perdre notre temps.

— C'est blessant, ça, bouda Peacock. Quelle ingratitude ! Alors que je t'ai aidée à renouer avec ton papa chéri et ta jolie petite sœur !

— Non, tu te trompes. Je suis depuis toujours en contact avec eux, dit-elle avec un ton d'une dureté que Holden ne lui connaissait pas.

— C'était bien joué, ma chérie, mais nous deux, nous savons que j'ai percé ton secret. Allons, restons amis et viens voir ce potin de choix que je te réserve.

— Dis-moi, dit-elle, méfiante.

— Je peux te confirmer que la robe la plus spectaculaire du siècle va être volée.

Il marqua une pause dramatique, ses yeux pâles brillants d'excitation.

— Ce soir, conclut-il.

— Tout créateur pense que chacun de ses modèles est la pièce la plus spectaculaire de

l'histoire. Il faut que tu trouves mieux que ça.

Il émit le petit hennissement nasal qui lui tenait lieu de rire.

— N'as-tu pas une petite idée concernant une robe, cette saison, qui sortirait légèrement du commun ?

— Non ! Tu veux dire... , s'écria Kimi, estomaquée.

— Mais de quoi il parle ? demanda Holden.

— Une flèche, ton photographe, ironisa Brewster. La robe de mariée. Celle que Simone a créée pour Lucia Pietra. Elle est censée être stupéfiante. Te rappelles-tu ce que Marcy avait dit à propos des diamants parfaits ? Même si elle n'avait pas été destinée au couple de stars le plus célèbre du monde, la robe en elle-même vaut déjà une fortune. Mais avec ce pedigree... le prix peut monter à l'infini. Peut-être qu'un jour une mariée la portera devant l'autel, mais j'en doute.

Il secoua les épaulettes ridicules de son manteau de paon.

— Il y a des collectionneurs qui ne jurent que par les pièces vraiment rares et inaccessibles. Donc il ne s'agit pas seulement du vol de la robe la plus attendue de la saison, mais, et c'est ma partie préférée, ce sera aussi le scandale du siècle. Mon Dieu, on va s'amuser comme des petits fous !

— Le dispositif de sécurité autour de cette tenue vaut celui de *Mona Lisa*, intervint Holden. Comment peux-tu être si sûr que l'objectif est la robe de mariée ?

Brewster hennit encore comme une collégienne, à l'évidence très satisfait de lui-même.

— Voilà ce que je voulais te montrer.

Il prit sur l'une des tables de coupe une valisette que Holden n'avait pas repérée avant, et en sortit une liasse de photographies qu'il tendit à Kimi.

— Oh, mon Dieu, s'exclama-t-elle d'une voix étranglée. Comment as-tu obtenu ces images ? Oh, mais c'est magnifique. Regarde, Holden, la robe de la mariée et celle de la petite.

Il se pencha pour regarder, curieux de jeter un œil sur le chiffon capable de soulever un tel raffut.

— Hum, dit-il, on dirait un truc sorti de la malle de Marie-Antoinette, non ?

— Oui, mais non, s'extasia-t-elle. Simone a su y ajouter toute sa sensibilité contemporaine. Regarde le drapé de la soie, et cette façon si subtile d'utiliser les diamants. Cela donne une dimension féerique à l'ensemble.

Elle caressa le papier glacé comme s'il s'agissait de la robe en question.

— C'est la chose la plus exquise que j'ai jamais vue.

Le grincement d'une porte se fit entendre derrière eux et Holden se mit tout de suite en alerte, se tournant prêt à affronter... il ne savait pas quoi, mais il pouvait flairer le danger. Il regarda au fond de la pièce, et, sur le seuil de la porte fermée jusque-là, il découvrit le fiancé de Claudia.

— Vladimir ? s'étonna Kimi. Mais que fais-tu ici ?

Holden ne comptait pas perdre son temps avec des questions, et se tenait déjà, en position d'attaque, les jambes fléchies, prêt à bondir.

— Je ne le ferais pas si j'étais toi, Holden, dit la voix de Peacock derrière lui.

Ses pires craintes se virent confirmées lorsqu'il tourna la tête vers le reporter, qui tenait dans sa main un pistolet Glock 9 mm, braqué sur Kimi.

— Merde, lâcha-t-il, se maudissant de s'être laissé prendre dans cette souricière comme un débutant.

— Je ne comprends pas, dit Kimi, plus confuse qu'apeurée. Brewster, mais qu'est-ce qui se passe ?

— Je t'avais bien dit que j'avais un scoop pour toi, ma chérie. Il se trouve qu'on va me payer une somme indécente pour voler la robe de cette pauvre Lucia. Je regrette qu'elle en soit réduite à se marier dans une tenue minable par ma faute, mais, tu me connais, Kimi, tu sais qu'il n'y a qu'une chose que j'aime plus que les fringues, et c'est l'argent.

— Mais pourquoi voler ?

— Je mets du beurre dans les épinards depuis quelques années avec ce petit à-côté. Mais jamais à ce niveau. Ce coup est mon plan d'épargne retraite, mon chant du cygne, mon...

— Ton fonds de pension, on a compris, culpa Holden. Qui te paye ?

— Il n'a aucune subtilité, chère Kimi. Franchement, tu peux trouver bien mieux. Je comprends que tu craques pour ce tas de muscles, mais je préfère ton style habituel, beaucoup plus... élégant, railla-t-il. Enfin, assez parlé. Vladimir, n'oublie pas de les fouiller en bonne et due forme avant de les attacher.

Holden bouillait d'impuissance, mais tant que ce fumier tenait en joue Kimi d'une main ferme et à l'évidence bien entraînée, il ne pouvait tenter aucun mouvement. Il se laissa inspecter par Vladimir, qui s'exécuta comme un professionnel, confirmant la première impression qu'il en avait eue. Il aurait aimé savoir ce que son contact à Interpol aurait pu lui communiquer à son sujet à partir des dernières informations qu'il lui avait transmises. Dommage qu'il n'ait pu réagir plus vite.

Bien sûr, le Russe trouva le couteau à cran qu'il cachait à la cheville, la seule arme qu'il portait sur lui, et réquisitionna aussi le petit appareil compact qu'il gardait dans la poche de sa veste. Il vérifia son portefeuille et l'empocha comme un pickpocket. L'envie de lui sauter au cou était si forte qu'elle lui mettait un goût de bile dans la bouche et, s'il se fiait à la mâchoire tendue du blond, lui aussi aurait aimé se défouler sur lui.

Il entendait la respiration de Kimi derrière lui, un peu agitée, mais pas paniquée. Le plus important avant tout, c'était de la sortir de là saine et sauve. Il s'accrocha à cette idée pour ne pas céder à son envie de se battre.

— Puisque tu fiches notre soirée en l'air, dis-nous au moins qui te paye, intervint-elle.

Brave fille.

— Des amis de Vlad. Des gens avec des portefeuilles bien fournis et un goût exquis.

— Mais, et Claudia ?

Le Russe ne cilla même pas, et ce fut Brewster qui parla de nouveau.

— La pauvre, oui. Mais tu pourras jouer ton rôle de grande sœur et la consoler en lui disant que leur couple n'aurait pas pu fonctionner. Vladimir n'est pas du genre à se marier.

Ce dernier posa une chaise au milieu de la pièce.

— Assieds-toi, ordonna-t-il.

— Ne fais pas ton difficile, Holden, ordonna Peacock, approchant le pistolet de la tempe de Kimi.

Celle-ci regarda Holden d'un air implorant, et il plongeait dans ses yeux d'un bleu impossible. Et là, il eut le choc de sa vie.

Il venait de s'apercevoir, dans un éclair de lucidité foudroyant, qu'il était amoureux d'elle.

Bravo.

Quel sens de l'à-propos.

Chapitre 17

Holden était presque certain que le regard de Kimi lui renvoyait le même message. Il lui lança un clin d'œil à peine perceptible et se plia aux ordres du Russe.

— Je crains maintenant de devoir vous attacher, on ne peut pas vous laisser nous gâcher notre soirée, mais j'ai apporté ces jolis colliers de serrage.

Il lui montra une poignée d'attaches en plastique, de celles qu'utilise la police comme menottes d'urgence.

— Ils les font maintenant de toutes les couleurs, c'est mieux, qui a dit que le crime ne devait pas être gai ?

— Rouge pour Kimi, selon moi, dit-il, sélectionnant deux attaches. Et bleu pour Holden, j'ai remarqué qu'il aimait bien le bleu.

Evidemment, Vladimir ne se priva pas de montrer que c'était lui le plus fort en serrant les attaches autour des poignets et des chevilles de Holden jusqu'à ce qu'elles s'enfoncent dans sa chair.

— Ne t'inquiète pas, ma belle, dit Peacock à l'intention de Kimi en entendant son soupir de désespoir. J'enverrai un message à ta famille pour qu'ils viennent vous récupérer. Mais pas avant demain matin, bien sûr. Dommage, vous allez rater une soirée exceptionnelle, pire encore, le scandale du siècle. J'ai hâte d'y être. Viens par là et assieds-toi.

— Attends, il faut que j'aille aux toilettes, protesta-t-elle. Sinon je ne tiendrai jamais jusqu'à demain matin.

Holden admira son sang-froid dans ce moment si difficile, sauf que, pensa-t-il, Peacock ne lui permettrait jamais de quitter la pièce. Mais avant que le journaliste ait pu rejeter sa requête, Vladimir intervint.

— Tais-toi et viens là.

Peacock pressa les lèvres, visiblement contrarié. Donc il aimait, lui aussi, montrer qui était aux commandes. Très intéressant.

— Nous ne sommes pas des sauvages, dit-il, cassant. Tu peux aller faire pipi, ma chère, donne-moi juste ton joli sac Chanel et ton portable, je vais t'accompagner aux toilettes moi-même.

Vladimir jura en russe.

— Si nous ne sommes pas de retour dans cinq minutes, ordonna-t-il, péremptoire, tu le tues.

Holden les vit disparaître par la porte du fond et revenir en beaucoup moins de cinq minutes. Peacock, feignant encore les bonnes manières railleuses, la conduisit jusqu'à la chaise que Vladimir avait disposée à quelques mètres de la sienne.

Le Russe joua encore les fiers-à-bras, la ligotant avec violence. Elle poussa un cri de douleur.

— Laisse-la tranquille, salaud ! fulmina Holden en se débattant sur sa chaise.

Mais il ne réussit qu'à serrer davantage ses menottes. Il ne se rappelait pas avoir éprouvé de sa vie un tel sentiment d'impuissance. Quel imbécile, quel niais, quelle proie facile il avait été ! Ces deux voleurs de robes avaient intérêt à se sauver, et vite, car, s'il s'en tirait vivant, il allait les poursuivre et leur faire regretter d'avoir maltraité Kimi.

— Tu n'as pas besoin d'être si violent, râla Peacock. Prends le flingue, je m'occupe d'elle.

Vladimir obéit en silence, mais son regard semblait dire qu'il aurait préféré vider son chargeur sur eux trois s'il avait eu le choix.

— Je suis désolé de devoir faire ça, dit Peacock une fois qu'il eut fini d'attacher Kimi, mais je suis d'une nature extrêmement prudente.

— Oh, non, dit-elle en voyant dans sa main un rouleau de Scotch industriel.

— Crois-moi, cela me fait aussi mal qu'à toi, répondit-il, comme il coupait un bout de bande avec de grands ciseaux de couturière.

Il le colla sur la bouche de Kimi et procéda de la même façon pour Holden, en lui épargnant, cette fois-ci, ses bonnes manières à la gomme.

Les dents serrées, Holden regarda les deux complices récupérer leurs affaires et quitter les lieux. La porte se ferma derrière eux, lourde comme une sentence de mort.

* * *

Kimi regarda vers Holden, dont les yeux fulminaient de rage. Elle se sentait malade de culpabilité. Tout ça, c'était à cause d'elle, et ce qui pourrait leur arriver maintenant le serait par sa faute. Le découragement s'abattit sur elle, et ses yeux s'emplirent de larmes. Non, se dit-elle, les ravalant. Elle ne donnerait pas à Peacock cette satisfaction.

D'ailleurs, les dés n'étaient pas encore jetés. Tout à l'heure, elle avait mis à profit son passage dans ces toilettes immondes. Personne n'avait songé à la fouiller, et elle avait retrouvé dans la poche de son pantalon le miniset de manucure qu'elle ne quittait jamais, et l'avait glissé, ouvert, dans sa manche. La difficulté, maintenant, était de parvenir à le récupérer les mains liées. Grâce à son petit numéro de fille douillette, Vladimir n'avait pas serré à fond, cependant, il était clair que les menottes ne glisseraient pas d'elles-mêmes.

Holden se balançait sur sa chaise comme un forcené, et elle comprit qu'il tentait de se mettre dos à dos avec elle pour essayer de la détacher avec ses doigts, qui, pensa-t-elle, devaient commencer à s'engourdir sous la pression des liens, qu'il portait depuis plus longtemps qu'elle. Enfin, ils n'avaient pas d'autre choix.

Elle se balançait pour se rapprocher de lui. Ou essayer, en tout cas. Avec les jambes liées, il était presque impossible de bouger sans tomber en avant. Presque, mais elle devait persévérer. Au bout d'un moment, elle trouva le moyen d'avancer par petits bonds, sauf que c'était douloureux. Les secousses lui tuaient le dos, des crampes tenaillaient ses membres, ses doigts commençaient à fourmiller, et le bâillon l'étouffait. Si jamais ils s'en sortaient, elle allait pister ce fumier de Peacock et l'étriper à mains nues.

Enfin, ils réussirent à se placer de sorte que leurs mains se touchent. Mais ce n'était que le début. Holden tentait d'atteindre le clip qui serrait les tiges, alors qu'elle poussait ses poignets vers lui, pour lui faire comprendre où se trouvait son nécessaire à ongles. Oh, que n'aurait-elle donné pour pouvoir parler !

Elle grogna. Il grogna en retour. Cela aurait pu être drôle si leurs vies n'avaient pas été en jeu.

Malgré ce que Peacock avait promis, elle savait maintenant qu'il y avait très peu de chances — aucune ? — qu'il prévienne sa famille pour qu'on vienne les chercher. Et, s'ils ne se tiraient eux-mêmes de là, ils devraient y rester jusqu'à ce que quelqu'un les trouve, et à en juger par la poussière accumulée sur le plancher, cet entrepôt n'était le lieu de travail habituel de personne.

Elle repoussa ces idées morbides. Ce bâillon l'angoissait déjà assez, et il n'était pas possible, mais pas possible, qu'elle soit destinée à mourir dans un trou à rats à cause d'un échetier médisant en velours bleu et d'un sous-fifre de la mafia russe.

Hors de question.

Elle tordit ses poignets avec rage, et la brûlure du plastique s'enfonçant dans sa peau l'aurait fait crier si elle n'avait pas été muselée. Mais elle sentait la lime glisser vers le bas. Bien. Encore un peu. Elle pouvait y arriver. Encore un peu. Elle serra les paupières, dans un effort désespéré pour écarter ses bras davantage. C'était du plastique, et le plastique, ça se détend, pensa-t-elle. Sans penser à la douleur, sa volonté braquée sur l'envie de vivre, elle força le lien, jusqu'à ce que, soudain, elle sente une pointe métallique contre ses doigts. Elle grogna encore pour en signaler l'existence à Holden. Qui réagit immédiatement, en remuant ses doigts pour parvenir à le saisir. Comment il s'y était pris, elle ne le saurait jamais, mais, à son grognement de victoire, elle déduisit qu'il avait réussi à s'emparer des petits ciseaux.

« Il faut que ça marche, il faut que ça marche. »

Elle entendait le cliquètement du métal dans son dos, impuissante, et dans l'incapacité de voir ce qui se passait. Elle ne pouvait qu'espérer. Il fallait garder la foi, voilà.

Et elle avait foi en lui. C'était un homme d'action, il savait survivre dans la nature, il avait l'habitude du danger, elle l'avait vu à son attitude calme lorsque les deux frappes les avaient piégés. D'ailleurs, lorsqu'ils en auraient l'occasion, il fallait qu'elle l'interroge sur son passé. Si quelqu'un pouvait les tirer de cette sale affaire avec une paire de ciseaux, c'était bien lui.

Même si la chose avançait avec une lenteur désespérante. Pour se distraire de la douleur lancinante de ses poignets et de la raideur qui ankylosait ses muscles, elle passa en revue l'évolution historique du tailleur Chanel et les changements introduits chaque saison. Ensuite, elle tenta de se rappeler toutes les chaussures qu'elle avait possédées et aimées, celles qu'elle avait convoitées sans les acheter, et celles — il n'y en avait pas beaucoup — qu'elle s'était offertes pour le regretter ensuite.

Lorsqu'elle en était à dresser une liste alphabétique de ses top-modèles favorites, le jour commençait à tomber. Peacock et Vladimir, non, Vladimir et Peacock — dans cet ordre, ils pourraient passer pour un duo de clowns, ou mieux, un ventriloque et sa marionnette — n'avaient laissé aucune lampe allumée. S'ils n'arrivaient pas à se libérer très vite, il ferait nuit, et elle se demanda, angoissée, comment ils allaient s'y prendre avec cette porte fermée dans le noir.

La patience n'était pas la principale de ses vertus.

Il fallait qu'elle pense à autre chose. Hum, sa rencontre avec Holden. Les moments qu'ils avaient partagés. Sauf que la liste était courte, quoique, à la réflexion, elle fut surprise de mesurer tout ce qu'elle savait sur lui. Il adorait l'air libre, c'était un amant passionné et inventif, un photographe inspiré et un homme intègre. Quoi d'autre ? Il buvait son café noir, préférait la bière au vin, les plats simples et il avait à la hanche un point extrêmement sensible qu'elle pouvait chatouiller lorsqu'elle était d'humeur joueuse. Il était un écologiste militant, mais ne s'en vantait pas et ne donnait pas de leçons. Il était aussi un optimiste incurable qui croyait que les gens sauraient réagir pour sauver la planète avant qu'il ne soit trop tard. Et, après avoir parlé de ces sujets et d'autres plus graves avec le plus grand sérieux, il était capable d'éclater de rire à la blague la plus débile, ou de la

charger dans ses bras pour la porter de nouveau au lit.

C'était un homme complexe, un homme avec qui elle aurait pu passer des semaines entières pour apprendre à le connaître.

Si seulement ils les avaient, ces semaines. Car, même s'ils sortaient d'ici en vie, elle avait du mal à trouver deux personnes qui aient moins de choses en commun qu'eux deux. Et, pourtant, elle l'aimait. Elle ne pouvait plus se le cacher : ce qu'elle éprouvait pour Holden était bien plus que de l'attirance physique, même si elle n'avait jamais eu de meilleur amant que lui. Non, c'était de l'amour.

Alors, ils allaient retourner chacun de leur côté, elle le savait, ils ne pourraient pas rester ensemble, ils étaient trop différents. Mais peu importe : après cette expérience, le simple fait de le savoir quelque part dans le monde, vivant, la rendrait heureuse. Mais, pour cela, il fallait qu'ils s'échappent.

Les mains de Holden transpiraient sous la nervosité et l'effort, et elle crut mourir lorsqu'elle sentit soudain les petits ciseaux glisser. D'instinct, elle ferma la main pour les retenir. Il s'en était fallu de peu.

Sans oser le moindre mouvement, elle cessa de respirer jusqu'à entendre de nouveau le cliquètement du métal. Quelques minutes plus tard, elle sentit que l'attache cédait un petit peu plus. Malgré la douleur, elle écarta ses poignets davantage et sentit, après un dernier coup de ciseaux, le lien en plastique se briser.

Elle avait enfin les mains libres.

Chapitre 18

Elle avait tant attendu ce moment qu'elle mit quelques secondes à comprendre qu'ils étaient à mi-chemin de la liberté. Elle frotta ses poignets pour retrouver le mouvement et, dès qu'elle put, elle arracha la bande de Scotch avec un cri de douleur à peine contenu.

Oh, que c'était bon de retrouver l'usage de sa bouche !

— Holden, je vais prendre les ciseaux, je me détache les pieds et je m'occupe de toi tout de suite. On va y arriver.

Il grogna en signe d'assentiment.

Deux ongles cassés plus tard, et avec force jurons, elle avait réussi à couper les liens qui serraient ses chevilles. Malgré ses muscles fourbus, elle bondit de sa chaise et s'empressa d'enlever le bâillon sur la bouche de Holden.

— Ça va ?

— Ouais, dit-il, grimaçant. Je n'aurai pas à me raser dans les six mois à venir. Et toi ?

— Ça va bien, fit-elle en lui caressant la joue. Et... je t'aime.

Elle n'avait pas prévu de le lui dire, mais c'était sorti tout seul, et, à la réflexion, songea-t-elle, c'était aussi bien comme ça.

— Ce n'est ni l'endroit ni le moment que j'aurais choisi pour cette conversation, dit-il avec son sourire renversant, mais sache que moi aussi.

Elle déposa un baiser sur sa bouche, juste pour le plaisir, et chercha les grands ciseaux de couture que Peacock avait utilisés plus tôt. Elle ne mit pas deux minutes à couper les liens de Holden, qui, après s'être frotté vigoureusement bras et jambes, fonça vers la porte avec détermination.

La serrure se trouvait à l'extérieur, et il n'y avait rien de leur côté qui leur permette de l'ouvrir. Cet entrepôt avait dû servir d'atelier clandestin, pensa-t-elle.

— Tu peux me passer la lime ? demanda-t-il.

— Bien sûr, dit-elle en la lui apportant.

— Et, si tu avais une épingle à cheveux ou quelque chose pour en faire un crochet, ce serait génial.

Elle ouvrit les tiroirs des machines à coudre et revint vers lui avec une poignée d'aiguilles à repriser, un crochet et un ôte-agafes.

La clarté diminuait à une vitesse alarmante, mais Holden ne semblait pas s'en soucier. Il s'affaira quelques minutes avec le crochet et la lime sur la serrure et, soudain, se retourna vers elle, un sourire éclatant sur son visage en sueur.

Il se releva et, un doigt sur la bouche en signe de silence, il ouvrit la porte avec précaution.

Mais il n'y avait pas âme qui vive dans cette cage d'escalier. Elle regarda son expression offusquée, et faillit en rire. Comme s'il était vexé que Peacock n'ait pas jugé nécessaire d'y placer un geôlier !

Elle n'allait pas s'en plaindre. Elle voulait sortir de ce taudis affreux, et en sortir au plus vite.

Holden commença à descendre à pas de loup, les grands ciseaux de couture à la main. Elle le suivit, le cœur battant à tout rompre dans sa poitrine, craignant que quelqu'un ne surgisse d'une des portes sans nom qui donnaient sur chaque palier. Mais les portes restèrent closes, et aucun malabar armé n'en sortit pour les arrêter. Apparemment, l'immeuble était complètement vide.

Holden, cependant, ne baissa pas la garde. Il ouvrit la porte de l'allée et surveilla la rue pendant un temps qui lui sembla interminable. Rester en silence derrière lui alors que son instinct lui criait de prendre ses jambes à son cou était l'une des épreuves les plus dures de cette journée pourtant pas banale.

Lorsqu'il décida que la voie était libre, elle le suivit dans la rue. Il faisait presque nuit et le quartier lui parut encore plus sinistre que lorsqu'ils étaient arrivés, menaçant même, comme si de chacun de ses immeubles miteux des centaines d'yeux hostiles les surveillaient.

— Tu vas bien ? demanda-t-il en un murmure, l'entourant avec son bras.

Elle n'allait pas craquer là, se promit-elle. Ils avaient encore du pain sur la planche. Plus tard, elle se trouverait un joli café où elle commanderait un bon verre de cognac. Mais pas tout de suite. Elle répondit « oui » et fit semblant d'oublier ses poignets meurtris et son estomac noué.

Une voiture de police passa à toute vitesse avec les gyrophares allumés, et elle comprit que ce n'était pas la peine d'essayer d'attirer l'attention du conducteur. Il n'y avait pas beaucoup de circulation, et la zone semblait désertée par les taxis.

— On pourrait prendre le métro, dit-elle en passant devant une station.

Sauf qu'ils n'avaient plus un euro sur eux, puisque Peacock et Vladimir avaient gardé portefeuilles et portables, et qu'elle ne se sentait pas capable d'aller amadouer un vendeur de tickets pour qu'il les laisse entrer sans payer.

Ils n'avaient d'autre choix que de continuer à marcher jusqu'à ce qu'ils rejoignent un quartier plus civilisé. Par chance, en passant devant un hôpital, ils purent enfin arrêter un taxi libre.

Une fois à son hôtel, elle monta en vitesse pour chercher le liquide qu'elle avait laissé dans le coffre de sécurité de sa chambre pendant que Holden attendait en bas avec le chauffeur, un type peu amène qui, sa course empochée, laissa à peine le temps à Holden de poser les pieds sur le trottoir avant de démarrer.

— Il faut appeler la police, dit-elle dès qu'ils se retrouvèrent dans la chambre. Le show de Simone va commencer d'une seconde à l'autre.

— Habille-toi pour la soirée. Vite.

— Mais...

— On ne va pas attendre la police, fais-moi confiance, Kimi. Je sais ce que je fais, je connais la chanson.

Elle battit tous ses records de vitesse en matière de coquetterie : en moins de dix minutes, elle était pomponnée. Entre-temps, Holden avait réservé un autre taxi, arguant que, si elle appelait sa voiture, Peacock pourrait l'apprendre.

— On devrait prévenir la police, insista-t-elle comme ils se laissaient conduire vers l'Opéra.

Il secoua la tête.

— Holden, peut-être même qu'on arrive trop tard.

— Non, ce n'est pas trop tard, dit-il en lui caressant la joue. On les aura, mais j'aimerais autant les prendre la main dans le sac et avec une douzaine de témoins. Ne t'inquiète pas.

Plus facile à dire qu'à faire. Elle ne pouvait cesser d'imaginer une Lucia Pietra en détresse, dévalant les marches de l'Opéra à la recherche de sa robe disparue, entourée des *fashionistas* en deuil, lugubres comme le chœur dans une tragédie grecque.

— Comment allons-nous faire ? Et si Vladimir et Brewster nous voient ?

— Ils laisseront tomber le vol, alors. Mais ils ne nous verront pas, pas avant qu'on ne soit prêts.

— Tu as déjà un plan.

— J'essaie, mais tu n'arrêtes pas de me parler, ce qui m'empêche d'y réfléchir.

— Oh, désolée, je deviens très bavarde quand je suis nerveuse.

— J'ai remarqué.

— Alors je vais me taire pour te permettre de penser.

— Je t'en remercie.

Elle tenta de se distraire en regardant les rues élégantes qu'ils traversaient, les Grands Boulevards. Ils ne tarderaient pas à arriver, calcula-t-elle. D'un côté, elle serait soulagée si Brewster et Vladimir les voyaient et laissaient tomber leur coup, car tenter de les contrer lui semblait une entreprise délicate et semée d'embûches.

Que ces deux-là aient pu les abandonner voués à une mort certaine avec tant d'aisance signifiait qu'ils ne reculeraient devant rien s'ils se sentaient menacés. Cette soirée pouvait tourner au cauchemar à n'importe quelle seconde, des gens pourraient être blessés, ou pire...

Elle porta un regard anxieux sur Holden, profondément abîmé dans l'élaboration de son plan d'attaque. C'était lui, pensa-t-elle, qui risquait le premier de se trouver blessé... Cette pensée lui fut insupportable. Et les délinquants étaient armés...

Il demanda au chauffeur de s'arrêter devant une boutique de souvenirs encore ouverte malgré l'heure tardive, et sortit avant qu'elle ait pu râler parce qu'il les retardait davantage.

— Il faut qu'on appelle la police, dit-elle encore une fois lorsqu'il revint avec un sac en papier à la main.

— Non. Nos deux amis jetteront l'éponge dès qu'ils verront un uniforme.

— Mais nous pouvons les accuser d'avoir tenté de nous tuer.

— Nous n'avons pas de preuves. C'est leur parole contre la nôtre. Pas suffisant devant un juge.

— Donc tu es obligé de te mettre en danger ? dit-elle, le ton de sa voix beaucoup trop haut, mais elle s'en fichait.

— Je suis bon dans mon travail, répondit-il avec un sourire crâneur. Autre chose, tu connais bien le bâtiment de l'Opéra ?

— J'ai vu *Le fantôme de l'Opéra*...

— D'accord. Ecoute, au sous-sol se trouvent les loges et des pièces à usages divers, un endroit de rêve pour cacher quelque chose, mais je suis certain qu'ils vont préférer sortir la robe de là au plus vite. Si tu étais le voleur et que tu avais une complice infiltrée, comment procéderais-tu ?

— C'est le souk en coulisses : mannequins, habilleuses, couturières, l'équipe maquillage-coiffure, les créateurs bien sûr, le directeur, les techniciens et évidemment les gens de la sécurité.

Holden l'écoutait avec attention.

— A mon avis, c'est l'habilleuse qui va subtiliser la robe.

— Je suis d'accord avec toi. Mais, comment ?

Elle tambourina des doigts sur sa pochette de soirée, concentrée.

— On ne prête pas vraiment attention aux habilleuses. J'imagine que l'amie de Vladimir a la robe à sa charge. Elle s'occupe aussi des accessoires qui vont avec, et c'est elle qui doit prendre soin de la robe lorsque le mannequin se déshabille.

Ouah. C'était aussi simple que ça.

— Lorsqu'un ourlet se défait, ou qu'un mannequin marche sur une longueur dans le feu de l'action, l'habilleuse fait appel à une couturière. A ce moment, on change l'ordre du défilé et, au pire, on retire le modèle du show.

— Mais ils ne feront pas ça avec la robe d'ApplePie.

— Non.

Elle se pencha en avant, contre le siège du copilote, comme si, avec son poids, elle pouvait accélérer la vitesse du taxi.

— Lors de la répétition, combien de robes y avait-il dans la séquence finale du show ? demanda-t-elle. Tu te rappelles ?

Il ferma les yeux.

— Huit.

— La robe ApplePie sortira sans doute en dernier, et, vu que tout le monde l'attend depuis des semaines, le mannequin restera plus longtemps que les autres sur le podium. Ensuite, elle retournera en coulisses et ressortira, avec tous les autres tops, pour le dernier passage, avec Simone, le bouquet final, les applaudissements et tout le reste.

— Donc, d'après toi, quand est-ce que l'habilleuse peut agir ?

— Entre le premier passage de la robe et le passage final. Elle s'arrangera pour qu'il y ait une déchirure ou un autre défaut afin d'avoir à l'apporter en vitesse à la couturière. Alors, elle n'aura qu'à la mettre dans une housse, comme ça, personne ne saura ce qu'elle transporte. Elle file dehors, une voiture l'attend, elle saute dedans. Il y a des dizaines de véhicules de livraison lors d'un défilé, personne n'en remarquera un de plus. Il peut bien se passer dix minutes avant qu'on ne remarque la disparition de la robe. Holden, elle peut se trouver à des kilomètres avant que quelqu'un ne s'en aperçoive ! S'il te plaît, préviens au moins les gars de la sécurité.

— Non, impossible. Si tu as raison, ils ont sans doute un complice parmi les vigiles, sinon, elle ne pourrait pas quitter le bâtiment avec la robe.

Elle se disposait à rétorquer lorsque le taxi freina violemment dans un crissement de pneus.

Chapitre 19

— *Attention !* cria-t-elle à l'intention du chauffeur imprudent.

Il répliqua avec maints gestes et jurons, pointant du doigt la rue devant lui.

Deux camionnettes venaient de se télescoper devant eux, et il ne restait pas de place pour les doubler. Le chauffeur sortit la tête par sa vitre et ajouta son grain de sel à la cacophonie régnante.

— On ne peut pas attendre qu'ils dégagent le passage, il va falloir finir à pied, dit-elle à Holden.

Avant même qu'elle ait fini sa phrase, il laissa un billet au conducteur et sortit de son côté. Elle le suivit. Le palais Garnier brillait comme un bijou devant eux. Mais à quelques pâtés de maisons. Et ses talons n'étaient pas faits pour la course.

— Allez, la pressa-t-il, commençant à courir.

— Que ne ferais-je pour la mode..., grommela-t-elle, déchaussant ses magnifiques Jimmy Choo à brides argentées.

Elle prit la main de Holden et se mit à courir avec lui. Les dalles du trottoir étaient froides et dures, et elle préféra ne pas penser à tous les types de substances ignobles qui collaient à ses pieds.

— Vas-y, toi ! cria-t-elle en voyant qu'il ralentissait pour qu'elle puisse le suivre.

— Non, nous sommes dans les temps ! On va y arriver !

Avec une profonde inspiration, elle redoubla ses efforts. Holden, à l'évidence bien mieux entraîné qu'elle, continuait à peaufiner son plan à voix haute, sans effort apparent.

L'Opéra scintillait quelques mètres plus loin. Enfin.

— Tu as compris ? demanda-t-il.

— Oui, haleta-t-elle.

— Parfait. Garde les yeux bien ouverts, mais prends garde à ce que nos amis ne te voient pas.

— D'accord. Mais nous ne pourrons pas les arrêter à nous deux tous seuls !

Il pressa sa main dans la sienne.

— J'ai appelé mon contact à Interpol. Il va envoyer quelques hommes que personne ne reconnaîtra, expliqua-t-il en consultant sa montre. Ils seront là d'une minute à l'autre.

Elle hocha la tête, incapable d'articuler le moindre mot.

Il sortit un sifflet en jouet du sac en papier qu'il tenait à la main. Comme ceux qu'utilisent les gendarmes dans la *Panthère rose*, pensa-t-elle. Holden le lui passa autour du cou dans un geste solennel.

— Un portable serait beaucoup plus pratique, mais, si tu as besoin de moi, siffle.

— D'accord.

Il s'empara de sa bouche avec fougue avant de la quitter, et, malgré l'urgence de la situation, elle ne put s'empêcher de fondre sous ce baiser. Mon Dieu, cet homme avait le don de la mettre dans tous ses états...

Encore frémissante, elle contourna l'Opéra dans le sens des aiguilles d'une montre, comme ils l'avaient convenu, alors que Holden arriverait en sens contraire. Elle renfila ses chaussures et se dirigea vers l'arrière du bâtiment. Autour de la grille arrière, elle trouva, comme prévu, un attroupement de voitures et de camionnettes garées à la va-vite. Rasant les murs, elle scanna l'aire à la recherche de Peacock ou d'un de ses complices, mais elle n'aperçut rien de plus alarmant que des chauffeurs à l'air ennuyé qui la regardaient de haut en bas, comme ils le faisaient avec toute femme qui passait devant leur véhicule. Personne ne vint la molester, et aucune habilleuse à l'air coupable ne détala avec une robe de mariée hors de prix pendue à son bras.

Au lieu d'être soulagée, se rendit-elle compte, elle était, oui, elle était... *déçue*.

Malgré ce sentiment incongru, elle aiguisa son attention pendant un long quart d'heure, pour s'assurer que rien n'échappait à sa vigilance. Mais tout semblait en ordre.

Elle finit par tourner à l'angle de la rue et tomba sur Holden, qui venait à sa rencontre, secouant la tête. Même le sac qui pendait à son épaule semblait abattu.

— Nous n'avons pas fait tout ça pour les laisser gagner, dit-elle. Je vais entrer par-derrière.

— Je viens avec toi.

Elle s'apprêtait à faire une objection, mais il pointa du pouce son matériel de photographe.

— J'étais ici pour les répétitions, rappelle-toi. Ils me connaissent.

— D'accord.

Elle montra sa carte de journaliste et l'invitation au vigile de la porte, qui lui refusa pourtant l'entrée. Accès interdit à toute personne étrangère au show.

Ce n'était même pas la peine de tenter de lui raconter une histoire à propos d'un article qu'elle devait écrire. Il ne la croirait pas, ou si, mais il ne la laisserait pas passer pour autant. Elle vit Holden sortir une liasse de billets de sa poche.

— Pouvez-vous s'il vous plaît appeler Marcy Wolington-Hicks ? demanda-t-elle. C'est très important. Dites-lui que Kimi Renton a besoin de la voir. C'est une urgence.

Le type n'avait pas l'air convaincu, mais il prit le billet que Holden lui tendait et le glissa dans sa poche avec une habileté de prestidigitateur.

— *Un moment*, grommela-t-il, son talkie-walkie à la main.

A ce moment, un cri de femme se fit entendre.

Le vigile courut vers l'intérieur, et Kimi suivit Holden qui le talonnait à toute vitesse.

A l'intérieur, c'était le chaos. Simone était à genoux, par terre, tout en noir comme d'habitude, mais encore plus pâle qu'à l'accoutumée. Devant elle se tenait un mannequin au bord de la crise de nerfs, Ariane Beauregard, la préférée de Simone, une beauté brune aux yeux sombres, toute en jambes, qui agitait les bras comme une autruche effarouchée. Pratiquement nue, de surcroît.

— *Où est la robe ?* lui demanda Kimi.

Le mannequin s'expliqua dans un français torrentiel qu'elle avait du mal à suivre. Elle comprit cependant l'essentiel : un des diamants parfaits s'était décousu, et elle devait défiler, tout de suite, c'était son tour. Le dernier top en robe de mariée venait de sortir de scène. Il fallait qu'elle enfile la robe des ApplePie.

Ariane éclata en sanglots, avant de demander que quelqu'un lui offre une cigarette.

— *L'habilleuse. Où est-elle ?* la pressa Kimi, la secouant par le bras.

— *Je te l'ai dit. Elle devait coudre le diamant, mais elle est partie. Personne n'arrive à la*

joindre.

— *Quand est-elle partie ?*

— *Mais je ne sais pas ! Il y a cinq minutes !* hoqueta la brune. *Il me faut cette robe !*

Et, se libérant d'un geste brusque, elle fonça sur la maquilleuse.

Kimi se tourna vers Simone, toujours à terre.

— *Simone, ressaisis-toi.*

Peine perdue. La créatrice pleurait de plus belle, comme un enfant perdu dans une foire.

— *C'est fini !* cria-t-elle. *Tout est fini !*

— *Tu dois monter sur ce podium, Simone, et parler aux gens. Fais-nous gagner quelques minutes. On va retrouver cette robe.*

Le directeur de la maison se tenait au-dessus d'elles, raide comme une statue.

— S'il vous plaît, lui intima-t-elle, ralentissez les passages, faites quelque chose !

— C'est déjà fait.

— Combien de temps nous reste-t-il ?

— Cinq minutes grand maximum.

— D'accord. Faites patienter le public. Sortez-la, racontez des blagues s'il le faut.

Il regarda Simone, abattu.

— Je ferai mon possible.

— Avez-vous vu par où est partie l'habilleuse ?

— Je n'en sais rien, c'est le chaos, ici. Demandez aux maquilleurs.

Holden courut vers la sortie.

— Où sont les couturières ? s'enquit-elle.

Elle se pressa vers la direction qu'on lui avait indiquée, priant pour ne pas rencontrer Vladimir ou Peacock dans ce dédale de pièces.

Elle trouva enfin les petites mains au détour d'un couloir, l'air fatigué et défait, mais bien sûr personne n'avait vu la robe des ApplePie. Débordées par les retouches de dernière minute, elles n'avaient pas non plus vu leur collègue.

Il fallait qu'elle retrouve Holden.

— Elle n'a pas pu sortir, lui dit-elle lorsqu'elle le rejoignit. Et si elle s'était cachée quelque part ? Nous devrions faire fouiller ces pièces.

— J'étais si sûr qu'ils sortiraient la robe au plus vite, dit-il, d'un ton frustré. Mais peut-être que tu as...

A cet instant, une silhouette traversa le couloir dans l'ombre. C'était l'habilleuse qu'ils avaient vue avec Vladimir le jour du shopping lingerie, et elle portait un grand sac à bout de bras.

— Stop ! cria Holden.

— *Arrêtez !* répéta Kimi, tout en sachant que ce n'était pas une question de langue si la femme n'avait pas obtempéré.

Avec un regard apeuré vers eux, l'habilleuse continua sa fuite.

Holden piqua un sprint à ses trousseaux, et elle le suivit comme elle put sur ses talons vertigineux, si vite qu'elle faillit perdre l'équilibre et tomber la tête la première. Mais des années d'expérience sur des chaussures impossibles l'aidèrent à garder l'équilibre.

Près de la porte, elle entendit un moteur rugir. Elle passa le seuil, où personne, ce qui était suspect, ne montait la garde. Dans la cour arrière, un véhicule aux couleurs de la maison de Simone roulait à reculons, les portières ouvertes, et l'habilleuse fonçait vers la voiture.

Holden était à deux pas de l'attraper, mais il aurait fallu un miracle pour qu'il lui mette la main

dessus avant qu'elle puisse sauter, avec la robe, à l'arrière du véhicule.

— *Envoie le sac*, cria le conducteur en français.

Comme s'il avait compris le sens de la phrase, Holden décrocha son sac de son épaule et s'en servit comme d'une fronde pour entraver la marche de l'habilleuse. Avec un cri de surprise, elle tomba à plat ventre sur les pavés. Les pneus crissèrent.

Kimi sauta sur la housse, tombée à quelques mètres, et l'attrapa avant que le chauffeur n'ait pu ouvrir la porte, puis elle tourna les talons et retourna vers le bâtiment aussi vite que ses poumons en feu le lui permettaient. Elle entendit des cris derrière elle et se retourna. Si Holden était en danger, elle ne pouvait pas le laisser. Simone n'aurait pas son moment de gloire, mais, au moins, elle n'aurait pas perdu son chef-d'œuvre.

Mais, apparemment, les types d'Interpol avaient tenu parole. Ils venaient de débarquer avec leurs flingues braqués sur le conducteur, et la dernière chose qu'elle vit avant de détalier vers l'intérieur, ce fut le conducteur qui sortait de la voiture, les mains en l'air.

— Cours ! lui cria Holden sans cesser de poursuivre l'habilleuse.

Kimi arriva enfin auprès de Simone, hors d'haleine. Elle se contenta de tendre la housse à la créatrice, qui n'avait pas bougé d'un iota de sa position prostrée.

— *Vite ! Habille-la toi-même.*

Le visage pointu de la femme s'illumina en ouvrant la housse. Et, soudain, la vieille Simone était de retour. Elle aboya des ordres en même temps qu'elle sortait la robe du sac avec délicatesse.

— C'est froissé.

— Pas le temps de repasser !

Ariane, encore en sous-vêtements mais de nouveau parfaitement maquillée, s'approcha et, en moins de deux minutes, elle devint la mariée la plus éblouissante et rayonnante que Kimi ait jamais vue.

— *Tu es une reine*, l'encouragea Simone. *La plus grande actrice du monde ! Va !*

Ariane sembla grandir d'encore quelques centimètres et, la tête haute, monta sur le podium.

Kimi observa la salle à travers le rideau, la respiration encore agitée. A l'évidence, le public avait commencé à s'impatienter avec le long passage des robes de mariage, puisque, avant tout, ils étaient tous venus voir la robe dont tout le monde parlait depuis des semaines.

A l'un des premiers rangs, elle distingua son père et Claudia, à côté de qui, découvrit-elle avec un haut-le-cœur, se trouvait Vladimir. Ils se regardaient dans les yeux, comme s'ils se disaient qu'ils avaient trouvé quelque chose de magnifique pour leur mariage.

Voir sa sœur avec ce psychopathe la révolta. Ainsi, il avait le culot de se montrer au défilé ? Pourquoi n'avaient-ils pas encore fui, lui et Brewster ? A moins que...

Soudain, un frisson parcourut son dos tandis que la vérité éclatait dans son esprit. En fait, cet horrible Russe n'avait jamais eu l'intention de fuir. Et, s'il n'en avait jamais eu l'intention, c'était bien qu'il comptait que jamais personne ne pourrait les accuser... S'il pouvait jouer avec ce calme glaçant l'amoureux transi, c'était qu'il était convaincu qu'elle et Holden ne sortiraient jamais vivants de ce vieil entrepôt...

Le cœur battant, elle chercha Brewster dans les rangs destinés à la presse, et son terrible pressentiment se confirma. Lui aussi était là. L'arrogance patente sur ce visage de fouine l'écoeura, et elle se demanda qui ces deux-là avaient envoyé s'occuper du sale boulot de se débarrasser de Holden et d'elle, car il semblait évident que Peacock n'avait pas plus l'intention de quitter le monde de la mode que Vladimir de rater l'opportunité d'épouser l'une des héritières les plus riches d'Italie. Peacock aurait même été capable, ce fumier, de rédiger un éloge funèbre plein d'esprit pour elle dans

sa colonne. Si tant est qu'on ait jamais retrouvé leurs corps.

Et ce salaud prenait son pied en se préparant pour assister au scandale du siècle, qu'il avait minutieusement orchestré.

Mais il allait avoir le choc de sa vie.

Chapitre 20

Kimi observa Brewster, qui se délectait à s'en lécher les babines. La musique changea, et tous les regards se braquèrent sur l'entrée du podium. Ariane entra sur scène, comme une apparition.

La salle entière contint son souffle, sauf Brewster, imagina-t-elle. Avec un peu de chance, la surprise l'avait étranglé.

Ariane parada dans la robe de mariée la plus somptueuse de tous les temps. Le public, pourtant blasé d'habitude, était sous le choc. Elle-même, dont le métier était de suivre de près la mode, n'avait jamais rien vu qui puisse rivaliser avec le spectacle qu'elle avait sous les yeux. Le buste étincelait sous le feu des diamants, brûlant et pur comme la passion, et la soie de la jupe rebrodée de plumes évoquait la douceur, ou peut-être un nouvel envol.

Elle chercha Lucia Pietra du regard. L'actrice la mieux payée de la terre, stupéfaite, éclata en larmes avant de bondir de sa chaise pour applaudir comme une folle, et son futur mari, à son côté, l'imita.

A cet instant, Kimi ne put s'empêcher de songer à la tradition selon laquelle le fiancé ne devait pas voir la robe avant le grand jour. Mais, dans ce cas précis, s'il ne l'avait pas vue, comme il s'en était fallu de peu, l'augure aurait été bien plus néfaste.

C'était une *standing ovation* historique. Les bravos et les applaudissements se suivaient en vagues incessantes, dont l'intensité ne cessait de grandir. Elle observa Peacock, qui tentait de se faufiler en douce vers la sortie la plus proche, pour autant qu'un homme dans un accoutrement pareil puisse passer inaperçu. Mais il n'alla pas bien loin. Deux hommes avancèrent discrètement vers lui, tandis qu'un troisième se postait devant les portes. Des policiers en civil, sans doute, mais leur attitude, leurs costumes et leurs cheveux courts les rendaient, d'une certaine façon, aussi peu discrets que Brewster avec son manteau pourpre et jaune.

Ils l'embarquèrent sans que personne ne s'en aperçoive, car chacun dans la salle gardait les yeux rivés sur l'apothéose de Simone. Laquelle, avide comme toujours de grands moments, se tenait au bout du podium, entourée de tous les mannequins en robes de mariée, comme un petit oiseau noir au milieu d'une volée de cygnes.

Kimi regarda de nouveau vers son père et Claudia, se demandant comment Holden et ses hommes allaient s'y prendre avec Vladimir sans créer de raffut. Ils n'avaient pas besoin d'un autre scandale ces jours-ci, et elle se demanda comment protéger sa sœur de ce déboire supplémentaire. Et il n'y avait qu'un moyen. Elle devait les éloigner, elle et leur père, de celui qui était encore son fiancé et qui, impassible, fixait la place où aurait dû se trouver Brewster.

Mais comment ? Les portables étaient interdits dans les défilés de Simone, et, de toute façon,

elle n'en avait pas.

Pour l'instant, le Russe ne soupçonnait pas encore qu'elle et Holden avaient réussi à se libérer, sinon il n'aurait pas l'air si calme, déduisit-elle. Il devait supposer que l'habilleuse avait échoué pour une raison quelconque. Et si elle faisait passer un mot à son père ? Elle se disposait à chercher du papier, quand elle vit Vladimir et sa sœur se lever de leurs sièges, alors qu'il y avait encore des mannequins sur scène. Son père avait l'air contrarié, sans doute trouvait-il impolie cette sortie anticipée. Mais le Russe avait dû alléguer un malaise, ou n'importe quelle autre excuse.

Elle ne pouvait pas laisser partir Claudia, main dans la main avec ce malfaiteur, sans savoir où il l'emmenait... Sans hésiter, elle fonça en direction de la sortie qu'ils avaient prise. Et les entendit avant de les apercevoir.

— Vladimir, tu marches trop vite, se plaignait Claudia.

— J'ai besoin d'un peu d'air frais, j'ai un haut-le-cœur.

— La sortie est de l'autre côté, il y a certainement des secours, là-bas...

— Mais non !

En même temps qu'elle tournait le coin du couloir, elle vit son père arriver depuis la salle et rejoindre le couple. Zut.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Vladimir se sent mal, il ne sait même plus où il est, répondit Claudia.

— Peut-être pourriez-vous appeler la voiture, demanda Vladimir à Giovanni. Je ne peux pas retourner là-dedans, je sens la nausée monter...

— N'allez nulle part avec lui ! s'écria Kimi, s'approchant du trio. Il n'est pas malade.

Lorsqu'il la vit, Vladimir évita tout signe d'étonnement sonore, en revanche, observa-t-elle, son visage était maintenant assez pâle pour qu'on puisse croire à son supposé malaise.

— Kimi ! salua Claudia. Où étais-tu passée ?

— C'est une longue histoire, mais j'ai participé à l'enquête sur une tentative de vol d'un modèle de haute couture... Et...

Elle avala avec difficulté. Ce qu'elle allait annoncer risquait de mettre en péril les liens ténus qu'elle avait eu à peine le temps de nouer avec sa sœur.

— Et je suis désolée, Claudia, mais Vladimir fait partie d'un réseau international de voleurs de haut vol.

— Mais Kimi, que dis-tu ? C'est une sorte de blague ?

— Evidemment, intervint Vladimir. Elle se drogue, ou elle a bu, ce...

— Quelles preuves as-tu ? demanda son père, coupant.

Kimi retroussa ses manches et montra ses poignets. La peau montrait des traces rouge sang là où les attaches l'avaient serrée, et des bleus d'un violet-pourpre commençaient à apparaître.

— Vladimir et Brewster Peacock nous ont séquestrés, Holden et moi, et nous ont attachés pour que nous ne puissions pas les empêcher de voler la robe de Lucia Pietra.

Elle vit que sa sœur tentait de s'écarter du Russe, qui la retint avec une main de fer par l'épaule. Claudia pouvait interpréter le geste comme le besoin d'un malade, mais Kimi savait très bien qu'il tentait de la garder sous contrôle.

— Vladimir ?

— Elle est folle. Je ne sais pas pourquoi, mais elle cherche à semer le trouble.

Son père échangea un regard avec elle avant de parler.

— Je vais chercher la voiture. Claudia, tu viens avec moi ?

— Non, papa. Je reste ici.

— Je reviens aussi vite que possible.

Il lui lança un coup d'œil rapide encore une fois avant de partir d'un pas pressé.

Kimi ferma les yeux une seconde, tentant de ne pas s'attarder sur cette nouvelle désertion de son père : ce qu'elle venait de raconter était rocambolesque, il la connaissait à peine. Sa priorité, en ce moment, était d'empêcher que Claudia parte avec son fiancé. Elle pensa au sifflet qui pendait à son cou, mais la main de Vladimir sur sa sœur l'obligeait à rester prudente.

— Claudia, s'il te plaît, dit-elle, jouant la carte de la diplomatie. Je n'essaierais jamais de te nuire.

— Personne ne te croit, ricana Vladimir, la fixant de ses yeux durs et froids. Tu devrais débarrasser le plancher.

— Elle n'ira nulle part, s'interposa Claudia. Je ne comprends rien de ce qui se passe, mais elle aussi a besoin d'un médecin.

— Tu devrais t'éloigner de lui, Claudia. C'est un homme dangereux.

— Tu ne la connais que depuis deux jours, fulmina Vladimir, alors que je suis ton futur mari. Qui vas-tu croire ?

Claudia ne bougea pas, mais continua à lui parler.

— Kimi, pourquoi ferait-il une chose pareille ?

— Pour l'argent. Je ne connais pas la teneur de ses affaires, mais je parie que la plupart sont illégales.

— Je n'ai pas le temps pour ça, se plaignit le Russe. Je vais vomir. S'il te plaît, sortons d'ici.

Il s'avança vers la sortie, mais Claudia se dégagea de son emprise.

— Vas-y toi, je te rejoins dans deux minutes.

— Tu préfères croire une psychopathe américaine plutôt que moi ? demanda-t-il avec une grimace hideuse. Si tu fais ça, je te quitte.

Claudia, les yeux emplis de larmes, les regardait l'un après l'autre.

— C'est ma sœur, affirma-t-elle en s'approchant de Kimi.

— Tu vas regretter ta décision, menaça le Russe, portant la main à l'intérieur de sa veste.

Kimi n'avait pas pensé qu'il puisse porter une arme, comment avait-il réussi à contourner les mesures de sécurité ? Et si, en tentant de sauver sa sœur, elle l'avait jetée dans la gueule du loup ?

— Non ! cria-t-elle, en même temps que la porte derrière eux s'ouvrait.

Le chauffeur de Giovanni entra, suivi de son père. Et de Holden. Elle s'aperçut alors que le premier brandissait une arme d'une main aussi ferme que l'expression de ses yeux, ce qui n'empêcha cependant pas Vladimir de le devancer en sortant à son tour un revolver qu'il pointa sur Claudia en même temps qu'il l'attirait vers lui par la main.

— Non !

Kimi cria et entendit sa sœur crier en même temps, tandis que Holden se jetait contre elles pour les protéger.

Un coup de feu retentit, assourdissant. Le temps d'une seconde, Kimi ne sut pas qui avait tiré, avant d'entendre une kyrielle de jurons en russe. Par-dessus l'épaule de Holden, elle vit Vladimir à terre et son père qui ramassait l'arme qui avait glissé de ses mains.

— Kimi, tu vas bien ? demanda Holden.

— Oui.

— Claudia ?

— Oui, merci beaucoup, répondit la jeune femme avec un fil de voix.

Le bruit de la détonation avait attiré dans le couloir un certain nombre de personnes, vigiles et

agents de police pour la plupart. Quelqu'un, entendit Kimi, appelait les secours par radio.

Claudia se détacha du groupe et fit un pas vers le Russe.

— Vladimir, dit-elle en tirant de son annuaire gauche sa bague de fiançailles, je romps officiellement notre engagement.

Il gémit en recevant le solitaire contre sa poitrine, où l'anneau resta comme une imitation moqueuse de la robe conçue par Simone.

Avec sa sœur et son père, Kimi se laissa accompagner par Holden et le chauffeur de Giovanni à l'extérieur.

— *Figlia mia !* s'exclama son père serrant Claudia entre ses bras. Et mon autre fille !

Il se tourna vers elle et l'embrassa tout aussi tendrement.

— J'ai pensé que tu ne me croyais pas, dit-elle contre son épaule, submergée par l'émotion d'être dans les bras de son père pour la première fois de sa vie.

— Bien sûr que je t'ai crue. Je tentais de te faire comprendre de rester avec Claudia le temps que j'alerte la police.

— Oh !

— Maintenant, il faut qu'un médecin te voie, qu'on soigne ce que ces abrutis t'ont fait.

— Je vais parfaitement bien, merci, ne t'inquiète pas.

— Balivernes. Je suis ton père et tu fais ce que je te dis.

Elle retint un sourire. Il y avait quelque chose de très doux dans le fait de recevoir des ordres d'un père, même si elle n'avait pas la moindre intention de lui obéir.

— Je m'en occupe, monsieur, dit Holden.

Un ange passa, Giovanni hocha la tête.

— Je compte sur vous. Je t'appellerai demain, Kimi, pour m'assurer que tu vas bien, dit-il, l'embrassant sur le front.

— Merci.

— Bonne nuit, Kimi, murmura Claudia, l'entourant de ses bras.

— Je suis désolée pour Vladimir.

La jeune femme la serra encore plus fort, avant de se glisser à l'intérieur de la voiture.

* * *

Kimi regarda la Mercedes s'éloigner et se tourna vers Holden, qui la prit dans ses bras.

— On a réussi.

— Oui, dit-elle, se hissant sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Que fait-on maintenant ?

— Il faut que tu ailles voir un médecin.

— Je n'ai pas besoin de médecin.

— Je l'ai promis à ton père, et il serait capable de me faire fouetter si je ne tiens pas parole.

Elle sourit.

— Comme si tu avais peur de mon père...

— La vérité est que je veux qu'on soigne mes poignets, et que j'aurais l'air d'une chochette si j'y allais seul.

— Tu es aussi autoritaire que mon père !

— Tu devrais peut-être t'y habituer. Il me semble que Giovanni compte rester dans ta vie pour de bon.

« Alors que tu vas en partir », songea-t-elle avec tristesse, comme elle appelait sa voiture.

Un petit tumulte se forma aux portes de l'Opéra, d'où elle vit surgir une Lucia Pietra bouleversée, qui fonça vers elle pour la prendre entre ses bras.

— *Grazie ! Grazie tantissime !* s'écria la star. Simone nous a tout raconté, vous avez sauvé mon mariage. *Grazie !*

— Mais je vous en prie, répondit Kimi. Je vous souhaite mes meilleurs vœux de bonheur.

Mark Apple la suivit, plus calme, pour tendre d'un geste solennel sa main à Holden.

— Merci, mon ami. Encore une fois.

Chapitre 21

— C'était une semaine de la couture inoubliable, commenta Kimi tandis qu'elle se promenait avec Holden sur les quais de Seine le lendemain soir.

— C'était une semaine, tout court, inoubliable, répondit-il, la prenant par la taille pour l'obliger à le regarder.

Puis il l'embrassa avec une tendresse indicible. Comme elle aurait voulu prolonger ce moment parfait à jamais, et ne pas devoir rentrer récupérer ses valises déjà fermées avant de partir vers l'aéroport...

Holden avait abandonné le passage à l'hôpital, se contentant de lui bander les poignets avec les pansements que leur avaient donnés les ambulanciers. Elle cachait les bandages sous les manches d'une petite robe noire Armani, qu'elle avait accessoirisée avec un long collier de perles. Elle se sentait très italienne ainsi habillée, et elle avait cru lire la même idée dans les yeux de son père lorsqu'il était venu la voir avec Claudia, un peu plus tôt dans l'après-midi, pour lui dire au revoir. Sa sœur était toute pâle et elle avait sans doute pleuré toute la nuit, mais Kimi avait senti que sa force et son sens de la dignité l'aideraient à se remettre sur pied très vite. Et tout le monde avait eu les larmes aux yeux au moment de partir.

Et, à présent, songea-t-elle avec un terrible pincement au cœur, il ne lui restait plus que quelques heures à passer avec Holden.

— J'aimerais tellement avoir encore un peu de temps, dit-elle, prenant sur elle pour ne pas s'accrocher à lui lorsqu'il brisa leur étreinte.

— Oui, moi aussi.

— Mais, dit-elle avec un sourire forcé, j'ai des articles à finir et une pile de travail en retard à New York.

— Moi pareil, dans l'Oregon.

— Je sais.

— Accompagne-moi à mon hôtel, j'ai un petit quelque chose pour toi.

Son avion partant à l'aube, la Kimi raisonnable aurait dû refuser, mais elle n'hésita pas une seule seconde. Car elle n'avait que quelques heures encore avec Holden et toute sa vie pour dormir.

Une fois dans sa chambre, il lui tendit un paquet-cadeau. Un vêtement, sans doute, pensa-t-elle en le voyant. Mais c'était beaucoup trop lourd pour un pull ou un foulard. Un livre ?

Il semblait nerveux tandis qu'elle déchirait l'emballage. A l'intérieur, elle trouva une boîte avec le nom d'un studio de photo parisien : c'était un album photo, très beau, en cuir bleu nuit avec un petit cadenas en or et une clé. Sur la couverture, Holden avait fait graver les mots *Une nuit à Paris*.

Se servant de la petite clé, elle l'ouvrit.

— Oh, Holden..., dit-elle en rougissant dès qu'elle posa les yeux sur la première page.

Il vint s'asseoir auprès d'elle.

— Je voulais que tu aies un souvenir des moments que nous avons partagés, et aussi, d'une des plus belles nuits de ma vie.

Elle tourna les pages lentement, émerveillée du talent et de la passion qui se dégageaient de chaque page, de la sensualité renversante des photographies. Même si elle était nue, ou presque, sur chaque image, elle ne se sentait pas embarrassée, ni honteuse, mais reconnaissante envers Holden pour la façon dont il avait su saisir et rendre sa féminité. Elle pouvait y lire ses sentiments aussi clairement que s'il les avait énoncés à voix haute. Le plaisir qu'il avait éprouvé était patent sur chaque prise, et la façon dont il avait posé sur elle son œil de photographe lui disait tout ce qu'elle voulait savoir.

Il l'aimait.

La dernière image était la seule de l'album où ils apparaissaient tous les deux, et elle devina que ce serait celle-là qu'elle regarderait dans les semaines, les mois, et les années à venir, lorsqu'elle aurait envie de se remémorer son histoire avec lui.

Elle s'arrêta un long moment sur cette dernière page, incapable de trouver les mots pour exprimer sa gratitude, même si elle savait qu'il pouvait lire dans son cœur.

— C'est si beau... Toute cette semaine, tout a été si...

— Je sais.

Il l'embrassa et elle sentit de nouveau la vague de passion coutumière l'envahir, mêlée à la tristesse de savoir que c'était leur dernière nuit ensemble.

Parfois, pensa-t-elle tandis qu'il pressait les lèvres sur sa peau brûlante, on n'avait pas besoin d'entendre « je t'aime ». Elle pouvait sentir qu'il le pensait à la façon dont il baissa lentement la fermeture Eclair, embrassant chaque millimètre de peau qu'il découvrait. Elle pouvait le sentir à la manière dont il lui ôta sa robe, et au geste soigneux qu'il eut pour la déposer sur une chaise, car il savait qu'elle tenait à ses vêtements.

Elle portait son nouvel ensemble préféré, dans une soie satinée noire si fine qu'elle semblait plus une ombre qu'un tissu.

— J'adore la façon dont la lumière dessine ta poitrine juste ici, murmura-t-il, caressant le bout de ses seins. Et l'ombre qu'elle fait juste là.

Il embrassa le creux de son décolleté. Sa peau semblait devenir plus sensible et son cœur battait la chamade.

A son tour, elle commença à le déshabiller, savourant chaque geste qui découvrait son torse d'athlète tandis qu'il la caressait à travers les sous-vêtements, l'excitant autant qu'il s'excitait. Puis, n'y tenant plus, elle déboutonna son jean et empoigna son sexe fièrement dressé, si dur et si chaud, et qui serait très vite dans son corps.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, il glissa une main à l'intérieur de sa culotte et commença à caresser son clitoris à une cadence affolante jusqu'à ce qu'il lui fasse perdre la tête. Gémissante de plaisir, elle tomba sur le lit, vaincue par la force des sensations, mais elle ne lâcha pas sa prise : elle le voulait en elle.

Il se débarrassa en deux gestes du reste de ses vêtements et finit de la déshabiller avec une douce violence avant de s'allonger sur elle. La gorge de Kimi se noua, en voyant dans ses yeux noisette une expression où la luxure se mêlait à la gravité. Comme si c'était la première fois. Parce que c'était la dernière fois.

Sans la quitter des yeux, il entra en elle avec une lenteur presque solennelle, et elle gémit de nouveau. Leurs corps étaient faits l'un pour l'autre, songea-t-elle dans les brumes du désir tandis qu'ils entamaient un slow érotique et que leurs bouches se cherchaient, se trouvaient, se dévoraient.

Sans le regret de savoir que bientôt ce ne serait qu'un souvenir, son bonheur aurait été total.

Lorsqu'un gémissement de jouissance s'échappa de sa bouche, elle songea que son corps protestait contre leur séparation imminente.

* * *

Le réveil sonna à 4 heures du matin, le taxi arriverait dans une heure. Avec le décalage horaire, pensa-t-elle, il serait possible, si elle le souhaitait, d'arriver à son bureau pratiquement à la même heure que d'habitude.

Holden lui tendit une tasse de café comme elle sortait de la douche.

— Tu devrais retourner au lit, dit-elle.

— Non, je préfère me débarrasser au plus vite des adieux.

— J'aimerais tellement ne pas avoir à te le dire, dit-elle en enfilant ses collants.

— Je sais, Manhattan, mais... une relation... avec tous ces kilomètres entre nous...

— Viens à New York, proposa-t-elle soudain. Viens et laisse-moi t'emmener dans mes restaurants préférés, on ira se promener à Central Park, au MoMA, et à l'Opéra et...

Il gratta sa joue râpeuse, et ce simple son l'émut à un point qu'elle-même jugea ridicule. Mais c'était comme ça.

— L'Opéra, tu dis ?

— Oui, que tu vois comment on vit en ville.

— Ou tu pourrais venir dans l'Oregon. Je peux te montrer des paysages comme tu n'en as jamais imaginé. On fera du kayak avec les lions de mer, on grillera le poisson qu'on aura pêché et nous verrons le soleil se lever sur le sommet d'une montagne.

— D'une montagne, tu dis ?

Il lui octroya ce sourire en coin qui ne cessait de la troubler et posa ses grandes mains sur ses épaules nues.

— Ou nous pouvons nous embrasser une dernière fois, et nous séparer en sachant que nous nous rappellerons à jamais de cette semaine égale à aucune autre.

Chapitre 22

Une semaine égale à nulle autre, pensa-t-elle, de retour à son bureau, comme si elle pouvait reprendre son train-train habituel : travail, amis et tout le reste. Paris avait été un moment exceptionnel, non seulement parce qu'elle avait rencontré Holden, mais aussi parce qu'elle avait trouvé une nouvelle famille. Enfin.

Ce matin, elle avait justement trouvé un e-mail de Claudia en arrivant à son bureau.

Chère Kimi, je suis contente de savoir que tu as fini par vaincre le décalage horaire. En ce qui me concerne, moi aussi, j'ai l'impression de sortir, encore ensuquée, d'un mauvais rêve. Après tout, ce n'est pas un drame si grave, une rupture de fiançailles, surtout que maintenant je me rends compte que je ne l'aimais pas vraiment. Ou, en tout cas, j'essaie de m'en convaincre.

Elle avait l'air si déprimée, que Kimi regretta de ne pas savoir quoi faire pour elle. A moins que ? Elle se mit à taper sur son clavier :

Cara Claudia, j'ai eu une idée géniale. Viens à New York ! Tu vas adorer, j'ai assez de place chez moi, et nous pourrions...

« Nous pourrions, quoi, au juste ? » se demanda-t-elle. Etait-ce bien raisonnable d'inviter cette femme italienne en pleine déprime, alors qu'elle la connaissait à peine, même si c'était sa petite demi-sœur ?

Oui, ça l'était ! se dit-elle avec une pointe d'excitation.

Nous irons courir les boutiques, je t'emmènerai dans les meilleurs restaurants, et nous ignorerons les hommes royalement. Là, je file, je déjeune avec ma mère. Il faudra aussi que tu la rencontres, elle est impossible à décrire !

* * *

— Il est encore beau, fit sa mère, en regardant la photo de Giovanni qu'elle avait rapportée. Et Claudia est très belle, aussi. Pas autant que toi, évidemment, mais vous vous ressemblez, ça c'est sûr.

— J'aimerais que tu la rencontres, je l'ai invitée à venir.

— J'espère que tu ne me tends pas un piège pour que je revoie ton père...

— Aucune chance, fit Kimi en riant. Je n'arrive pas à t'imaginer avec lui, même quand vous étiez jeunes. Comment ça se fait, d'ailleurs, que vous soyez sortis ensemble ?

— Attirance, sexe ?

— Ça, j'avais deviné, merci. Mais, au milieu d'un campus bourré de types en sandales récitant Emily Dickinson, comment as-tu pu tomber sur un étudiant en finances italien ?

Sa mère repoussa ses cheveux poivre et sel derrière l'oreille avant de répondre. C'était encore une très belle femme, elle aussi.

— Je ne vais pas te servir le classique « les contraires s'attirent », qui me semble d'une stupidité sans nom, mais parfois on ressent une forte attraction sexuelle envers quelqu'un avec qui par ailleurs on n'a aucun atome crochu. Comment t'expliquer ? Je ne sais pas si cela t'est déjà arrivé...

— La vérité est... je crois que cela vient justement de m'arriver, avoua Kimi, regardant sa mère dans les yeux.

— C'est vrai ? Raconte-moi tous les détails croustillants !

— On dirait plus une copine que ma mère, maman.

— Tu sais, ma puce, j'ai tout fait pour être une bonne mère, mais je dois t'avouer que c'était un soulagement que tu grandisses pour pouvoir profiter d'une amitié adulte.

Kimi rit. Elle le savait déjà. Elles s'adoraient, mais leur relation était bien meilleure depuis qu'elles n'avaient plus à habiter sous le même toit.

— Maman, j'imagine que nous sommes l'exemple parfait de deux opposés qui s'aiment. D'ailleurs, toi et Giovanni, aussi.

— Sauf que je n'aimais pas ton père. Enfin, c'est de l'histoire ancienne. Parle-moi plutôt de cet amant incompatible avec toi. Où l'as-tu rencontré ? A Paris, bien entendu.

— Oui, soupira-t-elle. Il s'appelle Holden, c'est un détective privé. On a travaillé ensemble, enfin, c'est avec lui que j'ai vécu toute l'aventure du vol de robes...

— Et...

— Et c'était merveilleux. Sauf qu'il vit dans l'Oregon et qu'il adore la nature, tu vois le genre, bottes de randonnée et chemises à carreaux.

— Hum. Pas de costumes Armani, ni de mocassins faits main ?

— Non, il doit s'habiller au Vieux campeur et son hobby, c'est photographier les animaux sauvages. Et bivouaquer.

Sa mère éclata de rire.

— J'adore ! J'ai passé ma vie à tenter de t'intéresser à autre chose que les fringues, et tu tombes amoureuse de Robin des bois.

Kimi gémit, au désespoir, sans même plus trouver la force de protester qu'elle n'était pas, mais pas du tout, amoureuse de ce type.

— Que vais-je faire, maman ?

— Tu as deux options. L'oublier ou... le poursuivre comme le spécimen rare en voie de disparition qu'il est.

— Toi, maman, tu me dis de courir après un homme ? Comme si c'était difficile à trouver ?

— Non. Je suis en train de te dire qu'un homme qui ne se soucie pas de son apparence te rendra beaucoup plus heureuse que ces godelureaux que tu t'entêtes à fréquenter.

Kimi ne put s'empêcher de sourire.

— J'avais juré sur ma dernière paire de bottes de randonnée, après la dernière colo féministe que tu m'as infligée, que plus jamais je n'en porterais, de ces fichues bottes !

— N'exagère pas, c'était une colo pour renforcer ta confiance en toi, ma chérie. Et, de toute façon, je te l'ai dit, tu as deux options.

— Je n'en suis pas si sûre. Je ne cesse pas de penser à lui.

Sa mère se pencha sur elle et lui tapota l'épaule, taquine.

— Il y a peut-être un Vieux Campeur sur la V^e Avenue.

Kimi enfouit la tête entre ses mains et gémit de nouveau.

— Allez, Kimi, c'était une blague.

— Je sais, maman, mais, tout à l'heure, le taxi est passé devant une boutique de sport... et j'ai failli demander au chauffeur de s'arrêter ! Je suis pathétique.

Le rire joyeux de sa mère, qui la regardait malicieusement, rappela à Kimi que sa mère n'était pas, mais alors pas du tout, une mère comme les autres.

— Alors tu peux la retrouver, cette boutique. Ecoute, je n'ai rien d'urgent cet après-midi : je viens avec toi.

— C'est ridicule, je ne compte pas y aller.

Elle protestait encore lorsque le taxi les déposa, toutes deux, devant la vitrine, où, sur un tapis de pelouse artificielle, on avait disposé un sac à dos jaune, un piolet et un cordage rouge. Un piolet ! Ri-di-cu-le.

Cette odeur... Elle l'aurait reconnue entre mille. Ça sentait la tente ! Un troupeau de sensations refoulées lui revint à l'esprit, elle en eut presque un haut-le-cœur.

Elle resta près de l'entrée, prête à se sauver, lorsqu'une jeune fille en T-shirt Team Everest et pantalon cargo vint leur demander si elles souhaitaient des renseignements. Elle avait les cheveux tirés en arrière, et les jambes musclées d'une adepte de la randonnée, sans parler de la peau hâlée de ceux qui passent leurs week-ends à grimper en montagne. C'était ça, le type de fille pour Holden, et non une fashion victime consentante.

Ce n'était pas son monde, ces gens venaient d'une autre planète... Mais que faisait-elle là, bon sang ?

Sa mère ne pipa mot, pour une fois. Elle semblait penser que c'était à sa fille de jouer. Kimi soupira : elle savait très bien pourquoi elle était là. Alors, avec son meilleur sourire, elle s'adressa à la vendeuse.

— Je n'ai pas porté de bottes de randonnée depuis plus de dix ans... Depuis que ma mère m'avait obligée à participer à un de ces camps d'été pour apprendre à vivre dans la nature.

— Super ! J'aurais adoré, moi.

— Ce n'était pas mon cas et... Enfin, je me disais qu'il faudrait que je retente le grand air, les animaux et tout le reste.

— Absolument. Vous allez voir, les bottes sont aujourd'hui beaucoup plus légères qu'avant. Côté technique, elles sont beaucoup plus performantes, aussi.

Le rêve, des bottes « techniquement performantes » !

— Ecoutez, je vais être franche. J'ai rencontré un homme, il adore la nature. Donc je veux voir si je supporte la montagne, au moins le temps d'un week-end.

La jeune fille la regarda de la tête aux pieds, passant en revue sa jupe crayon Dior, son chemisier Emilio Pucci, et ses sandales compensées Vuitton.

— Ce doit être un sacré type.

— Eh oui !

— D'accord, on commence par les bottes. La clé de voûte de votre équipement. Où allez-vous randonner ?

Elle jeta à sa mère un regard implorant de l'aide.

— Oregon, répondit Evelyn.

— Très bien, vous allez avoir besoin d'un équipement pour la pluie.

— Pour la pluie...

Trois quarts d'heure et quatre cents dollars plus tard, Kimi se trouvait en possession d'une paire de bottes de montagne, grises, d'une veste étanche-et-chaude-en-toutes-circonstances et du reste de l'équipement assorti. Pour la même somme, calcula-t-elle, elle aurait pu avoir deux carrés Hermès, ou les lunettes Dior qu'elle avait vues hier chez Sacks, une paire de... Non, ça suffisait.

Elle irait jusqu'au bout de sa décision. Holden avait déjà prouvé qu'il pouvait vivre dans son monde, maintenant c'était à son tour. Si elle y parvenait.

Après avoir quitté sa mère, elle retourna au bureau. Peut-être qu'elle aurait dû appeler Holden avant cette razzia au Vieux Campeur. Ils n'avaient pas parlé depuis leur retour en Amérique. Avec un sourire ému, elle repensa à l'album qu'il lui avait offert, et qu'elle gardait sur sa table de nuit : la dernière chose qu'elle voyait avant de s'endormir, la première qu'elle voyait en ouvrant les yeux.

Peut-être que l'amour pouvait être plus fort que toutes leurs différences.

Ou peut-être que non.

Il n'y avait qu'une façon de le savoir. Ce n'était pas la peine de tourner autour du pot. Elle allait l'appeler. Maintenant.

Même si elle mourait de trac.

* * *

— MacGreggor.

Rien qu'en l'entendant prononcer son nom à l'autre bout du fil, Kimi sut qu'elle avait bien fait. Si le seul son de sa voix la rendait déjà toute chose, elle n'imaginait même pas ce que cela lui ferait de passer un week-end avec lui en chair et en os. Même si sa chair et ses os venaient enveloppés dans une tente...

— Holden, c'est moi, Kimi.

Une petite pause s'ensuivit. Le pur plaisir de l'entendre, espéra-t-elle.

— Hey, Kimi. Où es-tu ?

— A mon bureau. Mais je dois me rendre à Seattle, j'y ai un rendez-vous.

— Excellente nouvelle. Quand ?

— J'ai le choix pour la date...

D'autant plus qu'elle n'avait strictement rien à faire à Seattle. Elle trouverait.

— J'ai pensé que je pourrais prendre deux jours ensuite pour passer te voir.

— Passer me voir...

Elle regarda les sacs avec ses dernières acquisitions, d'où il semblait émaner, oui, une légère odeur de tente.

— Je me disais que j'allais te prendre au mot, concernant ta proposition pour le... hum... camping.

— Sérieux ? dit-il avec un rire bref.

— Pourquoi pas ? Ta façon de parler des levers de soleil m'a donné envie...

— C'est tellement bon de t'entendre, dit-il, finissant la phrase dans un murmure. Tu m'as manqué.

— Toi aussi, dit-elle, sentant lui monter à la bouche un sourire irrésistible.

— Quand tu sauras la date, rappelle-moi, pour que je me libère. Combien de jours peux-tu m'accorder ?

— Je ne sais pas, quelques jours ?

— Cinq. J'ai besoin de cinq jours pour t'amener où je veux.

Kimi serra le combiné un peu plus fort et déglutit avec peine. Cinq jours ?

— Cinq jours sous une tente ?

— Non. Cinq nuits sous une tente. En journée, on sera dehors, sauf... Sauf si on décide de les passer au lit.

A ces mots, Kimi sentit un frisson de désir la parcourir des pieds à la tête. Elle allait avoir Holden pour elle toute seule pendant cinq jours. Et cinq nuits...

Et l'excitation qu'elle ressentait valait tous les sacrifices. Y compris celui de dormir sous une tente ou de marcher pendant des heures avec d'horribles chaussures en portant des sacs à dos remplis de pierres.

* * *

Dès l'instant où elle aperçut Holden, Kimi sentit toutes ses angoisses disparaître. Il était là, à l'aéroport, venu la chercher, la serrant si fort dans ses bras qu'elle craignit devoir passer les prochains jours, non sous une tente, mais dans un lit d'hôpital.

Quand enfin il la relâcha, elle s'écarta pour le regarder. C'était le même homme qu'elle avait vu la toute première fois, mal coiffé, à peine rasé et un zeste rustique. Et il était plus beau que tout le catalogue Armani réuni.

— Tu portes des bottes de randonnée ! dit-il, le regard ébahi.

— Ne te moque pas.

— Pas du tout. Tu es superbe.

Elle se hissa pour lui parler au creux de l'oreille.

— Sous mon treillis, je porte de la lingerie française.

— Tu es ma femme idéale, plus de doute ! dit-il comme il chargeait son sac à dos. En route !

* * *

C'était un mois de juin sec et ensoleillé, et Kimi se rendit compte assez vite qu'elle aurait même pu se passer de sa veste tout-terrain. Ses bottes étaient très confortables et solides, ce n'était pas pour rien qu'elle avait marché comme une idiote à Central Park pour les casser. Et passer du temps avec Holden sous une tente n'avait rien à voir avec ses souvenirs d'un mois avec d'autres ados et des moniteurs sadiques.

— Tu dois admettre que le grand air a certains avantages sur une ville surpeuplée, murmura-t-il à son oreille, le quatrième jour.

Ils étaient nus tous les deux sous les arbres, les rayons de soleil réchauffaient leur peau, et il n'y avait que ces drôles d'écureuils rayés pour déranger leurs moments de passion.

— Car tu penses que cette vue est meilleure que celle de la tour Eiffel ?

— Sans conteste, dit-il en mordillant son sein.

Demain, songea-t-elle avec tristesse, ils quitteraient ce paradis et elle prendrait son avion. Et ils se quitteraient une deuxième fois. Était-ce donc tout ce dont ils étaient capables ? Des rencontres aussi intenses que fugaces de temps à autre ? Ne pouvaient-ils pas trouver un mode de fonctionnement pour rester ensemble ? se demanda-t-elle en regardant l'oiseau qui se posait au-dessus de leurs têtes. Un geai de Steller, remarqua-t-elle, amusée de commencer à reconnaître la faune locale avec la même aisance que les sacs griffés grâce à son coach personnel dans ce stage nature intensif.

— Tu sais, dit-elle, la tête posée sur son torse. J'ai réfléchi.

— Mmm. Moi aussi.

— Ah bon, à quoi ?

— A la façon dont tu t'es adaptée à ma vie. A part te plaindre de l'absence de cappuccinos et de ton recourbe-cils, tu as été parfaite.

— Eh ! Je me suis seulement plainte du manque de couverture pour mon téléphone.

— Aucun portable ne capte ici. Il n'y a que les téléphones par satellite qui marchent, murmura-t-il, le visage enfoui dans sa poitrine.

Elle trembla.

— J'ai adoré, j'avoue. Je crois que tu m'as guérie de ma phobie du grand air.

— C'est de voir les orques nager vers le sud qui t'a convaincue ?

— Non. Aussi spectaculaire que ce fut, ce qui m'a convertie, c'est ton corps dément et ce que tu fais avec le mien.

Il rit de bon cœur et se pencha pour l'embrasser, son visage soudain grave. Elle sentit son pouls accélérer. C'était l'un de ces baisers qui en disaient plus qu'aucun mot. Mais il prononça aussi les mots.

— Je t'aime.

Un étrange son se fit entendre, rompant la magie de l'instant. Pourquoi diable fallait-il que le téléphone se mette à sonner alors que l'homme qu'elle aimait était en train de lui faire une déclaration ? C'était bien sa veine, songea-t-elle, dépitée, avant que l'incongruité de l'événement ne lui apparaisse. Un téléphone ? Un téléphone, ici ?

— C'est quoi, ce bruit ?

— Mon téléphone satellite.

— Quoi ? ! Tu as apporté un téléphone satellite et tu ne me l'avais pas dit ?

Sans prendre la peine de répondre à l'évidence, il marcha vers son sac et revint s'allonger à côté d'elle.

— MacGreggor.

En voyant le regard plein de rancune qu'elle lui lançait, il frotta son nez contre le sien et elle ne put s'empêcher de sourire.

— Bien sûr, fit-il dans le téléphone, je patiente.

Puis il ajouta à son intention et à voix basse :

— C'est seulement pour les urgences.

— Et quelle est l'urgence, là ?

— Je ne sais pas encore.

— Salut. Mouais, oui, enfin, peut-être, répondit-il à l'interlocuteur. Je pourrais être intéressé.

Puis il sourit en la regardant.

— Oui, effectivement, je saurais où joindre Kimberley Renton.

Quoi ? Elle grimaça et voulut saisir le combiné, mais il lui fit signe d'attendre.

— Je lui transmettrai le message. D'accord. Bien sûr, je comprends. On vous rappelle assez vite.

Elle s'assit d'un bond.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qui t'appelait ? Et pourquoi parliez-vous de moi ?

Il vint s'allonger près d'elle.

— Je te raconte ça tout de suite, mais, d'abord, je veux finir ce que je voulais te dire. C'est pour ça que je déteste apporter ce fichu téléphone ici, je n'aime pas qu'on m'interrompe. Vois-tu, jusqu'à ce que tu viennes me rejoindre ici, je pensais que nous allions continuer avec nos vies, si différentes,

chacun la sienne. Mais j'ai réfléchi.

Il s'interrompit un instant, et elle eut l'impression qu'elle allait se noyer dans le regard de feu qu'il lui lança.

— Kimi, je ne peux pas le faire, je ne veux pas vivre sans toi.

— Moi non plus. Oh, Holden ! Je t'aime tellement.

Il lui ouvrit ses bras et elle s'y réfugia, les pensées tourbillonnant dans son esprit. En quoi ce qu'il venait de lui dire changeait-il quoi que ce soit à la situation ? Même s'ils s'aimaient, ils restaient les deux êtres les plus différents de la planète...

— Tu sais, finit-elle par murmurer en se pressant un peu plus contre lui, j'ai résisté ici beaucoup mieux que je ne le pensais. Mais je sais, au fond de moi, que je ne peux vivre qu'à Manhattan...

Voilà, songea-t-elle avec une intense tristesse, tout était dit. Il allait lui dire qu'elle avait raison, et qu'il n'avait rien de mieux à lui proposer qu'un rendez-vous de temps à autre. Et ils repartiraient chacun de leur côté...

— Je sais, dit-il alors, confirmant ses sombres pressentiments. Tout comme je ne pourrai jamais me passer du grand air.

Il s'interrompit, comme s'il mesurait à son tour les conséquences de ce qu'il venait de dire, et elle se recroquevilla un peu plus sur elle-même. L'homme qu'elle aimait était sur le point de lui dire adieu.

— Mais ça n'empêchera rien entre nous, reprit-il d'une voix assurée, rien du tout. Je te le promets.

Interloquée, Kimi se redressa et le dévisagea avec un sentiment d'incrédulité mêlée d'espoir au cœur. Il lui offrit un grand sourire et la serra contre lui.

— Ça n'empêchera rien, ma chérie. Nous allons juste devoir faire des compromis. Passer du temps dans le monde de l'autre. Et peut-être un jour trouver un endroit qui nous convienne à tous les deux.

Elle voulait y croire. Elle en mourait d'envie. L'avenir pouvait être radieux, elle devait lui faire confiance. Pourtant, elle ne put s'empêcher de poser les questions qui la minaient :

— Et que fais-tu de nos carrières ? Et que...

— Tu sais, l'interrompit-il, cet appel... C'était le chargé des relations publiques des ApplePie.

— Pourquoi t'a-t-il appelé ? demanda-t-elle, comprenant de moins en moins ce qui se passait.

— Parce que Mark Apple et sa future épouse ont décidé que deux membres de la presse, triés sur le volet, pouvaient couvrir leur mariage. Ce sera un événement confidentiel, dans un lieu tenu secret, pour se protéger des paparazzi. Ils nous savent gré d'avoir sauvé la robe, et, puisqu'ils allaient nous inviter quoi qu'il en soit, ils se sont dit que ce serait encore mieux si nous nous occupions du reportage.

Cette fois, Kimi sentit toute l'angoisse qui pesait sur sa poitrine s'évanouir d'un coup. Elle se leva d'un bond et tournoya sur elle-même, sentant la douceur de la brise caresser sa peau et les irrégularités du sol sous ses pieds.

— Mais tu te rends compte ? s'écria-t-elle. C'est énorme !

— Je sais. Nous pouvons travailler ensemble. Je peux m'habituer à Manhattan. Et tu peux t'habituer à l'Oregon. On peut y arriver.

— On va y arriver ! corrigea-t-elle, grisée par le bonheur.

Elle avait envie de faire une folie. Se lancer en chute libre. Escalader une montagne. Passer une autre semaine sous la tente !

— Mais, et si on n'arrive pas à trouver un lieu qui nous plaise à tous les deux ?

Il prit sa main et l'embrassa avec émotion.
— Il y aura toujours Paris.



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :
Amour + suspense =
Black Rose.

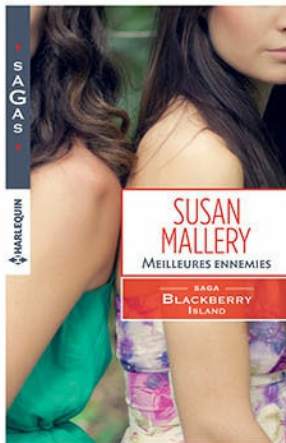


Les Historiques :
Réveillez la lady
qui est en vous !



**Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !**

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :

Osez
la romance érotique !



Nocturne :

Succombez à
la morsure interdite...



TITRE ORIGINAL : FRENCH KISSING

Traduction française : ALBA NERI

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

SEXY®

est une marque déposée par Harlequin

© 2008, Nancy Warren.

© 2008, 2015, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme : © ILONA WELLMANN/TREVILLION IMAGES

Réalisation graphique couverture : E. COURTECUISSÉ (Harlequin)

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-3862-2

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



H HARLEQUIN

NANCY WARREN

INSTANTS VOLÉS

La Fashion Week parisienne... Le meilleur moment de l'année pour Kimi. Impeccable dans sa robe griffée, soigneusement coiffée et maquillée, elle ne s'est jamais sentie aussi belle. Elle est prête. Mais, alors qu'elle pénètre dans l'hôtel particulier où se tient le gala inaugural, un homme qui se prétend photographe lui demande de l'aider à entrer dans le Saint des Saints de la mode. Surprise, elle le détaille du regard : un vieux jean, une veste militaire, un appareil photo autour du cou et des cheveux en bataille... Si elle n'a jamais vu d'homme aussi mal habillé, elle n'en a jamais vu non plus d'aussi sexy. Cet inconnu est la virilité incarnée, et il a une manière de la regarder qui la trouble délicieusement. Alors, puisqu'elle va devoir passer une semaine à couvrir les défilés dans un monde presque exclusivement féminin, pourquoi ne s'offrirait-elle pas cette compagnie aussi inattendue... qu'excitante ?

Défilés glamour le jour et étreintes torrides la nuit,
elle va vivre la semaine la plus excitante de sa vie...



HARLEQUIN

www.harlequin.fr